

PREMIER ET UNIQUE MAGAZINE CONSACRÉ À L'HISTOIRE DE L'ALGÉRIE

ELDjazair.com

Mémoria

ISSN : 1112-8860

Supplément ELDJAZAIR.COM

www.memoria.dz

N° 07 - Novembre 2012



1^{er} NOVEMBRE 1954



L'ALGÉRIE S'EMBRASE



El-Djazair
GROUPE .com

GROUPE DE PRESSE ET DE COMMUNICATION

Le magazine promotionnel de l'Algérie

El-Djazair
.com



**De l'ALN à l'ANP:
Une Institution et des Hommes**



Le président Abdelaziz Bouteflika au maquis

LE MAGAZINE PROMOTIONNEL DE L'ALGERIE
www.eldjazaircom.dz



POUR UNE VIVE MÉMOIRE



es nations se hissent par le savoir et se maintiennent par la mémoire. C'est cet ensemble d'événements qui se créent successivement aujourd'hui pour qu'un jour on ait à le nommer : Histoire. Sans cette mémoire, imbue de pédagogie et de ressourcement, l'espèce humaine serait tel un atome libre dans le tourbillon temporel et cosmique.

L'homme a eu de tout temps ce pertinent besoin de vouloir s'amarrer à des référentiels et de se coller sans équivoque à son histoire. Se confondre à un passé, à une ancestralité. Cette pertinence va se confiner dans une résistance dépassionnée et continue contre l'amnésie et les affres de l'oubli. Se contenir dans un souvenir, c'est renaître un peu. L'intérioriser, c'est le revivre ; d'où cette ardeur permanente de redécouvrir, des instants durant, ses gloires et ses notoriétés.

En tant que mouvement dynamique qui ne s'arrête pas à un fait, l'Histoire se perpétue bien au-delà. Elle est également un espace pour s'affirmer et un fondement essentiel dans les domaines de prééminence et de luttes. Transmettant le plus souvent une charge identitaire, elle est aussi et souvent la proie pitoyable à une éventualité faussaire ou à un oubli prédateur. Seule la mémoire collective, comme un fait vital et impératif, peut soutenir la vivacité des lueurs d'antan et se projeter dans un avenir stimulant et inspirateur. Elle doit assurer chez nous le maintien et la perpétuation des liens avec les valeurs nationales et le legs éternel de la glorieuse révolution de Novembre.

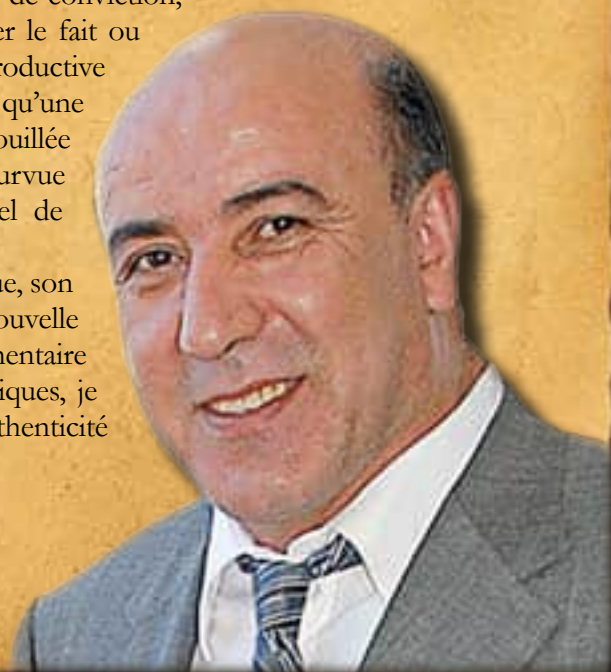
Il est grand temps, cinquante ans après le recouvrement de l'indépendance nationale, de percevoir les fruits de l'interaction et de la complémentarité entre les générations. Dans ce contexte particulier et délicat, les moudjahidate et moudjahidine se doivent davantage de réaffirmer leur mobilisation et leur engagement dans le soutien du processus national tendant à éterniser et à sacraliser l'esprit chevaleresque de Novembre. Ceci n'est qu'un noble devoir envers les générations montantes, qui, en toute légitimité, se doivent aussi de le réclamer. A chaque disparition d'un acteur, l'on assiste à un effacement d'un pan de notre histoire. A chaque enterrement, l'on y ensevelit avec une source testimoniale. Le salut de la postérité passe donc par la nécessité impérieuse d'immortaliser le témoignage, le récit et le vécu. Une telle déposition de conscience serait, outre une initiative volontaire de conviction, un hommage à la mémoire de ceux et de celles qui ont eu à acter le fait ou l'événement. Le témoignage devrait être mobilisé par une approche productive d'enseignement et de fierté. Raviver la mémoire, la conserver n'est qu'une détermination citoyenne et nationaliste. Toute structure dépouillée d'histoire est une structure sans soubassement et toute Nation dépourvue de conscience historique est une nation dépourvue de potentiel de créativité et d'intégration dans le processus de développement.

C'est dans cette optique de rendre accessibles l'information historique, son extraction et sa mise en valeur que l'idée de la création de cette nouvelle tribune au titre si approprié : Memoria, a germé. Instrument supplémentaire dédié au renforcement des capacités de collecte et d'études historiques, je l'exhorte, en termes de mémoire objective, à plus de recherche, d'authenticité et de constance.

AMMAR KHELIFA

amar.khelifa@eldjazaircom.dz

amar.khelifa@eldjazaircom.dz





PROCLAMATION DU 1^{ER} NOVEMBRE 1954

Peuple algérien, militants de la cause nationale

A vous qui êtes appelés à nous juger (le premier d'une façon générale, les seconds tout particulièrement), notre souci en diffusant la présente proclamation est de vous éclairer sur les raisons profondes qui nous ont poussés à agir en vous exposant notre programme, le sens de notre action, le bien-fondé de nos vues dont le but demeure l'indépendance nationale dans le cadre nord-africain. Notre désir aussi est de vous éviter la confusion que pourraient entretenir l'impérialisme et ses agents administratifs et autres politicailleurs véreux.

Nous considérons avant tout qu'après des décennies de lutte, le mouvement national a atteint sa phase de réalisation. En effet, le but d'un mouvement révolutionnaire étant de créer toutes les conditions d'une action libératrice, nous estimons que, sous ses aspects internes, le peuple est uni derrière le mot d'ordre d'indépendance et d'action et, sous les aspects extérieurs, le climat de détente est favorable pour le règlement des problèmes mineurs, dont le nôtre, avec surtout l'appui diplomatique de nos frères arabo-musulmans. Les événements du Maroc et de Tunisie sont à ce sujet significatif et marquent profondément le processus de la lutte de libération de l'Afrique du Nord. A noter dans ce domaine que nous avons depuis fort longtemps été les précurseurs de l'unité dans l'action, malheureusement jamais réalisée entre les trois pays.

Aujourd'hui, les uns et les autres sont engagés résolument dans cette voie, et nous, relégués à l'arrière, nous subissons le sort de ceux qui



sont dépassés. C'est ainsi que notre mouvement national, terrassé par des années d'immobilisme et de routine, mal orienté, privé du soutien indispensable de l'opinion populaire, dépassé par les événements, se désagrège progressivement à la grande satisfaction du colonialisme qui croit avoir remporté la plus grande victoire de sa lutte contre l'avant-garde algérienne.

L'heure est grave !

Devant cette situation qui risque de devenir irréparable, une équipe de jeunes responsables et militants conscients, ralliant autour d'elle la majorité des éléments encore sains et décidés, a jugé le moment venu de sortir le mouvement national de l'impasse où l'ont acculé les luttes de personnes et d'influence, pour le lancer aux côtés des frères marocains et tunisiens dans la véritable lutte révolutionnaire.

Nous tenons à cet effet à préciser que nous sommes indépendants des deux clans qui se disputent le pouvoir. Plaçant l'intérêt national au-dessus de toutes les considérations mesquines et erronées de personnes et prestige, conformément aux principes révolutionnaires, notre action est dirigée uniquement contre le colonialisme, seul ennemi et aveugle, qui s'est toujours refusé à accorder la moindre liberté par des moyens de lutte pacifique.

Ce sont là, nous pensons, des raisons suffisantes qui font que notre mouvement de rénovation se présente sous l'étiquette de Front de libération nationale, se dégageant ainsi de toutes les compromissions possibles et offrant la possibilité à tous les patriotes algériens de toutes les couches sociales, de tous les partis et mouvements purement algériens, de s'intégrer dans la lutte de libération sans aucune autre considération.

Pour préciser, nous retraçons ci-après, les grandes lignes de notre programme politique :

But : l'Indépendance nationale par :

1. La restauration de l'Etat algérien souverain, démocratique et social



dans le cadre des principes islamiques.

2. Le respect de toutes les libertés fondamentales sans distinction de races et de confessions.

Objectifs intérieurs

1. Assainissement politique par la remise du mouvement national révolutionnaire dans sa véritable voie et par l'anéantissement de tous les vestiges de corruption et de réformisme, cause de notre régression actuelle.
2. Rassemblement et organisation de toutes les énergies saines du peuple algérien pour la liquidation du système colonial.

Objectifs extérieurs

- Internationalisation du problème algérien.
- Réalisation de l'Unité nord-africaine dans le cadre naturel arabo-musulman.
- Dans le cadre de la charte des Nations unies, affirmation de notre sympathie à l'égard de toutes nations qui appuieraient notre action libératrice.

Moyens de lutte

Conformément aux principes révolutionnaires et compte tenu des situations intérieure et extérieure, la continuation de la lutte par tous les moyens jusqu'à la réalisation de notre but.

Pour parvenir à ces fins, le Front de libération nationale aura deux tâches essentielles à mener de front et simultanément : une action intérieure tant sur le plan politique que sur le plan de l'action propre, et une action extérieure en vue de faire du problème algérien une réalité pour le monde entier avec l'appui de tous nos alliés naturels.

C'est là une tâche écrasante qui nécessite la mobilisation de toutes les énergies et toutes les ressources nationales. Il est vrai, la lutte sera longue mais l'issue est certaine.

En dernier lieu, afin d'éviter les fausses interprétations et les faux-fuyants, pour prouver notre désir de paix, limiter les pertes en vies humaines et les effusions de sang, nous avançons une plate-forme honorable de discussion aux autorités françaises si ces dernières sont



animées de bonne foi et reconnaissent une fois pour toutes aux peuples qu'elles subjuguent le droit de disposer d'eux-mêmes.

1. La reconnaissance de la nationalité algérienne par une déclaration officielle abrogeant les édits, décrets et lois faisant de l'Algérie une terre française en déni de l'histoire, de la géographie, de la langue, de la religion et des mœurs du peuple algérien.
2. L'ouverture des négociations avec les porte-parole autorisés du peuple algérien sur les bases de la reconnaissance de la souveraineté algérienne, une et indivisible.
3. La création d'un climat de confiance par la libération de tous les détenus politiques, la levée de toutes les mesures d'exception et l'arrêt de toute poursuite contre les forces combattantes.

En contrepartie

1. Les intérêts français, culturels et économiques, honnêtement acquis, seront respectés ainsi que les personnes et les familles.
2. Tous les Français désirant rester en Algérie auront le choix entre leur nationalité et seront de ce fait considérés comme étrangers vis-à-vis des lois en vigueur ou opteront pour la nationalité algérienne et, dans ce cas, seront considérés comme tels en droits et en devoirs.
3. Les liens entre la France et l'Algérie seront définis et feront l'objet d'un accord entre les deux puissances sur la base de l'égalité et du respect de chacun.

Algérien ! Nous t'invitons à méditer notre charte ci-dessus. Ton devoir est de t'y associer pour sauver notre pays et lui rendre sa liberté ; le Front de libération nationale est ton front, sa victoire est la tienne.

Quant à nous, résolus à poursuivre la lutte, sûrs de tes sentiments anti-impérialistes, nous donnons le meilleur de nous-mêmes à la patrie.

1er Novembre 1954

Le Secrétariat national



Supplément

N° 07

Novembre - 2012

**Fondateur Président du Groupe
AMMAR KHELIFA**

**Président d'honneur
Abdelmalek SAHRAOUI**

Coordination :
Abla BOUTEMEN
Sonia BELKADI

Direction de la rédaction
Assem MADJID

Directeur des moyens généraux :
Abdessamed KHELIFA

D.A.F :
Meriem KHELIFA

Ils ont contribué avec nous :

Mohamed Chérif Abbès,
ministre des Moudjahidine

Salah Boudjemaâ,
Officier de l'ALN wilaya II

Khaled Abbas,
combattant du FLN, ancien militant
du MTLD, membre de la fondation
de la Wilaya IV historique

Rédaction

Boualem TOUARIGT
Hassina AMROUNI
Abderrachid MEFTI
Imad KENZI
Djamel BELBEY
Fateh ADLI
Nazim AZIRI

Direction Artistique :
Ahmed SEFFAH

Infographie :
Halim BOUZID
Salim KASMI

Contacts : Eurl COMESTA MEDIA
N° 181 Bois des Cars 3
Dely-Ibrahim - Alger - Algérie
Tél. : 00 213 (0) 661 929 726 / +213 (21) 360 915
Fax : +213 (21) 360 899
E-mail : redaction@memoria.dz
info@memoria.dz

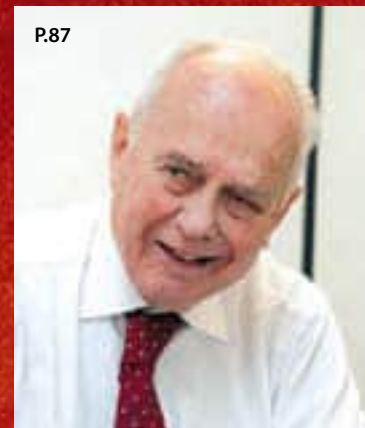


Supplément du magazine
ELDJAIR.COM consacré
à l'histoire

COPYRIGHT
COMESTA MÉDIA
GROUPE PROMO INVEST

Edité par COMESTA MÉDIA
Dépôt légal : 235-2008
ISSN : 1112-8860

P.87



Pierre Chaulet



LES 6 HISTORIQUES



ZOUBIR BOUADJADJ



1er NOVEMBRE 1954

P.10 *Histoire*
LA FORME ACHÈVÉE D'UNE LONGUE ÉVOLUTION DU MOUVEMENT NATIONAL

P.18 LETTRE DE BOUDIAF : LES GERMES DE LA RÉVOLUTION

P.22 RABAH BITAT : « COMMENT NOUS AVONS PRÉPARÉ LE 1ER NOVEMBRE 1954 »

P.29 LA PRÉPARATION DU 1ER NOVEMBRE

P.39 ALI ZAMOUM, L'HOMME DE LA PREMIÈRE HEURE

P.49 LES ACTIONS DU 1ER NOVEMBRE 1954

P.10



Mohamed Belouizdad

P.10



Soudani Boudjemaâ

P.93



Zighoud Youcef



GUERRE DE LIBÉRATION

P.71 *Portrait*
CHADLI BENDJEDID : DU MAQUIS À EL-MOURADIA

P.83 *Mémoire*
ACTEUR ET TÉMOIN DE LA RÉVOLUTION

P.87 PIÈRE CHAULET : UN ALGÉRIEN DANS LE SIÈCLE

P.93 *Contribution*
L'HOMME QUI A PORTÉ L'ALGÉRIE DANS SON CŒUR

P.97 LEILA TAYEB : LES HÉROÏNES OUBLIÉES

Supplément offert, ne peut être vendu

www.memoria.dz



P.71

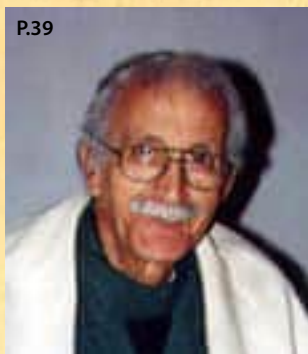
Chadli Bendjedid

L'oraison funèbre du défunt Chadli Bendjedid, ancien président de la République, prononcée par Mr. Mohamed Chérif Abbès, ministre des Moudjahidine.

P.76



Mohamed Chérif Abbès,
ministre des moudjahidine



P.39

ALI ZAMOUM



P.61

RAMDANE
BENABDELMALEK



→ FIGURES DE LA RÉVOLUTION

P.99 *Mémoire*
8 OCTOBRE 1957 : ALI LA POINTE, HASSIBA, P'TIT OMAR ET BOUHAMIDI ONT TRACÉ LA VOIE DE L'INDÉPENDANCE

P.101 *Portrait*
DJAHIDA ALILI: L'ENFANT NÉE AU MAQUIS

→ HISTOIRE DU MALG

P.105 MOHAMED MELOUK : UNE PASSION AU SERVICE DE LA PATRIE

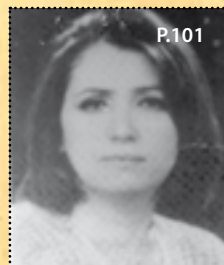
→ HISTOIRE D'UNE VILLE

P.113 *La ville de Cherchell*
UNE VILLE AUX DESTINS MULTIPLES



P.99

Hassiba Benbouali



P.101

Djahida Alili



P.105

Mohamed Melouk



Césarée de Mauretanie, Cherchell

SOMMAIRE

1^{er} NOVEMBRE 1954

LA FORME ACHÉVÉE
D'UNE LONGUE
ÉVOLUTION DU
MOUVEMENT
NATIONAL



1^{er} NOVEMBRE 1954

Histoire



La maison de Lyes Derriche où s'est tenue la réunion des 22



L'explosion du 1er novembre a été l'aboutissement d'une longue évolution du mouvement national avec ses avancées et ses échecs, dans un rythme très souvent discontinu, avec de brusques accélérations et de longues périodes d'incubation. Cette évolution a été marquante dans le domaine des idées, des expressions et des revendications, ayant elle-même été déterminée par les transformations économiques et sociales du pays et les positions des différents courants politiques.

Le mouvement qui a déclenché la Révolution offre un projet politique central : l'indépendance politique. Et il dicte ses conditions. Pour la première fois, une force politique algérienne ne se contente plus d'aligner une série de revendications catégorielles ou locales, émiétées et hétérogènes. Elle exprime la remise en cause violente de la domination coloniale, après l'échec des tentatives d'évolution par étapes dans la reconnaissance des droits des populations algériennes et la répression

comme seule réponse des autorités coloniales aux tentatives pacifiques légales des différentes forces politiques algériennes. Les massacres qui ont suivi le 8 mai 1945 ont profondément traumatisé les militants de la cause nationale et les populations en général. Ceux-ci ne croient plus dans l'obtention de leurs droits par le jeu des moyens légaux de lutte. La stratégie de rupture avec le système colonial exprimée par le mouvement national populaire portée à l'origine par l'Etoile Nord-Africaine arrive à maturation et débouche sur le recours à la force.

Par Boualem Tovarigt



1^{er} NOVEMBRE 1954

Histoire

Les massacres du 8 mai 1945



Le mouvement national, dans son ensemble aura à se déterminer désormais par rapport au FLN. C'est celui-ci qui en sera l'élément fédérateur. Les évolutions dans les positions politiques des différentes forces, notamment après le 8 mai 1945, permettront au FLN de jouer ce rôle : les anciennes élites radicalisent leurs discours même si elles continuent la lutte légale dont elles ne croient plus à l'aboutissement avec le truquage des élections par l'administration coloniale et le blocage du gouvernement français même devant des revendications revues à la baisse; les couches moyennes émergent et deviennent dominantes dans le MTLN où elles font leur jonction avec les couches pauvres des campagnes et des villes ; le mouvement ouvrier s'écarte des demandes catégorielles et sa lutte se rapproche de la revendication

nationale ; l'association des oulémas, fortement déçue par le gouvernement français qui renie ses engagements, ne croit plus à l'affirmation de la personnalité algérienne en dehors du triomphe de l'idée nationale et sans l'indépendance du pays.

Le 1^{er} novembre dévoilera le système colonial dans sa dimension économique, politique et surtout idéologique. Le grand et le moyen capital européen commercial, industriel et même agricole montrera des capacités d'évolution après 1954 pour tenter de préserver ses intérêts. Ce sera plus difficile pour le « petit peuple blanc », surtout les couches pauvres et moyennes européennes des villes qui seront, dans leur grande majorité, violemment opposées à tout partage du pouvoir avec la majorité algérienne.

Le déclenchement du 1^{er} Novembre sera le fait des paysans

pauvres, mais il ne s'agit pas d'une révolte paysanne. La lutte qui s'enclenche est nationale et ses leaders, s'ils sont tous d'origine rurale, sont venus au militantisme politique dans les villes au contact du sous-prolétariat urbain et des nouvelles couches moyennes qui arrivent à l'idée d'indépendance. Ils ont assimilé l'héritage des mouvements de révolte et ont tiré les leçons des précédents échecs : la lutte sera une guerre populaire longue, avec un recours aux techniques de guérilla et menée par des combattants enracinés au sein des populations et dont la préparation et l'éducation politique seront capitales. Cette lutte trouvera des conditions favorables notamment la radicalisation des élites qui se rapprochent de l'idée d'indépendance, l'émergence du prolétariat urbain et la présence

1^{er} NOVEMBRE 1954

Histoire



Mohamed Belouizdad premier chef de l'OS



dominante des couches moyennes dans le mouvement national, ce qui à la fois facilitera l'émergence d'un front national après le déclenchement de la Révolution et expliquera les hésitations de la direction du mouvement national populaire devant le recours à l'action armée. L'éclatement du MTLN en deux fractions irréductiblement inconciliables fut une cause immédiate qui accéléra le déclenchement de la lutte armée. Ceux qui ont déclenché la Révolution ont été les plus à l'écoute des populations qui étaient convaincues que leur salut ne pouvait venir que de la lutte armée.

La revendication nationale populaire s'élargit

Le mouvement national, entendu au sens d'une revendication politique organisée guidée par des Algériens, prend sa forme moderne au lendemain de la Première Guerre mondiale. Jusqu'en 1936, il sera dominé par les représentants d'une élite traditionnelle, qui ne remettaient pas en cause d'une façon radicale l'assimilation ni la forme coloniale de la domination française. Ceux-ci porteront des revendications

politiques limitées vers plus d'égalité et de droits politiques et sociaux. Cette élite traditionnelle s'exprima notamment dans le mouvement « Jeune Algérien » où apparaissait Ferhat Abbas et dans la Fédération des élus du Constantinois qui a été plus un regroupement de notables locaux sans emprise directe sur les populations vers lesquelles elle n'était pas tournée. Ferhat Abbas par exemple croyait en une société française égalitaire et juste où les citoyens de différentes confessions disposeraient des mêmes droits.

La revendication nationale populaire, celle qui exprimera les demandes des catégories populaires algériennes, a été portée par l'Etoile Nord-Africaine. Le PPA puis le MTLN en seront la continuité. Le FLN exprimera à sa naissance la tendance la plus radicale de ce mouvement. Ce courant politique a été fortement marqué par le caractère violent et totalitaire de la domination coloniale dans les domaines politiques, économiques et culturels qui le rendra plus réceptif à la contestation violente du système en place.

Dans les années trente du XX^e siècle, la population algérienne était majoritairement rurale. L'assouplissement de certaines dispositions du code de l'indigénat, qui empêchait le libre déplacement des Algériens, permettra de répondre aux besoins en main-d'œuvre des entreprises françaises de la Métropole. Jusque-là, l'émiettement de la société algérienne freinait l'émergence de liens de solidarité qui dépassaient le cadre local et l'apparition d'un sentiment d'appartenance à une nation commune. Les particularismes traditionnels locaux persistaient avec la prédominance des liens familiaux, claniques, tribaux qui resteront dominants pendant des décennies. Ils marqueront longtemps l'Algérie. C'est donc tout naturellement dans l'émigration qu'apparaissent le sens d'une identité algérienne moderne et les premières formes de l'appropriation de l'espace politique par les catégories algériennes les plus pauvres. On peut dire que c'est là que naquit la revendication nationale populaire.

A partir de 1930, les Algériens sont de plus nombreux dans les villes. En 1948, ils sont majoritaires dans la population urbaine : 1.129.482 (soit 61,44 %) pour 708.670 Européens, soit une augmentation de 56,37 % en douze ans. La tendance est aussi nette en 1954 où ils sont près de 65 %, ayant augmenté de plus de 21,15 % en six ans. Ces couches issues de la paysannerie pauvre, présentes au sein de l'émigration et dans les



1^{er} NOVEMBRE 1954

Histoire

viles, constitueront la base sociale du nationalisme populaire. Victimes de l'exclusion et de la répression, déracinées, elles sont sensibles à la revendication radicale et rejettent les mouvements modérés. Jusqu'en 1946, le mouvement national populaire est transformé dans son expression politique par son installation en Algérie et sous l'action de Messali. Au sein de l'ENA, sous l'influence du mouvement ouvrier français, la revendication nationale est conditionnée à la victoire politique des forces de gauche. C'est la victoire du socialisme en France qui devait apporter l'égalité aux Algériens. Messali accordera par contre la priorité à la revendication nationale à laquelle il soumet les demandes catégorielles à caractère exclusivement social. Il puise dans le fonds traditionnel et le caractère égalitaire de la pensée arabo-islamique pour donner corps à une revendication nationale populaire qui intègre la dimension nationale avec les objectifs sociaux et culturels. L'appartenance à l'Islam et les valeurs traditionnelles sont des marqueurs d'une différenciation et du refus de l'assimilation confondue avec la domination économique, la misère sociale et la répression. Le mouvement national populaire dirigé par Messali est alors en accord avec la sensibilité des couches pauvres rurales, et celles récemment urbanisées au sein de l'émigration et dans les villes algériennes. Le PPA puis le MTLTD obtiennent le soutien populaire de ces couches.

Les déceptions de 1936 et le traumatisme de 1945

Le mouvement national dans son ensemble est déçu par le Front populaire qui arrive au pouvoir en 1936. Même au sein des élites, la croyance en une Algérie française égalitaire recule. L'association des oulémas qui avait axé la priorité de son action dans la reconnaissance de l'identité algérienne à travers le libre exercice de la religion et de l'enseignement de la langue arabe avait jusqu'alors accepté une évolution progressive et pacifique dans le cadre de l'Etat français. Les différentes forces politiques se réunissent autour du *Manifeste du Peuple Algérien* proposé à l'origine par Ferhat Abbas et enrichi par les autres composantes, qui restait un compromis modéré ne revendiquant pas alors la rupture totale. C'est un premier regroupement du mouvement national. Ses propositions sont rejetées par le gouvernement de la Résistance française dirigée par le général de Gaulle.

Les massacres du 8 mai 1945 traumatiseront profondément les Algériens et marqueront les évolutions du mouvement national. Ils annoncent et préparent le 1er novembre 1954. Les militants partisans de la remise en cause violente du système colonial acquièrent une plus grande influence. Leur réflexion politique avance rapidement. Ils pensent alors à lancer une guerre populaire qu'ils savent longue et dure. Ils ne croient plus à l'insurrection rurale violente et chaotique ni aux manifestations massives des populations urbaines. Ils deviennent les adeptes d'une guerre populaire qui naîtra dans les campagnes. Le travail de préparation et d'éducation politique sera déterminant : il faut s'enraciner dans le peuple, et l'éduquer pour le mobiliser et l'entraîner dans la lutte.

Après 1945, le mouvement politique des élites se radicalise. Même s'il envisage une évolution politique avec des étapes nécessaires comme compromis portant sur des revendications limitées, Ferhat Abbas a trouvé son ennemi principal qui est le système colonial avec lequel aucun arrangement n'est possible et il ne croit plus au seul combat des élites isolées de leur peuple. En juillet 1938, il avait tenté de lancer l'Union populaire algérienne (UPA) qu'il voulait un parti de masse. Mais il croyait encore à l'alliance avec des forces politiques françaises libérales pour transformer progressivement et pacifiquement le système colonial. Le 1er novembre 1954 le trouvera presque complètement désenchanté. Le parti communiste connaît aussi une évolution rapide. Il perd un certain nombre de ses cadres qui rejoignent le MTLTD pendant que la revendication nationale devient prédominante et qu'il « s'algérienise ».

Les élites se radicalisent et la lutte armée s'impose

Le rapprochement avec les élites nationales est paradoxalement facilité tant par l'importance que prennent les couches moyennes dans le MTLTD que par la mue de l'UDMA, parti créé par Ferhat Abbas. Cette dernière formation politique dénonce de plus en plus violemment le système colonial. Elle ne veut plus être une fédération de notables locaux et elle est à la recherche d'une base populaire. Au sein du MTLTD, un groupe important dans la direction est proche d'un rapprochement avec l'UDMA. Il est dirigé notamment par Hocine Asselah. Même le groupe radical du MTLTD emmené par Lamine Debaghine, qui s'est



prononcé pour la participation électorale, n'est pas totalement opposé au regroupement des forces patriotiques.

A son retour en Algérie en 1946, Messali réussit à imposer l'action légale alors que la base du parti est portée vers l'action violente. En 1953, le MTLD est un parti de masse. Il est suivi par les populations rurales et les nouvelles couches urbaines pauvres issues des campagnes. Il attire aussi de larges factions des couches moyennes et de plus en plus d'intellectuels. C'est l'évolution de la coexistence de ses différentes catégories et de leurs expressions politiques particulières qui déterminera l'évolution du mouvement national. Le MTLD a une large base populaire dont les éléments les plus pauvres et les plus déracinés (dans les campagnes et dans les villes) se reconnaissent dans les militants radicaux partisans de la lutte armée. La présence des couches moyennes et des intellectuels expliquent en partie les hésitations devant le recours à la force, mais facilita la jonction avec les courants à l'origine modérés du mouvement national.

La force du FLN a été d'avoir pu et su capter cet héritage du MTLD. Celui-ci tient un congrès le 15 février 1947 qui aboutit à un compromis qui exprime sa diversité sociale et politique. On maintient les trois branches du parti. Le MTLD en est la couverture légale qui participera aux élections et que dirigera Ahmed Mezerna. Le PPA, expression de la tendance nationaliste traditionnelle, est maintenu comme caution qui empêchera de verser dans l'électoratisme. Dirigé par Ahmed Bouda et Omar Oussedik, il devra veiller à ce que la lutte politique au

grand jour serve exclusivement à propager les idées d'indépendance. Enfin le congrès met en place une structure chargée de préparer l'action armée, l'Organisation Spéciale dirigée par Mohamed Belouizdad. Mais celle-ci sera tacitement contenue et isolée, la direction officielle lui refusant les moyens demandés.

Le trucage par l'administration des élections du 4 avril 1948 renforce le camp des radicaux. Le comité central qui se tient à Zeddine en décembre 1948 est un événement capital dans l'évolution de la lutte armée. Le rapport présenté par Aït Ahmed qui venait de remplacer Belouizdad très malade (il décédera en 1952 de tuberculose) est approuvé à l'unanimité moins deux voix. Ce seront celles d'Aït Ahmed Bouda qui exprima son opposition et Messali qui s'abstint. Ce comité central définit les formes de la guerre populaire à mener : il s'agira d'une « guerre de partisans menée par les avant-gardes militairement organisées

des masses populaires elles-mêmes politiquement mobilisées et solidement encadrées. » Il rejette à la fois le soulèvement général, les grandes manifestations populaires et la constitution de zones franches. Même le terrorisme généralisé n'est considéré que comme appoint à la guerre populaire. Il préconisait aussi de lutter contre l'hégémonie des communistes dans les syndicats et de développer le travail au sein de l'émigration.

La coexistence impossible au sein du MTLD

logique d'appareil et allégeance au chef

Expression de la confusion et de la non-décantation, dans le premier état-major de l'OS désigné en novembre 1947, il y eut de futurs dirigeants du FLN en 1954 (Aït Ahmed, Ben Bella, Boudiaf) et d'autres qui seront dans le mouvement messaliste (Maroc, Reguimi, et même Djillali



Lahouel Hocine, le chef de file des centralistes



1^{er} NOVEMBRE 1954

Histoire

Messali Hadj



Belhadj qui sera indicateur de la police française). L'OS avait défini les principes d'organisation qui seront repris dans le FLN avec la limitation de chaque groupe à quatre éléments au maximum, le cloisonnement très strict entre les différents groupes, l'utilisation de pseudonymes, un système complexe de rendez-vous et de rencontres. On édita une brochure portant sur les techniques de guérilla et le maniement des armes. On organisa même deux stages de préparation militaire en janvier et août 1948 dans l'Ouarsenis et le Dahra. A cette date, le mouvement clandestin est divisé en six grandes régions : le Centre dirigé par Djillali Reguimi, l'Est dont les deux régions sont sous l'autorité de Boudiaf, l'Ouest confié à Ben Bella, la Kabylie à Ould Hamouda et le Sahara, en fait confiné à Djelfa et Laghouat, à Ali Mahsas. On monte même trois ateliers de fabrication de bombes (deux à Alger et un en Kabylie) et un premier embryon de service de communication par radio tenté par Mohamed Mechat et Aïssa Boukerma. Pendant l'année 1949,

les militants de l'OS mèneront quelques actions et 50 d'entre eux prirent le maquis en Kabylie.

Un militant de l'OS de Tébessa qui échappe à une expédition punitive de ses compagnons de lutte dénonce l'organisation, ce qui déclenche une vague d'arrestations entre le 19 mars et le 17 mai 1950. Le déclenchement de la lutte armée est différé.

Jusqu'au 1^{er} novembre 1954, la vie du MTLD est marquée par les dissensions au sein d'une direction qui hésite devant le recours à la lutte armée et la continuation de la participation électorale. La coexistence de différents courants politiques s'explique en partie par la présence des cadres venus d'origines sociales différentes. A la tête de l'OS (du moins de ce qu'il en reste après les arrestations et l'exil d'un grand nombre), on retrouve des dirigeants issus de la petite notabilité rurale et proches des revendications des catégories les plus exclus du système colonial. Mais l'organisation n'est pas la campagne. Elle reste une structure marquée par la formation de ses militants dans les structures

urbaines du parti. L'encadrement est sérieux et réfléchi, ayant compris l'importance du travail politique et préparé à la guerre de guérilla. Par contre, les couches moyennes et les intellectuels dominent dans la direction du parti : ils sont 17 sur 30 en avril 1953. En avril 1948, le parti présente 52 candidats aux élections parmi lesquels 11 commerçants, 9 venant du corps enseignant, 6 de l'appareil judiciaire, 3 du milieu médical et 10 permanents. La direction est plus encline à maintenir la voie légale et à rechercher des alliances avec les autres forces nationales. Aux élections municipales de 1953, les élus MTLD acceptèrent même de collaborer avec des majorités européennes libérales. Messali hésite aussi devant le recours à la lutte armée. De 1945 à 1954, c'est sous son impulsion que les modérés accentuèrent la marginalisation progressive des radicaux. Il cherchait le pouvoir absolu dans le parti dont il s'estimait le propriétaire. C'est ce qui guida sa ligne politique et ses alliances. Dans les mois qui suivirent le congrès de 1947, il s'allia avec les modérés contre Lamine Debaghine qui représentait la tendance radicale. Il invoquait l'appui à la lutte armée comme un argument de pouvoir dans un parti dont les cadres étaient réticents devant le recours à la violence. Dès janvier 1952, il s'opposa violemment à la nouvelle direction du parti qui ne lui était pas soumise. A la légitimité d'appareil des cadres modérés du parti, il opposa une légitimité personnelle, quasi mystique, faisant plus appel au lien de la base directement avec son leader et où domine l'allégeance, reste

1^{er} NOVEMBRE 1954

Histoire



Mohamed Boudiaf

fort des sentiments traditionnels d'appartenance des populations rurales. Il fit bloquer la tendance réformiste en soulevant la masse des militants de base contre ceux qu'on appela les « centralistes », les modérés de la direction regroupés dans le nouveau comité central.

Empêché par une mesure judiciaire, il est absent du congrès d'avril 1953 où les réformistes imposent le recours à l'action légale et la recherche d'alliances avec d'autres forces politiques nationales. S'ils arrivent à exclure leurs opposants des instances dirigeantes, ils ne veulent pas se couper de la base radicale. Ils installent donc une commission chargée de préparer la lutte armée dont la présidence est confiée à Messali et dont fait partie Ben Boulaïd. Ils accepteront de laisser à Messali le soin de désigner une direction provisoire et ils prônent un congrès de réunification. En même temps ils se rapprochent des radicaux, anciens militants de l'OS.

Le CRUA : une alliance temporaire

Le 23 mars, se tient une réunion entre Lahouel, Abdelhamid Sid Ali, Dekhli (tous trois membres du comité central) et Bouchebouba qui venait de succéder à Dekhli au poste de contrôleur général ainsi que Ben Boulaïd et Boudiaf, connus tous les deux pour leurs positions radicales. La nouvelle structure qui se proposait de dépasser les clivages, en réalisant l'accord du parti sur l'action armée, prit le nom de Comité révolutionnaire d'unité et d'action (CRUA). On décida la rédaction du bulletin *Le Patriote*, financé par le comité central et dirigé par Salah Louanchi dirigeant des scouts et membre du comité central. Messali ne pardonna pas aux activistes cette alliance qu'il considérait comme un complot dirigé contre lui. Il éconduisit violemment Ben Boulaïd qui l'en avait informé. Cette alliance dura de mars à juillet 1954, marquée cependant par une méfiance réciproque entre ses participants. Les deux partisans de l'action immédiate au sein du CRUA (Ben Boulaïd et Boudiaf) regroupent fin juin des éléments sûrs, anciens de l'OS. Ce fut la « réunion des 22 ».

En juillet 1954, avec Khider et Ben Bella, ils rencontrèrent à Berne en Suisse deux représentants des centralistes Hocine Lahouel et M'hamed Yazid qui leur annoncèrent la prochaine dissolution du comité central et leur promirent la cession des fonds du parti. La promesse ne fut pas tenue par la suite. Les radicaux vont eux-mêmes accélérer l'éclatement du MTLD et résoudre en quelque sorte l'impossible coexistence de



courants politiques partagés sur le recours à la lutte armée. Cette coexistence deviendra possible et se transformera en alliance au sein du FLN une fois la lutte armée déclenchée.

Après leur conférence nationale du 10 juillet, les centralistes retirent définitivement leurs représentants du CRUA. Messali tient son propre congrès à Hornu en Belgique du 13 au 15 juillet 1954 qui exclut huit dirigeants centralistes et le proclame président à vie. Le 15 août les centralistes tiennent leurs propres assises à Belcourt où on vote la déchéance de Messali et l'exclusion de Mezerna et Merbah. Paradoxalement, on nota une forte présence des couches moyennes, des intellectuels et des représentants des mouvements syndicaux et étudiants auprès de qui les partisans de la lutte armée jouissaient d'une forte sympathie.

Les radicaux accélèrent la préparation du soulèvement et le groupe des 22 fait sa jonction avec les maquisards de Kabylie menés par Belkacem Krim et Amar Ouamrane et obtient le soutien total des représentants de la délégation extérieure installée au Caire (Khider, Aït Ahmed et Ben Bella). La Révolution allait s'engager le 1^{er} novembre 1954 avec des moyens matériels dérisoires.

Boualem Tounarigt

Texte de Mohamed Boudiaf (1961)

LES GERMES DE LA RÉVOLUTION*



Dans une entreprise aussi capitale qu'une révolution, et la nôtre en est une, deux périodes y accusent un relief tellement dominant qu'il semble tout conditionner : son départ et son terme. Ce sont également les moments les plus difficiles parce que l'un comme l'autre contribuent au passage d'une situation donnée à une autre complètement différente. En attendant de voir ce que sera la fin, penchons-nous pour l'instant sur ce que fut le commencement de la

Révolution algérienne. De tous les travaux qui ont à ce jour traité de ladite Révolution, aucun n'est arrivé à éclairer valablement et d'une façon objective la phase historique, riche en enseignements, qui a préparé ce que certains ont appelé la nuit de la Toussaint. Ici une précision s'impose pour éviter tout rapprochement avec la fête des morts ou toute autre invention de plume prompts à expliquer l'Histoire par des arrangements malveillants qui, dans le fond, n'honorent pas leurs auteurs.

1^{er} NOVEMBRE 1954

Histoire



En réalité, le départ aurait dû avoir lieu le 18 octobre et son report au 1er novembre n'a tenu qu'à des considérations d'ordre interne qu'il serait trop long d'exposer ici. La vérité est que le choix de cette date n'a été motivé par aucune intention de faire coïncider le déclenchement avec le culte des morts qui, certainement depuis qu'ils appartenaient à l'autre monde, devaient se désintéresser totalement des choses d'ici-bas entre Algériens colonisés et Français impérialistes. D'ailleurs, si l'on tient malgré tout à affubler la décision historique du 1er novembre de ce masque infâmant, nous serons bien aisés de notre côté d'aligner une longue liste de dates marquées par des hécatombes au compte du colonialisme français qui, depuis le jour où il a foulé la terre algérienne, et durant un siècle et trente et un ans, n'a respecté ni notre religion, ni nos fêtes, ni notre tradition pour perpétrer les pires crimes et exactions que l'Histoire ait enregistrés depuis les âges les plus reculés de l'humanité. Un jour viendra où tous les crimes seront connus et à ce moment on oubliera volontiers de parler aussi légèrement du 1er novembre 1954 qui, pour nous, restera à jamais sacré et sera fêté pour avoir été l'avènement d'une marche historique qui a bouleversé un continent et qui n'a pas fini d'étonner le monde par sa puissance et sa vitalité face à un adversaire désorienté et complètement déréglé au point d'avoir dangereusement mis en cause ses valeurs, son équilibre psychologique et jusqu'à sa cohésion nationale.

Pour comprendre ce faisceau d'interactions et de réactions découlant de la Révolution algérienne, soumettons à l'analyse les raisons profondes qui ont donné vie à ce 1er novembre et à ses suites.

Déjà en 1945, les prémices d'un tel bouleversement étaient clairement prévisibles à l'observateur lucide et impartial, car le lien entre les événements de mai 1945, et le départ de la Révolution en Novembre 1954, est tellement étroit qu'il mérite d'être souligné ici sous peine de nous voir tomber dans l'erreur commise par la plupart de nos dirigeants politiques d'avant le 1er Novembre. En effet, les uns comme les autres ont ou sous-estimé les répercussions du drame de mai 1945, ou tout simplement gardé une obsession d'une éventuelle répétition de cette sauvage répression qui, tout en les marquant, les a éloignés d'une analyse courageuse qui les aurait mieux inspirés dans la recherche d'une politique beaucoup plus réaliste et beaucoup plus hardie.

Nous avons parlé plus haut d'un lien entre les deux événements : quel est-il ? Effectivement, le 8 mai 1945 était la manifestation d'un même état d'esprit d'un peuple

épris de liberté avec cette différence qu'en 1945, il croyait encore en la possibilité de recouvrer ses droits par des moyens pacifiques, alors qu'en novembre 1954, il était décidé, instruit par son premier échec, à ne plus commettre d'erreurs et à utiliser les moyens adéquats capables de faire face à la force qu'on lui a toujours opposée. C'est cette évolution lente quelquefois incertaine et latente, que nous nous proposons de refléter dans ce qui va suivre...

En premier lieu, quelles ont été les suites des nombreux événements de mai 1945, sur d'une part, le peuple, et d'autre part, les partis politiques qui le représentaient ? Contrairement à ce qu'on attendait, au lieu que ce coup de force renforçât l'union nationale, il produisit la dislocation malheureuse des AML, qui avaient, en mars 1945, réussi, pour la première fois, à réunir, à l'exception du PCA, toutes les tendances de l'opinion algérienne. En effet, sitôt les prisons ouvertes en mars 1946, sitôt la concrétisation de cette coupure en deux courants : le PPA – MTL, ou tendance révolutionnaire et l'UDMA, ou tendance réformiste. Je ne parle pas ici du PCA qui reste jusqu'en 1954 minoritaire et sans influence sur la marche des événements, ni d'ailleurs de l'association des oulémas dont le programme se voulait beaucoup plus orienté vers l'instruction et l'éducation en dépit de leur sympathie non déguisée pour le réformisme de l'UDMA. Il est inutile également de faire cas de ceux qu'on appelait les indépendants, les exécutifs zélés de la colonisation, ce qui, à juste titre, leur avait valu l'appellation pittoresque de « béni-oui-oui ».

A retenir donc que les événements de 1945, tout en donnant au peuple une leçon chèrement acquise sur ce que devrait être une véritable lutte pour l'indépendance nationale, provoquèrent du coup la coupure des forces militantes algériennes et leur regroupement en deux principaux courants dont les luttes dominèrent la scène politique jusqu'en 1950. Avec le recul du temps, on réalise nettement le rôle joué par les sanglantes journées qui ont suivi le 8 mai 1945 sur le plan de la classification politique en Algérie et de ce qu'il va en sortir.

Abandonnons pour plus de clarté l'aspect événementiel de cet affrontement pour nous consacrer uniquement à ses effets sur le schéma des forces en présence. Effectivement, il n'a pas fallu attendre longtemps pour constater la fin de cette étape qui a prouvé, s'il en était besoin, que la voie du salut était ailleurs.

Comment alors se présentait le schéma né de cette période de 1945 à 1950 ? Sans conteste, les partis d'un bord comme d'un autre avaient beaucoup perdu de leur audience ; quant aux masses, gavées de mots d'ordre contradictoires, d'où



1^{er} NOVEMBRE 1954

Histoire

rien n'était sorti, elles donnaient l'impression après cette bagarre de slogans et de palabres, d'une lassitude indéniable et d'une conviction non moins solide de l'inefficacité des uns et des autres. Il n'était pas rare en ces temps d'entendre des propos du genre : « A quoi bon s'exprimer pour rien ? Ils sont tous les mêmes, beaucoup de palabres mais de résultat, point. Qu'ils s'entendent et se préparent s'ils veulent parvenir à un résultat. Sans armes on ne parviendra à rien etc. etc. »

On sentait confusément dans ces remarques désabusées et pertinentes le besoin ardent de sortir du labyrinthe des escarmouches platoniques et inopérantes des luttes politiques. La recherche d'une issue susceptible de répondre à ce besoin se lisait sur tous les visages et émergeait de la moindre discussion avec l'homme de la rue, pour ne pas parler du militant plus impatient.

Toutefois, une parenthèse mérite d'être ouverte, à ce point de notre développement, en vue d'éviter toute interprétation tendancieuse qu'on serait tenté de tirer de ces constatations. A signaler dans cet esprit que, mis à part son côté négatif et quelquefois pénible, la lutte politique dont il vient d'être question n'a pas été complètement inutile en ce sens qu'elle a renforcé, dans une grande mesure, la prise de conscience populaire et a surtout aidé à la promotion d'un bon nombre de cadres.

Autre remarque : la déconfiture de ces partis politiques, avant d'être le fait de tel ou de tel homme, ou groupe d'hommes, est, en dernière analyse, le résultat de tout un ensemble de causes dont les principales reviennent à une méconnaissance ou pour le moins une incapacité de s'inspirer du peuple, aux oppositions entre les hommes élevées au-dessus des idées et des principes, et en dernier lieu au vieillissement très rapide inhérent spécialement aux partis politiques des pays jeunes, trop vigoureux et pleins de bouillonnement révolutionnaire pour s'accommoder facilement de tout ce qui est immobilisme.

En résumé, l'année 1950, si elle ne mit pas totalement fin aux luttes politiques, n'en marqua pas moins leur dépassement et leur faiblesse manifeste face à une politique répressive de l'administration coloniale. Cette dernière, après la répression de 1948, à l'occasion des fameuses élections à l'Assemblée algérienne ou les truquages et les falsifications les plus éhontés furent enregistrés, après ce qui fut appelé le « complot » de 1950 et qui était en réalité la destruction partielle de l'organisation paramilitaire formée sous l'égide du PPA-MTL, s'était enhardie devant le manque de réaction au point de ne plus tenir compte de sa propre légalité pour accentuer son travail de dislocation

des appareils politiques donnant déjà de la bande. Cela était tellement vrai que pendant ces temps sombres, on avait assisté aux premiers rapprochements de ces mêmes partis politiques, hier ennemis ; d'où la naissance du Front démocratique réalisé par le MTL, l'UDMA, les oulémas et le PCA pour lutter conjointement contre la répression.

L'explication la plus valable à donner à ce phénomène, impossible deux ans auparavant, est sans doute la manifestation de l'instinct de conservation par la recherche obscure d'un nouveau souffle dans une union même limitée.

Rien ne se fit pour sauver les uns et autres : la marche inexorable de l'évolution ne mit plus encore longtemps pour accélérer le processus de désagrégation déjà entamé. Je ne connais pas avec certitude ce qui se passait en ce temps à l'intérieur de l'UDMA, des oulémas et du PCA, mais je reste convaincu que leur situation n'était pas plus brillante ni plus enviable que ce qui se préparait dans le MTL, en voie de dislocation malgré tous les efforts tentés pour éviter la fin malheureuse et définitive qui fut la sienne en 1950.

Que nous fut-il donné de retenir de cette première partie ? La faillite des partis politiques complètement déphasés par rapport au peuple dont ils n'ont pas su ou pu s'inspirer à temps pour saisir sa réalité et comprendre ses aspirations profondes. Il faut noter à cette occasion que notre peuple, à l'instar de tous les peuples qui montent, possède une bonne mémoire et une acuité instructive de ce qui se fait dans son intérêt. S'il lui est arrivé de se désintéresser à un certain moment de presque tous les partis politiques qui se disputaient ses faveurs, cela revenait avant tout à ce sens infaillible de l'histoire et à cette sensibilité forgée dans les dures épreuves dont les événements de Mai 1945 ont été l'une des plus marquantes.

Compte tenu de cette défection populaire vis-à-vis des Partis, comment se présentait alors l'éventail des forces profondément remaniées par cette sorte de reflux ? Mis à part les directions politiques moribondes se raccrochant vainement à leurs appareils organiques, fortement éprouvés et réticents, il faut signaler : à la base, le peuple d'où s'effaçaient progressivement les oppositions politiques et qui semblait dans son recul préparer le grand saut et, dans une position intermédiaire, le volume des militants abusés, quelquefois aigris mais restant vigilants parce que plus au fait des réalités quotidiennes et du mécontentement des masses accablées qu'elles étaient par une exploitation de plus en plus pesante.

C'est d'ailleurs de cet échelon que partit en 1954

1^{er} NOVEMBRE 1954

Histoire



la première étincelle qui a mis le feu à la poudrière. La question qui vient immédiatement à l'esprit consiste, à mon sens, à déterminer exactement comment a pu s'opérer cette sorte de reconversion rapide et cette prise de responsabilité étonnante à un moment où les plus avertis s'attendaient à tout autre chose qu'à un départ aussi décisif d'une révolution qui bouleversera tous les pronostics de ses sympathisants comme de ses adversaires. La réponse est qu'en novembre 1954, toutes les conditions, malgré la confusion de façade qui régnait alors, étaient réunies, concrétisées en deux forces aussi décidées l'une que l'autre : d'une part, un peuple disponible, ayant gardé intact son énorme potentiel révolutionnaire légendaire instruit par ce qu'il a subi durant une longue occupation et plus récemment à l'occasion du 8 mai 1945, exacerbé par ce qui se passait à ses frontières et n'ayant enfin plus confiance dans tout ce qui n'est pas lutte directe de la force à opposer à la force et, d'autre part, une avant-garde militante, issue de ce peuple dont elle partageait les expériences quotidiennes, les peines et les déboires pour se tromper, le peu qu'il soit sur cette force colossale dans sa détermination d'en finir avec une domination qui a fait son temps.

C'est de cette conjonction intime que naquit la Révolution algérienne qui, dans l'espace restreint de juin à novembre 1954, aligna sur tout le territoire les têtes de pont du bouleversement que nous vivons depuis bientôt sept ans.

En conclusion, que faut-il retenir de toute cette suite d'événements et particulièrement de ce commencement qui, vu son caractère spécial, marquera pour longtemps la Révolution algérienne et explique déjà ses principales caractéristiques originales.

1- A la différence d'autres révolutions, la nôtre est née à un moment crucial qui lui confèrera son caractère particulier d'autonomie et son indépendance de toutes les tendances politiques l'ayant précédée : le premier appel au peuple algérien a bien précisé que le FLN, dès sa naissance, se dégageait nettement de tous les Partis politiques auxquels il faisait en même temps appel pour rejoindre ses rangs sans condition ni préalable d'aucune nature. Cette position en clair signifie que le 1er Novembre ouvrait une ère nouvelle d'union nationale et condamnait implicitement toutes les divisions et oppositions partisans incompatibles avec la révolution naissante, comme elles le seront plus tard quand il s'agira de construire l'Algérie nouvelle.

De cette position de principe, il faut retenir également le souci des premiers hommes de la révolution d'introduire un autre esprit, d'autres méthodes et surtout une conception neuve tant en ce qui concerne les idées que l'organisation ou les hommes.

2- Née du peuple, la Révolution algérienne à son départ s'inscrit en faux contre toutes les manœuvres de tendances ou concepts d'exportation tels que la lutte des classes ou des particularismes quels qu'ils soient, plaçant la lutte sous le signe de l'union du peuple algérien en guerre, union solidement soudée par des siècles d'histoire, de civilisation, de souffrances et d'espoir.

3- Issue d'une période où les luttes des coteries et des personnes avaient failli tout emporter dans leur obstination aveugle et criminelle, la Révolution du 1er Novembre décréta le principe de la collégialité, condamnant à jamais le culte de la personnalité, générateur de discorde et nuisible, quelle qu'en soit la forme, à l'avenir d'un jeune peuple qui a besoin de tous ses hommes, de toutes ses ressources et d'une politique claire et franchement engagée qui ne peut être l'affaire d'un homme, aussi prestigieux soit-il, mais de toute une équipe d'hommes décidés, vigoureusement articulés en une organisation bien définie, disposés à donner le meilleur d'eux-mêmes avant de se faire prévaloir de tout titre, de toute légitimité et encore moins de droits acquis ou de prééminence de tout genre.

En un mot, l'Algérie, après ce qu'elle a enduré, a besoin de militants intègres, désintéressés opiniâtres et décidés, véritables pionniers au service d'un idéal de justice et de liberté, que de « zaïms » en mal de gloriole, cette gangrène purulente de beaucoup de jeunes pays en voie d'émancipation.

4- Partie intégrante et motrice de la formidable vague de fond qui secoue l'Afrique et l'Asie et continue de se propager en Amérique du Sud et partout où persistent les germes de la domination politique ou économique, la Révolution algérienne, dès son début, s'est classée par rapport aux lignes de force de l'échiquier mondial. Nos alliés naturels sont avant tout ceux-là mêmes qui, comme nous, ont eu à souffrir des mêmes maux et qui rencontrent sur la voie de leur libération les mêmes oppositions, les mêmes barrières, voire les mêmes menaces.

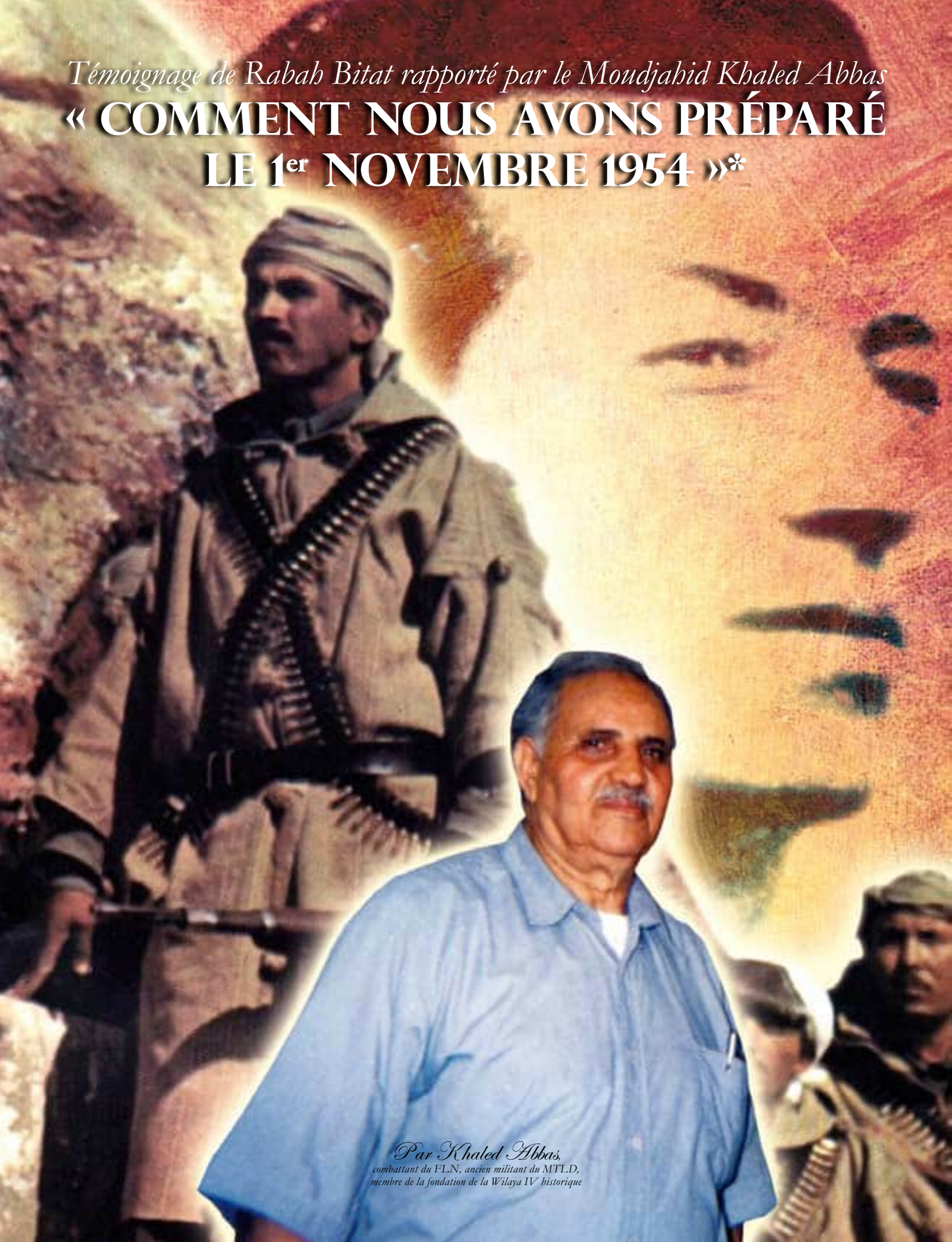
5- Enfin, son caractère populaire et patriotique, sa coloration anticolonialiste, son orientation démocratique et sociale, sa position dans le Maghreb arabe et son appartenance à la sphère de civilisation arabo-islamique sont autant de traits marquants que porte la Révolution algérienne dès sa naissance et qui détermineront son évolution et conditionneront son devenir.

Turquant, le 22 août 1961.

Mohamed BOUDIAF.

** Titre de la rédaction*

Témoignage de Rabah Bitat rapporté par le Moudjahid Khaled Abbas
**« COMMENT NOUS AVONS PRÉPARÉ
LE 1^{er} NOVEMBRE 1954 »***



*Par Khaled Abbas,
combattant du FLN, ancien militant du MTL.D,
membre de la fondation de la Wilaya IV historique*

1^{er} NOVEMBRE 1954

Témoignage



Les 22 historiques



Le 1^{er} novembre est devenu une date historique pour l'Algérie, bien sûr, parce qu'elle marque le déclenchement de la lutte armée, mais aussi pour le colonialisme français touché dans ce qu'il considérait comme une partie intégrante de la France et pour de nombreux peuples épris de liberté, et enfin pour la valeur d'exemple que cette date symbolisera désormais.

En ce sens, le 1^{er} novembre 1954 est un commencement. Mais il est aussi l'aboutissement d'une série d'événements dont les plus proches remontant aux années 1947-1954 présentent de nombreuses inexactitudes, dont certaines moins innocentes que d'autres. Elles s'expliquent par la volonté d'orienter ou de falsifier les faits qui sont à l'origine du 1^{er} novembre. C'est donc dans le souci de rétablir les événements dans

leur enchaînement et dans leur importance historique, qu'il m'a paru utile, à l'occasion de ce 25^e anniversaire, d'apporter mon témoignage direct sur la période qui s'achève avant le 1^{er} novembre 1954.

À la suite de la répression de mai 1945 sur les partis nationalistes algériens et la population de notre pays, la plupart des dirigeants nationalistes avaient été emprisonnés puis libérés à la fin de 1946 et en 1947. À cette date, les partis nationalistes choisirent de combattre dans le cadre légaliste des luttes électorales. Toutefois au sein du Mouvement pour le triomphe des libertés démocratiques (MTLD), cette ligne n'était pas approuvée par l'ensemble des dirigeants : certains se montraient plus favorables à la lutte armée contre le colonialisme. C'est ainsi que, sous l'impulsion de Mohamed Belouizdad qui devait mourir en 1952, fut créée l'Organisation Secrète (OS).



1^{er} NOVEMBRE 1954

Témoignage

Durant l'année 1948, un certain nombre de militants du MTLT au sein duquel je figurais fut sélectionné pour constituer l'Organisation Secrète. Nous reçûmes une formation politique et paramilitaire. Au nombre de 1.000 à 1.500 hommes, nous formions ce qui allait devenir le noyau d'une armée. Mais cette prévision devait être contrariée.

En effet, les difficultés parurent entre le parti et les membres de l'OS ; celle-ci, devenue un instrument redoutable, était, dès lors, considérée comme un enjeu, à l'intérieur du parti, ou comme une menace par ceux-là mêmes qui avaient accepté sa fondation. D'autre part, à la suite de l'indiscrétion d'un militant, la police française s'attaqua à l'organisation. Ce qui conduisit à l'arrestation, à la condamnation ou au passage à la clandestinité des membres de l'OS.

J'étais de ceux qui entrèrent dans la clandestinité et qui, entre 1950 et 1952, cherchèrent à se grouper et se retrouvèrent finalement à Alger après avoir vécu dans les Aurès, le Constantinois et en Oranie.

Nous fûmes à cette époque, cinq à maintenir les relations les plus étroites entre nous et à envisager de plus en plus le recours à la lutte armée : Mostefa Benboulaïd membre du comité central, Mohamed-Larbi Ben M'hidi, Mourad Didouche, Mohamed Boudiaf et moi-même.

Après un séjour en Oranie, où, arrêté, je fus relâché grâce à mes faux papiers, mais de nouveau recherché après que la police s'est aperçue de ma véritable identité, je rejoignis à nouveau Alger. À cette époque, dans le courant de l'année 1952, des dissensions apparurent entre les membres du Comité central du MTLT et le Bureau politique, regroupé autour de Messali Hadj. Et un sentiment de malaise s'empara de nombreux militants devant les affrontements entre centralistes et messalistes, qui se disputaient la direction du parti.

Pour notre petit groupe, ainsi que pour de nombreux autres militants, notre conviction était ferme. Seule la lutte armée pouvait à la fois sortir le parti de la voie légaliste qu'il avait choisie depuis 1946, mettre fin à ses difficultés internes et réaliser notre objectif, l'indépendance de notre pays.

Mais, durant l'année 1953, le conflit entre membres du Comité central et partisans de Messali Hadj s'aggrava. Il sera consacré en juillet 1954, à la suite de la réunion de deux congrès par chacune des deux tendances.

Le 23 mars 1954, ceux qui étaient devenus le groupe des Cinq constituèrent le Comité révolutionnaire d'unité et d'action (CRUA). Nous étions tous d'accord sur trois idées fondamentales : transformer la société par la lutte armée et par la révolution, réaliser l'unité du parti pour engager le combat, et enfin user de l'action directe qui seule pouvait obliger le colonialisme français à reconnaître l'indépendance de l'Algérie.

Aux cinq membres fondateurs du CRUA se joignirent dix-sept autres membres militants du parti, contactés par chacun d'entre nous, et choisis tant pour leur action au sein du parti que pour leur refus de choisir entre les deux factions qui déchiraient le MTLT.

Le groupe des vingt-deux confirmant le rôle dirigeant des Cinq, on demanda à Mostefa Benboulaïd de s'entourer de quatre hommes de son choix, ce qu'il fit en maintenant autour de lui Mohamed-Larbi Ben M'hidi, Mourad Didouche, Mohamed Boudiaf et moi-même.

Benboulaïd, représentant les Vingt-deux, reprit les contacts avec Messali Hadj et les « centralistes » pour obtenir leur participation au déclenchement de la lutte armée. Les deux premières rencontres avec les représentants du Comité central n'aboutirent pas, nos interlocuteurs paraissant plus soucieux de nous rallier à leurs vues que de réaliser l'unité du parti par le recours à la lutte.

Une troisième rencontre qui devait se tenir à Berne, et à laquelle je devais participer, n'eut pas lieu. Elle devait réunir des représentants des Vingt-deux, du Comité central et du Bureau politique. Devant l'échec de nos tentatives de rallier, autour du CRUA, « centralistes » et « messalistes », notre souci fut d'obtenir les appuis financiers et matériels des uns et des autres et de gagner du temps afin de mieux préparer les conditions d'un soulèvement armé. À cette époque, six numéros du journal clandestin du CRUA Le Patriote étaient parus, le dernier daté du 5 juillet 1954.

Nos préparatifs étaient alors suffisamment avancés pour que les responsabilités du commandement fussent précisées. L'Algérie fut divisée en quatre zones : les Aurès, l'Algérois, l'Oranie et le Nord-Constantinois. Mostefa Benboulaïd, originaire des Aurès, devait assurer la direction de cette zone ; Mohamed-Larbi Ben M'hidi, qui avait travaillé pour le parti en Oranie, se vit confier cette région ; Mourad Didouche,

1^{er} NOVEMBRE 1954

Témoignage



originaires de l'Algérois, commanderait cette zone ; enfin, le Nord-Constantinois, ma région natale, me fut attribuée.

Cette première répartition nous parut rapidement insuffisante, puisque la Kabylie restait encore en dehors du mouvement qui se préparait. Un premier contact établi par Mourad Didouche à la fin mai 1954 avec certains responsables kabyles échoua. Les rapprochements suivants, engagés par Benboulaïd, furent plus fructueux et aboutirent à une union des Cinq à laquelle participèrent comme observateurs des responsables de la Kabylie dont Krim Belkacem.

J'ai su, plus tard, que ce qui devait convaincre les responsables de la Kabylie de se joindre à nous, c'était autant notre argumentation en faveur du déclenchement de la lutte armée que la sincérité avec laquelle nous avions reconnu que les moyens dont nous disposions se limitaient à peu de choses.

Après le ralliement des dirigeants kabyles, le groupe des Cinq s'adjoignit Krim Belkacem en tant que responsable de la région dont il était originaire. Plus tard, une permutation dans le commandement des hommes de l'Algérois et du Nord-Constantinois intervint entre Mourad Didouche et moi-même. Les cinq zones avaient désormais leur responsable et Mohamed Boudiaf devait, au dernier moment, gagner l'étranger pour mettre en demeure « centralistes » et « messalistes » de se joindre à la lutte, sur la base de la liste des objectifs prévus pour l'attaque et sur la base de la proclamation qui devait être publiée lors du déclenchement.

Nos moyens financiers provenaient de cotisations de militants du parti qui approuvaient la ligne du CRUA, ainsi que de dons de sympathisants. Des armes, pour l'essentiel fusils de chasse et quelques armes automatiques, avaient été réparties à partir des Aurès et de la Kabylie qui étaient les régions les plus pourvues. Enfin, l'aide étrangère était plus morale qu'effective. Elle se limitait à des contacts sans suite avec un responsable de maquis de Tunisie et un représentant du parti marocain de l'Istiqlal. Tous deux nous firent savoir que ce rêve ne pouvait se matérialiser qu'après le déclenchement de la lutte armée. Les autorités égyptiennes nous firent d'ailleurs

la même promesse, sans toutefois la tenir.

Tels étaient les moyens humains et matériels que nous avions réunis lorsque le CRUA s'était dissous le 20 juillet 1954.

Le Front de libération nationale, qui fut créé par les Six le 23 octobre 1954, était conçu comme un rassemblement de tous les militants de la cause nationale, partisans de la lutte armée pour obtenir l'indépendance de notre pays, quelle que fût leur appartenance politique. L'Armée de libération nationale (ALN), créée en même temps que le FLN, constituait son instrument militaire. Il restait à fixer la date du déclenchement de la lutte armée. Le 1^{er} novembre, jour de la Toussaint, fut choisi parce que, d'après nos renseignements, c'était un des jours où certains militaires de l'Armée française bénéficiaient de permissions de nuit. Un des objectifs des attaques prévues le 1^{er} novembre était de nous emparer d'armes dans les casernes de l'armée française, et pour cette raison, cette date fut retenue.

Dans les derniers jours d'octobre, chacun d'entre nous avait rejoint sa zone. Boudiaf partit pour Le Caire pour informer l'opinion internationale des objectifs attaqués le 1^{er} novembre et faire connaître les buts de guerre du FLN et de l'ALN.

Des défections de dernière minute devaient intervenir dans le Nord-Constantinois et dans l'Algérois. Dans la zone que je commandais, des renforts en hommes furent envoyés de Kabylie.

Dans la nuit du 31 octobre au 1^{er} novembre, des dizaines d'objectifs répartis sur tout le territoire algérien furent attaqués par moins d'un millier de combattants de l'Armée de libération nationale.

Nous étions mal et insuffisamment armés ; les résultats de notre attaque ne furent pas tous techniquement satisfaisants ; certains d'entre nous sont morts dès les premiers jours de notre guerre de libération ; mais un sentiment de crainte devant les jours difficiles qui nous attendaient s'empara de nous, et à la tension qui avait accompagné les derniers préparatifs se mêlait la certitude, née de notre accord avec le peuple, que celui-ci engageait la bataille de notre côté.

Khaled Abbas

Note :

* Entretien accordé par le regretté Rabah Bitat le 3 octobre 1997, au mondjavid Khaled Abbas, combattant du FLN, ancien militant du MTLD, membre de la fondation de la Wilaya IV historique.



1^{er} NOVEMBRE 1954

Histoire

**LETTRE ENVOYÉE PAR MOHAMED BOUDIAF AUX
DIRIGEANTS DU CAIRE, AHMED BENBELLA, MOHAMED
KHIDER ET HOCINE AIT AHMED**

Bein le 29 Octobre 1954

Chers freres,

Faisant suite à mon télégramme d'hier dont j'attends encore la réponse je vous expose dans le but d'^{aff}aire presser en vue de faire diligence auprès des autorités égyptiennes pour l'obtention du visa, ce qui entre nous sera embêtant l'un et deux que d'ici lundi je suis en difficulté au point de vue financier si rien ne se fera dans ces trois jours.

D'autre part je veux vous informer sur la li-
matin telle que je l'ai laissée chez nous. Comme
vous le ferez mon télégramme de demain la cir-
conscience aura lieu le 1 novembre à 1^h. (31 au soir)
Nous avons fait le seriat de cette date dans le but
d'en éviter certaines fuites qui après le
retour de Zoubir n'en pas manqué de paraître.

1^{er} NOVEMBRE 1954

Histoire



que de la part du C.C. des réactions malheureuses
sur lesquelles vous serez plus amplement informé
sitôt ~~après~~ ~~par~~ par moi vous et en face de
ceux qui représentent cet organisme -

Pour le moment il est bon de vous avertir
qu'en vue de l'envoi des appels au peuple dont
ci-joint un exemplaire, que je vous prierais de
conserver, seront diffusés partout. Quelques jours
après une proclamation suivra et précisera notre
position entre les deux camps. Les frères sont
intransigeants sur ce côté et n'acceptent aucun
pareinlage. C'est la raison qui doit vous diri-
ger pour observer une attitude conforme à celle
adoptée pour éviter des malentendus qui pourraient
être graves pour l'avenir de l'action. A mon
avis je ne manquerais pas de vous éclairer
sur la nécessité d'une ~~forte~~ position ^{au} ferme



1^{er} NOVEMBRE 1954

Histoire

réfléchie, en cette tenue des attitudes des deux antagonistes
et surtout de l'état d'esprit ~~exigence~~ du militaire
et du peuple qui condamnent les deux.

- En attendant, faites le nécessaire pour l'un
de vous à la voix des arabes. Le mieux, c'est de
lire l'appel si vous faites un appel vous même
en citant des passages du nôtre. Le lundi
au soir sera le meilleur et fournira aux vôtres
un appui, certain pour leur travail.

Pour ce qui est de l'autorité il a été arrêté
pour le moment et pour l'extérieur que seuls
vous trois aucun autres n'a pouvoir pour parler
au nom de cette Ochia. Je vous informerais
plus en détail bientôt au Caire.

A bientôt et bonjour à tous de
la part de
Tebbel

1^{er} NOVEMBRE 1954
Histoire



LA PRÉPARATION DU 1^{er} NOVEMBRE



Photo souvenir des 6 prise à l'issue de la réunion ayant arrêté la date du déclenchement de la guerre de libération

Par Boualem Fouarigt



1^{er} NOVEMBRE 1954

Histoire

Le déclenchement de la révolution fut préparé dans un délai extrêmement court par un groupe limité de militants avec des moyens dérisoires. Les divisions dramatiques du MTLD allaient être le facteur déterminant qui accéléra la mise sur pied d'une troisième force par des partisans de la lutte armée au sein du MTLD (Ben Boulaïd et Boudiaf) qui acceptèrent une alliance temporaire avec des centralistes dans l'espoir de réunir le parti et l'entraîner dans la Révolution avant de s'en détacher et de faire appel à un groupe limité de militants décidés. Le FLN est né de la jonction de ces derniers avec les maquisards de Kabylie et le soutien des délégués du MTLD réfugiés au Caire.

Le MTLD hésitait à déclencher la lutte armée

Au début de 1954, le MTLD successeur du PPA et de l'Etoile Nord-Africaine était l'expression du mouvement national populaire, c'est-à-dire la force politique qui prenait en charge les revendications des couches populaires les plus pauvres. Mais sa direction était profondément divisée. La masse des militants adhéraient à l'idée d'une remise en cause violente du système colonial, qui avait beaucoup avancé depuis les massacres de mai 1945 et qui a été renforcée après le truchage des élections par l'administration coloniale. Les forces politiques qui étaient auparavant prêtes à accepter un compromis pour une évolution pacifique par étapes du système colonial à condition d'une extension des droits et des libertés à toutes les populations algériennes étaient de

Section		
1)	Sud	= 60 - Armée (moyen)
2)	EST	= 144 - A. - moyen
3)	Sud-est	= 35 - A. (bon)
4)	Nord	= 100 - A. (bon)
5)	Ouest	= 10 - A. (bon)
		<u>349</u>

$$S.C. + J = \frac{10}{359}$$

S Barika trahison. manque liaison
quelques éléments aptes à récupérer
S Hij m.c. - Arrestation de tous les éléments
Hij m.c. - Arrestation du P.C. Manque
de liaison. Suivant un petit bruit
il existe des éléments dans le Maquis -
Dans ce domaine Recrutement il y a des
possibilités considérables.
A ce point un plan tracé en vue
d'organiser cette tâche nécessite des
moyens considérables ? en vue de
Renforcer la zone et l'extension de nos
actions. et elle sera encouragée
par l'adoucissement du climat.
Liaison: Liaison salite adverse cause
le freinage de la tâche liaison.
Vue d'ensemble difficile dans tous les
domaines effort sérieux engagé.
relaxant pour le sort

Document saisi lors de l'arrestation de Ben BOULAID. Effectifs du Maquis de l'AURES et appréciation du chef chaoui.

1^{er} NOVEMBRE 1954

Histoire



moins en moins convaincues de la volonté du gouvernement français de permettre cette évolution.

Le MTLN est devenu un parti de masse et même une sorte de front qui regroupait de plus en plus des représentants des couches moyennes et des intellectuels qui rejoignirent la base traditionnelle du mouvement national populaire qui avait été à l'origine ouvrière et urbaine avant de s'étendre à la paysannerie pauvre. Ce rassemblement peut expliquer les hésitations devant le déclenchement de l'action armée mais a été un facteur de rapprochement et d'union qui facilita le rassemblement national une fois la guerre de libération déclenchée.

En 1947, le congrès du MTLN avait débouché sur un compromis exprimant les hésitations de la direction du parti : à côté de la face légale (MTLN) on maintint la structure ancienne devenue clandestine (PPA) et on créa une structure pour préparer la lutte armée (l'Organisation Spéciale). Messali avait imposé dès 1946 le recours à l'action légale, tout en se réclamant de la lutte armée qu'il utilisait comme argument politique pour imposer sa domination personnelle. Il poussa la direction qui s'était progressivement éloignée de son autorité à éliminer les radicaux regroupés au sein de l'OS. Les membres de cette direction, les « centralistes » forment un appareil qui s'opposa à Messali tout en ménageant les radicaux sans cependant accorder réellement à ces derniers les moyens de préparer la lutte armée. Ces partisans du recours à la force, rescapés de l'OS après son démantèlement et parmi lesquels nombreux étaient clandestins, cherchaient avant tout à ressouder le parti et à l'entraîner dans la lutte armée. Certains d'entre eux restèrent

Ahmed Benbella



Hocine Ait Ahmed



Mohamed Khider



fidèles à Messali qui garda longtemps une grande influence sur les masses populaires qui lui vouaient une grande vénération.

Le compromis entre centralistes et radicaux

Devant le blocage entre messalistes et centralistes dont l'opposition dégénérait en affrontements physiques entre les militants, les radicaux acceptèrent un compromis avec les centralistes. Deux d'entre eux allaient jouer un rôle déterminant dans le déclenchement de la lutte armée : Mostefa Ben Boulaïd était un dirigeant respecté qui exerçait une grande influence sur les militants des Aurès dont certains avaient déjà pris les armes et étaient prêts à l'action. Ben Boulaïd avait refusé de les disperser suite à l'ordre de la direction. Il était membre du comité central et avait été désigné par le congrès de 1953 dans une commission virtuellement chargée de préparer la lutte armée mais qui n'eut aucune activité réelle. Mohamed Boudiaf a été responsable de l'OS pour tout l'Est algérien. Après le démantèlement de cette organisation, il vit dans la clandestinité à Paris où il est responsable de l'organisation du MTLN, assisté de Mourad Didouche. Il est en contact

étroit avec ses anciens adjoints qu'il a aidé à muter dans l'Oranie dont Larbi Ben Mhidi et Abdelhafid Bousouf. Selon certaines sources, Boudiaf, qui se trouvait en France, aurait été convoqué par Hocine Lahouel, responsable du parti à Alger qui l'aurait chargé de réunir les anciens éléments de l'OS, pour la plupart dispersés et clandestins pour reconstituer un groupe afin de préparer la lutte armée. Le comité central aurait alors cherché à élargir son influence auprès de la base dans le conflit qui l'opposait à Messali. Son objectif était de s'allier aux radicaux partisans du recours immédiat à la lutte armée.

Le 23 mars 1954, ces deux cadres partisans de la lutte armée (Ben Boulaïd et Boudiaf) rencontrèrent un groupe de centralistes dont Lahouel, Abdelhamid Sid Ali, Dekhli (tous trois membres du comité central) ainsi que Bouchebouda qui venait d'être désigné comme contrôleur général. Ils décidèrent de former une nouvelle structure qui prit le nom de Comité révolutionnaire d'unité et d'action (CRUA) dont le but avoué était de mettre fin à la division du parti en le réunifiant pour le lancer dans la lutte armée. Elle eut même son bulletin *Le Patriote*, financé par le comité central, et dont la



1^{er} NOVEMBRE 1954

Histoire

rédaction avait été confiée à Salah Louanchi, dirigeant des Scouts et membre du comité central. Cette alliance allait durer de mars à juillet 1954. Messali opposa une fin de non-recevoir à ce qu'il considéra comme un complot des centralistes destiné contre sa personne. Méfiants, les anciens membres de l'OS décident de leur propre initiative d'accélérer la préparation de la lutte armée, sans en informer les centralistes. Ben Boulaïd fut chargé de rencontrer Messali, de l'informer de la création du comité et de lui demander d'appuyer la démarche. Il fut violemment éconduit.

On récupère les premières armes

Boudiaf avait auparavant déjà rencontré au Caire les membres de la délégation extérieure du MTLD (Khider, Aït Ahmed, Ben Bella). Les délégués étaient acquis à la troisième force. Ben Bella avait donné à Boudiaf l'emplacement des principales caches d'armes qui avaient été constituées cinq années plus tôt quand il était chef de l'OS. A son retour à Alger, Boudiaf alla avec Didouche et Zoubir Bouadjadj en récupérer une partie chez Zergaoui dans la Casbah. Les armes furent cachées dans une ferme à Crescia au sud d'Alger. Ben Boulaïd avait de son côté organisé des achats d'armes par des militants dans la région Est et en Tunisie toute proche où le combat libérateur avait commencé.

Le groupe avait déjà pris l'initiative de contacter Belkacem Krim et Amar Ouamrane dont les combattants armés tenaient le maquis en Kabylie depuis plusieurs années. Le militant Hocine de Bordj Menaïel établit la liaison. Ben Boulaïd rencontra les deux dirigeants en avril 1954 au fameux café El Arich de la Casbah. Ces derniers lui signifièrent leur accord tout en révélant l'influence de Messali sur leurs militants. Par contre, au début de l'année ils avaient sondé les centralistes, et déçus, ils avaient décidé de couper les ponts avec eux.

En juin 1954, eut lieu la première rencontre entre Krim, Ouamrane, Ben Boulaïd, Bitat, Didouche, Boudiaf et Ben M'hidi. Les participants décidèrent de ne plus compter ni sur les centralistes ni sur Messali. Ils passèrent à la préparation de la lutte armée en découpant le territoire en régions. Ils adoptèrent les principes de l'OS : ni soulèvement ni insurrection mais guerre populaire de longue durée basée sur la préparation et l'encadrement des populations, tactique de harcèlement de l'armée coloniale et de refus de l'affrontement direct, organisation pyramidale avec un strict cloisonnement, utilisation de pseudonymes, ouverture de la lutte à l'ensemble des forces

patriotiques, proposition au gouvernement français d'une base de négociation avec reconnaissance du droit à l'indépendance. Ils s'entendirent sur une décentralisation totale avec la liberté laissée à chaque responsable de fixer ses objectifs.

La réunion du Clos Salembier

A la fin juin 1954, en l'absence de Krim et Ouamrane retenus en Kabylie, les radicaux regroupèrent des militants sûrs qui étaient résolus à passer rapidement à l'action directe. Ce fut la « réunion des 22 » qui eut lieu dans la villa de Lyès Derriche au Clos Salembier à Alger. Organisée par Mourad Didouche, elle fut présidée par Ben Boulaïd. Elle regroupa en plus des « Cinq » (Boudiaf, Ben Boulaïd, Didouche, Ben M'hidi, Bitat) dix-sept hommes de confiance que chacun avait recrutés depuis quelques semaines, représentant toutes les régions d'Algérie. Confirmant le principe de la direction collégiale, chaque participant prit la parole et s'exprima librement. Ils se montrèrent tous très décidés. Ils se mirent d'accord sur une ligne politique : la lutte jusqu'à l'indépendance, refusant à l'avance les éventuelles mesures partielles qui pourraient être proposées par la colonisation. Ils acceptèrent le partage en cinq zones et confirmèrent leur confiance aux cinq. Les principes de l'organisation de la lutte armée furent discutés et retenus. Il fallait tirer les leçons des révoltes passées qui avaient échoué. Ce sera une guerre populaire longue, à dimension nationale avec un objectif politique rassembleur, se basant sur l'encadrement et la préparation des populations. Il ne s'agira pas d'insurrections locales, ni de manifestations populaires.

De leur côté, Krim et Ouamrane avaient réuni leurs sept chefs de daïra qui dirigeaient environ 450 hommes sûrs, pour la plupart ayant déjà reçu une formation militaire dans l'armée française. Ils leur avaient annoncé le prochain déclenchement de l'action armée sans le MTLD. Ils eurent du mal avec des militants très attachés à la personne de Messali en qui ils avaient fondé leurs espoirs depuis de longues années.

Les radicaux se méfiaient des centralistes à qui ils ne révélèrent pas leurs démarches. Les historiens apprirent bien des années plus tard que la police française était au courant de la création du CRUA dès avril 1954 et qu'elle avait comme informateur Djillali Belhadj, ancien de l'état-major de l'OS et qui resta fidèle à Messali jusqu'à diriger sous le nom de Kobus un maquis équipé par l'armée française. Elle était même au courant des contacts avec la

1^{er} NOVEMBRE 1954

Histoire



délégation du MTLD au Caire, attribuant même ensuite le déclenchement de la lutte armée à une instruction venue de la capitale égyptienne. Elle était persuadée que le CRUA était une création des centralistes du MTLD qui furent les victimes de sa répression dès le déclenchement de la lutte armée.

En juillet 1954, avec Khider et Ben Bella, Ben Boulaïd et Boudiaf rencontrent à Berne en Suisse deux représentants des centralistes Hocine Lahouel et M'hamed Yazid qui leur promirent la prochaine dissolution du comité central et la cession des fonds du parti (on parla d'une somme de cinq millions). Ils furent par la suite désavoués par la direction du parti et la promesse ne fut pas tenue. Lahouel proposa 500.000 francs à Ben Boulaïd qui les refusa.

La scission du MTLD est consommée

En juillet, Messali avait fait organiser par ses deux adjoints, Mezerna et Merbah, un congrès à Hornu en Belgique qui avait exclu du MTLD tous ses adversaires.

En août, Lahouel et les centralistes avaient tenu un congrès à Alger où ils déclarèrent nulles les décisions du précédent congrès et exclurent Messali, Mezerna et Merbah. Ils retirèrent leurs représentants qui siégeaient au CRUA.

La préparation de la lutte armée s'accéléra. En quatre mois, le déclenchement s'est fait dans une certaine précipitation. Bentobbal reconnut plus tard : « Il fallait déclencher d'abord et organiser ensuite. » Pour Boudiaf, « le temps pressait car il fallait profiter de la confusion créée par la crise et du rideau de fumée des surenchères et des disputes pour échapper à une répression toujours possible. » Les moyens étaient dérisoires, il n'y avait pas d'armes.

Les dirigeants de cette nouvelle troisième force étaient conscients de leur faiblesse : ils n'étaient pas connus des militants et de la population. Ben Boulaïd, Boudiaf et Krim contactèrent Lamine Debaghine qui avait été au MTLD le partisan de la ligne dure opposée à la voie électorale préconisée par Messali avant d'en avoir été exclu. Ils lui proposèrent de prendre la tête du mouvement. Celui-ci montra sa réticence et refusa.

En même temps, les ponts sont définitivement rompus avec les messalistes. Krim Belkacem perdit ses dernières illusions après sa rencontre avec Moulay Merbah représentant de Messali. Le leader était convaincu que lui seul représentait l'idée nationale et pouvait mener la révolution du peuple algérien. Il exigea la soumission

totale des radicaux et les menaça.

Durant l'été 1954, on intensifia la recherche des armes qui manquaient terriblement. De Libye, on acheta de vieux fusils italiens Sttati. Ben M'hidi et Boussouf réussirent à acquérir des armes au Maroc, mais le convoi avait été intercepté par la police française. Ben Boulaïd, Bitat et Boussouf se firent instructeurs dans la fabrication et la manipulation des bombes artisanales. Celles-ci confectionnées à base de cheddite ou avec de la poudre noire et du chlorate de potassium furent préparées en grand nombre. Les militants de la région Centre se servirent des fermes de Crescia et de Soumaa comme lieux de fabrication et d'entraînement.

Déclencher d'abord et organiser ensuite

Quand ils firent le point à la fin août, les cinq chefs de zone avaient peu de moyens. Le nombre de combattants était de 450 en Kabylie, 350 dans les Aurès, 50 dans l'Algérois, 50 dans le Nord-Constantinois, 60 en Oranie. L'armement est partout en mauvais état. Les états-majors de chaque région avaient été constitués :

Zone 1 (les Aurès) : Ben Boulaïd, Bachir Chihani, Adjel Adjoul, Abbès Laghrour

Zone 2 (Nord Constantinois) : Mourad Didouche qui avait permuté avec Rabah Bitat, Youcef Zighoud, Lakhdar Bentobbal, Mostefa Benaouda, Mokhtar Badji.

Zone 3 (Kabylie) : Belkacem Krim, Amer Ouamrane, Ali Zamoum, Mohamed Zamoum, Ali Mellah, Saïd Babouche, Moh Touil, Mohamed Yazourène, Ahmed Guemraoui.

Zone 4 (Algérois) : Rabah Bitat qui avait permuté avec Mourad Didouche, Zoubir Bouadjadj, Boudjema Souidani, Ahmed Bouchaïb.

Zone 5 (Oranie) : Larbi Ben M'hidi, Abdelmalek Ramdane, Abdelhafid Boussouf, Hadj Ben Alla.

Les six avaient défini leur stratégie qu'ils avaient abordée lors de la réunion de 22 et pour laquelle ils avaient obtenu l'accord des dirigeants de la Kabylie et des membres de la délégation extérieure. Le premier objectif était le déclenchement de la lutte armée avant le 1^{er} janvier 1955. Dans un premier temps, il fallait convaincre la population et obtenir l'adhésion des militants nationalistes. La révolution devait s'étendre à tout le pays. Dans une deuxième phase, les combattants devaient entretenir ensuite le climat d'insécurité générale. Ils espéraient amener le gouvernement français à reconnaître l'idée d'indépendance. Ils s'attendaient, si celle-ci n'était pas accordée et s'ils n'avaient pas le choix, à une longue



1^{er} NOVEMBRE 1954

Histoire

guerre de guérilla. Ils étaient tous d'accord sur la direction collégiale et la liberté totale d'initiative laissée à chaque région et à chaque secteur.

En août, les centralistes qui avaient consacré la rupture définitive avec Messali et avaient retiré leurs représentants du CRUA, se retournèrent totalement et entreprirent de dissuader les militants encore hésitants de rejoindre la lutte armée. Lahouel avait fait un travail de sape auprès des militants de la ville de Constantine qui avaient un différend avec Boudiaf. Officiellement, il ne rejeta pas le recours à la lutte armée et affirma : « Nous aussi nous sommes pour l'action mais il faut encore attendre. » Quelques jours plus tard Lahouel est à Blida où il avait fait le même travail auprès des militants dont beaucoup se désistèrent au moment du déclenchement de la lutte armée.

« Aucun civil européen ne doit être touché »

Au début d'octobre 1954, le pouvoir colonial était bien informé de la préparation mais le cloisonnement et l'utilisation des pseudonymes ne lui avaient pas permis d'avoir des renseignements précis et certains étaient erronés. Le directeur de la police Jean Vaujour savait que d'anciens éléments de l'OS préparaient des actions à Alger. Costes, le chef des Renseignements généraux qui avait comme indicateur l'ancien cadre de l'OS Djillali Belhadj venait de lui apprendre qu'un groupe d'action d'Alger avait commencé à fabriquer des bombes.

En fait, dès le mois de septembre 1954, les différentes zones avaient arrêté leurs objectifs. Il fallait rapprocher la date du déclenchement car le doute risquait de s'installer. Les ordres étaient stricts : aucun civil européen ne devait être touché. « Peu importe l'efficacité réelle. L'important sera le côté spectaculaire. Il faut frapper l'opinion publique. »

Le 10 octobre 1954, les six tinrent une réunion décisive. Elle aurait eut lieu au quartier du Climat de France à Alger. Le CRUA était fini, le déclenchement était proche. Tous se mirent d'accord sur le nouveau nom : FLN. Ils affirmèrent la priorité du combat politique. Pour eux, la Révolution avait deux supports : un support politique et un support militaire étroitement liés. Ils mirent au point le contenu de la déclaration annonçant la création du FLN et le déclenchement de la Révolution. Ils établirent la plate-forme de discussion avec le gouvernement français. Boudiaf et Didouche furent chargés de rédiger le texte final. Ils devront aussi écrire un appel plus court, touchant

plus facilement le peuple.

Ils fixèrent la date du 1er novembre. Par précaution, celle-ci devait rester secrète. On fixa une répétition générale pour le 25 octobre pour vérifier l'efficacité de leurs mesures de protection. Seuls les chefs sauront qu'il ne s'agit que d'une répétition.

Le 20 octobre, Didouche demanda à Bouadjadj d'approcher le journaliste Mohamed Laïchaoui, un militant qu'il avait jugé capable de revoir les textes des déclarations et d'en tirer 400 à 500 exemplaires. Kaci Abdallah Mokhtar prit contact avec l'intéressé et organisa un rendez-vous avec Ouamrane qui devait l'emmener à Ighil Imoula en Kabylie où avait été entreposée une ronéo. Ali Zamoum reçut le journaliste qui corrigea et tapa la proclamation sur Stencil dans la maison du militant Omar Ben Ramdani. La ronéo installée au-dessus de la boutique d'Idir Rabah fonctionna toute la nuit.

Le 23 octobre 1954, Carsenac qui avait remplacé Costes à la tête des RG d'Alger, quand celui-ci fut nommé contrôleur général de la police, rédigea un rapport sur « la constitution en Algérie d'un groupe autonome d'action directe par les séparatistes extrémistes dirigé à partir du Caire ». A la lecture de ce document, on se rend compte que les mesures de sécurité avaient montré leur efficacité. Perdus dans les pseudonymes, les indicateurs ne purent donner tous les noms. Seuls ceux de Krim et Ouamrane, condamnés et recherchés, sont cités ainsi que celui de Ben Bella, ce qui allait accréditer la thèse d'une conspiration guidée à partir du Caire.

Le dimanche 24 octobre, les six se réunirent une dernière fois à la Pointe Pescade dans la banlieue ouest d'Alger. Il semble que ce fut au domicile du militant Mourad Boukechoura dont le local à Alger avait servi plusieurs fois de lieu de rendez-vous. Les participants approuvèrent le texte de la proclamation et du tract de l'ALN. Boudiaf devait se rendre le lendemain au Caire, en passant par Genève. Il emportait les deux textes écrits au citron entre les lignes d'une lettre anodine ainsi que la liste des objectifs qui devaient être attaqués dans la nuit du 31 octobre au 1er novembre. Ils avaient prévu, en accord avec la Délégation extérieure, d'en faire l'annonce à la radio du Caire le jour du déclenchement de la Révolution. Ils rappelèrent l'interdiction absolue d'attaquer des civils européens et on insista encore une fois sur le respect des principes de la guérilla. Avant de se séparer, les six s'arrêtèrent chez un photographe de l'avenue de la Marne à Bab el Oued et firent une photo souvenir.

Boualem Touarigt



L'ORIGINE DU 1^{er} NOVEMBRE EN KABYLIE



1- Colonel Amirouche - 2 - Amar Ouamrane - 3 - Krim Belkacem

Incontestablement, les deux principaux responsables de la Révolution ayant enclenché, bien avant le 1^{er} novembre 1954, une dynamique de lutte effective en Kabylie, étaient Krim Belkacem et Amar Ouamrane. Le premier avait pris le maquis depuis le mois de mars 1947 dans la région de Boumahni. Il avait fait du village de Betrouna une sorte de poste de commandement. Ancien militant du PPA-MTLD et membre de l'Organisation Spéciale (OS), Krim s'était alors consacré à l'activité militante au sein de

cette organisation paramilitaire. Grâce à lui, plus de 1900 hommes furent mobilisés au sein de cette organisation. Son activisme dérangeait les autorités coloniales qui avaient alors lancé un avis de recherche contre lui. Il décida ainsi de prendre le maquis. Et justement en raison de sa fuite au maquis et de sa propagande contre le colonialisme, il fut condamné à mort par la justice coloniale. L'engagement de Krim n'avait pas seulement inquiété l'administration coloniale mais surtout son père qui souhaitait voir son fils lui succéder au poste de caïd.

Par Imad Kenzi



1^{er} NOVEMBRE 1954

Histoire

Il faut signaler, d'ailleurs, que Krim entretenait des relations quasi conflictuelles avec son père qui avait occupé les fonctions de caïd jusqu'à sa retraite pour devenir chef de la djemaâ de son village d'Ait Yahia Moussa. Le second, Amar Ouamrane, avait également pris le maquis à partir de 1947. Sergent au sein de l'armée française, il avait tenté de faire sortir clandestinement des armes de la caserne de Cherchell où il était cantonné. Sa manœuvre fut découverte, il décida alors de rejoindre la clandestinité.

Vivement la révolution !

Au mois d'août 1954, Krim Belkacem prit l'initiative de réunir tous les maquisards de Kabylie dans la région de Mirabeau, actuellement Draâ Ben Khedda. Cette réunion tenue en présence de Rabah Bitat fut sanctionnée par l'engagement de Krim d'inscrire désormais son action dans le cadre de la perspective tracée et définie par les 22. Le choix de Draâ Ben Khedda pour une telle réunion n'était pas fortuit. Selon Ali Zamoum, tous les responsables de

la Kabylie avaient l'habitude de se rencontrer chez Khelifati, près de Draâ Ben Khedda, et ce souvent en présence de militants venus des autres régions : « Il y avait notamment Rabah Bitat et Abdellah Mokhtar Kaci d'Alger qui nous apprenaient à faire des bombes. Nous reçûmes également Abdelkrim Tidjani, un jeune chimiste venu d'Alger pour produire de la nitroglycérine. Après avoir appris les formules chimiques pour la fabrication de la poudre et de la dynamite, nous étions chargés de les enseigner à notre tour à nos groupes respectifs. » (1) En tout cas, Krim fut désigné lors de cette réunion, responsable de toute la Kabylie. Suite à quoi, il rejoignit les cinq membres des « 22 » chargés de la préparation du déclenchement de l'action armée. Par ailleurs, il y a lieu de rappeler aussi que ce conclave de Mirabeau faisait suite à une rencontre entre Krim et Benboulaïd à Alger en juin 1954. C'était alors au café El Arich, au cœur de la Casbah que Benboulaïd avait longuement discuté avec Krim et Ouamrane. Il les avait notamment informés de la décision

prise par les « 22 » de passer à l'action armée, avant de leur proposer de s'associer à la préparation de la Révolution. Convaincu du propos de Benboulaïd, Krim accepta de mettre à la disposition de l'Organisation tous les moyens dont il disposait. Cette convergence de points de vue s'explique par le fait que Krim avait toujours considéré que « les Aurès et la Kabylie étaient les deux zones les plus aptes à accomplir un travail révolutionnaire effectif en raison de leur bonne organisation et de la présence de 1700 hommes armés et entraînés ». (2)

À partir de cette rencontre, Krim décida de s'engager fermement dans la préparation de la lutte armée. En effet, quelques jours après, il assista avec Ouamrane à une réunion qui regroupa dans une maison à la Casbah, rue Montpensier, Didouche, Boudiaf, Benboulaïd, Ben M'hidi et Bitat. Cette rencontre fut consacrée notamment à définir les contours de l'organisation de la révolution sur tout le territoire national. Avant le début de cette réunion, Krim leur avait présenté les chefs des différentes circonscriptions de la Kabylie au niveau de l'hôtel Saint-Martin, sis à la rue du Chêne. D'après Ali Zamoum, à la veille du 1^{er} novembre 1954, « la Wilaya III s'étendait sur un vaste territoire, découpé en 6 régions couvrant Tizi-Ouzou, Bouira, Lakhdaria, Bordj Menaiel, une partie de Boumerdès, la côte méditerranéenne jusqu'aux régions berbérophones de Sétif à l'est. Six responsables, avec à leur tête Krim et Ouamrane, formaient le PC de la région : Baya Guemraoui, pour la région de Bouira, Hocine Hammouche pour Draa El Mizan, moi-même pour Tizi-Ouzou, mon frère [Mohamed Zamoum] pour Bordj Menaiel/Dellys, Ali Mellah



Casbah : café EL ARICHE où BEN BOULAÏD rencontra KRIM et OUAMRANE pour la première fois.



pour Azazga, Mohamed-Arezki Babouche pour Ain El Hammam/ La Soummam » (1). Chaque maquisard avait ensuite fait une petite présentation à Benboulaïd et à Boudiaf de son secteur ainsi que des hommes disponibles pour le déclenchement de la lutte.

De retour en Kabylie, Krim et Ouamrane entamèrent la préparation militaire avec les sept chefs de circonscription. Plus de 450 hommes furent mobilisés. La plupart d'entre eux furent choisis en fonction de leur expérience militaire. C'est-à-dire ceux qui avaient notamment reçu une instruction militaire au sein de l'armée française et qui affichaient une capacité à faire face à toutes les difficultés et à la rudesse des maquis. Ouamrane, à titre d'exemple, avait entamé son action dans le cadre de la préparation militaire au niveau de Draâ Ben Khedda où il avait réuni une trentaine d'hommes, dans la maison d'un garde champêtre, pour leur exposer l'attitude qu'il fallait prendre jusqu'au jour du déclenchement de la lutte. De son côté, Krim continuait ses réunions préparatoires avec les cinq autres responsables nationaux. Durant les trois mois qui précédèrent l'ultime réunion des six dans le domicile de Mourad Boukechoura à la Pointe Pescade, le 23 octobre 1954, plusieurs rencontres secrètes, selon Mohamed Lebjaoui (3), furent organisées à Alger, notamment chez Larbi Zemmouri à Birmandreis et chez Mohamed Layachi, traminot de Hydra. Le 10 octobre 1954, Benboulaïd, Bitat, Krim, Boudiaf, Didouche et Ben M'hidi se rencontrèrent au café El Kamel en face de l'actuelle salle Atlas à Bab El Oued où Bouadjadj les attendait pour les conduire dans une maison privée. Ce jour-là, les six responsables avaient défini les causes, les objectifs, les

moyens et les conditions de la lutte avant de charger Boudiaf de rédiger un tract dans ce sens (ce qui deviendra un peu plus tard la Proclamation du 1er Novembre). Une fois rédigé, il fallait le taper sur stencil et en faire un tirage en plusieurs exemplaires. Krim s'était engagé alors à le faire. Il avait, à son tour, chargé le comité d'Ighil Imoula à sa tête Ali Zamoum pour s'occuper de cette tâche.

Krim au secours de Souidani

Deux ou trois jours avant le 1er novembre, Souidani Boudjemaa constata que les militants qui devaient participer à l'action à l'heure H au niveau de Blida étaient de plus en plus réticents. Il en informa alors Bitat, qu'il avait retrouvé au café Nelson à Bab El Oued. Et pour faire face à toute éventuelle défection de dernière minute, Bitat fit appel à Krim et Ouamrane qui n'hésitèrent pas à mettre à sa disposition 21 hommes pour effectuer les opérations programmées pour la nuit du 1er novembre dans la région de Blida. Selon Yahia Bouaziz, « ces hommes

devaient arriver à la capitale le jour même à 18 heures et Bouadjadj était chargé de leur assurer le gîte et le couvert ainsi que le transport jusqu'à Boufarik et Blida. La somme de 32 mille francs lui avait été remise pour prendre en charge tous ces frais. [...] Bouadjadj conduisit le groupe vers la ferme El Hajine Kaddour à Crescia près de Boufarik. Tous les hommes étaient armés, ce qui suscita la surprise de Bouadjadj et son admiration pour Krim et Ouamrane qu'il attendait à une vingtaine de kilomètres au sud de la ferme pour les guider au cours des opérations de la nuit du 1er novembre. [...] Krim et Ouamrane ne se contentèrent pas d'aider Souidani à Boufarik et à Blida, ils informèrent Bitat qu'ils étaient prêts à envoyer 200 hommes vers la zone IV qui se déploieront dans tous les quartiers de la capitale. » (2) Cela dénotait tout l'engagement de Krim et de ses hommes de la zone III pour la réussite du déclenchement de la lutte sur tout le territoire national.

À la fin de la réunion des six, au niveau de la Pointe Pescade, Krim Belkacem regagna le PC de Betrouna. Il tint alors à son tour une dernière



Ouamrane à visage découvert en Kabylie



1^{er} NOVEMBRE 1954

Histoire

réunion avec tous les responsables de circonscriptions à qui il donna les dernières recommandations et directives. Puis, avant de lever la séance, il informa ses camarades de la date et de l'heure du déclenchement de la lutte armée. Ali Zamoum avait vécu cet instant d'une manière toute particulière. Il raconte ainsi dans ses Mémoires : « Je me souviens très bien des deux dernières réunions. Après avoir récapitulé l'état des préparatifs (revue des plans d'attaque, établissement des liaisons, etc.), Krim nous dit que désormais nous allions nous vêtir d'uniformes et porter des galons. Il nous distribua des rouleaux de rubans de différentes couleurs selon le grade. À vrai dire, nous n'avons pas bien reçu cette décision. [...] Mais Krim insista et nous expliqua que nous allions devoir fonctionner désormais comme une armée avec tous ses impératifs et ses signes extérieurs. »

Les salves de l'espoir

Le soir du 31 octobre 1954, tous les militants avaient été informés de l'heure H. Les cibles étaient également définies. Comme prévu, les attaques furent lancées simultanément le 1er novembre 1954 à minuit dans plusieurs régions de la Kabylie suivant le plan préétabli. Dans la région d'Azazga par exemple, les combattants de l'ALN attaquèrent le poste de gendarmerie avant d'incendier le dépôt de liège de l'administration des eaux et des forêts. Par ailleurs, des poteaux furent sciés et des fils de téléphone coupés à Boghni, Dellys, Boubarka, Abbou, isolant ainsi la région du reste du pays. Et à Draa El Mizan, les combattants s'attaquèrent à un garde champêtre. Bref, selon certaines estimations, les dégâts occasionnés durant la nuit du 1er novembre en Kabylie s'élevaient à plus de 250 millions de francs. D'une manière générale, les opérations prévues furent toutes accomplies avec succès malgré certaines défaillances signalées çà et là. C'était le cas de la ville de Tizi-Ouzou où le groupe, chargé d'incendier une ferme et de scier des poteaux, avait fait faux bond.

Quelque temps après le déroulement des premiers événements, Krim Belkacem rencontra quelques combattants réunis par Ali Zamoum dans une huilerie près d'Aït Aissi. Il leur expliqua alors toute la portée de l'action révolutionnaire dans une allocution mémorable. Yahia Bouaziz a rapporté dans son livre sur l'histoire des insurrections en Algérie au cours des XIX^e et XX^e siècles, le propos tenu par Krim ce jour-là : « Aujourd'hui est un jour de repos et je voudrai vous parler un à un. Vous

êtes venus à la révolution par choix et conviction, et en toute conscience. Vous avez accepté de tout abandonner, votre famille, vos travaux, et je vous fais le serment que nous libérerons le pays. C'est un fait inéluctable. En nous rejoignant, vous avez pris une décision grave et il est nécessaire d'aller jusqu'au bout du chemin : soit la libération, soit le sacrifice total. Je sais ce qui vous préoccupe. C'est une réalité et on ne peut accuser nos frères dans les Aurès ou à l'extérieur. Il se peut que les armes aient été saisies en cours de route dans certains endroits par les troupes coloniales alors qu'elles étaient acheminées vers nous. Nous avons en face de nous une armée puissante dotée en permanence de matériel alors que nous ne possédons rien. Alors que faire ? Dites-le-moi. Certains combattent avec des armes moyennes mieux que nous et avec une volonté de fer. Dans certaines luttes de libération, il y avait un seul fusil pour dix hommes qu'ils attachaient avec une corde et ils combattaient avec à tour de rôle jusqu'à ce que mort s'ensuive. Alors réfléchissez bien et il vous est possible de penser à nous. Nous sommes vos dirigeants qui avons promis des armes et nous voilà avec vous et parmi vous, au maquis, à mener ensemble la guerre avec les armes que nous avons et avec celles que nous allons récupérer auprès de l'ennemi. Je vous avais dit que le sacrifice était total et jusqu'à la fin, nous nous sacrifions jusqu'à ce que nous récupérions des armes au front. Nous ramènerons les officiers qui prétendent que nous sommes des peureux, que nous avons peur de les attaquer et ils seront heureux de nous retrouver devant eux pour nous éliminer tous tant que les forces sont inégales. Pour réussir, nous devons nettoyer notre région des délateurs, des agents français, des caïds et de tous ceux qui asservissent nos frères. En effet, le garde champêtre d'Aït Aissa est tombé ainsi que l'expert Gaston Badini à Tizi-Ouzou. C'est à présent le tour de Moh Naali Moh qui était membre du MTLD jusqu'en 1950 pour devenir ensuite un agent des Français et fournir la liste des nationalistes aux autorités françaises après le 1er novembre. »

Avec ce discours, c'était toute la stratégie de la lutte qui était ainsi définie par Krim devant ses frères de combat. Au début de l'année 1955, il entama l'organisation du maquis en Kabylie qui deviendra quelque temps plus tard l'une des régions exemplaires en matière de lutte, de discipline et d'organisation.

I.K.

(1) Ali Zamoum, *Tamurt Imazighen, Mémoires d'un survivant/1940-1962*, Rahma, Alger, 1993

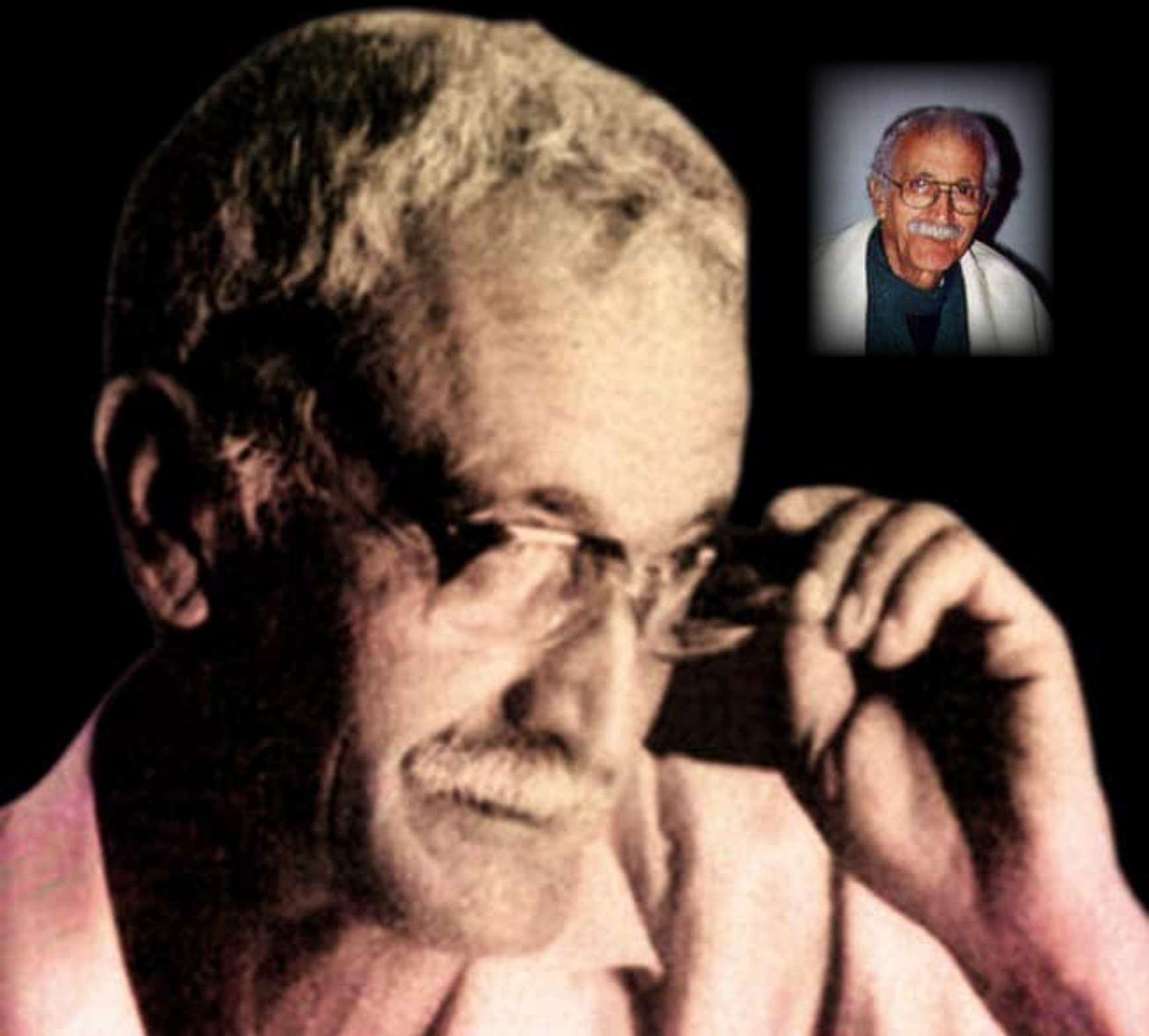
(2) Dr. Yahia Bouaziz, *Les insurrections en Algérie au cours des XIX^e et XX^e siècles, tome II*, Alger, 2007

(3) Mohamed Lebjaoui, *Vérités sur la révolution algérienne, réédition ANEP*, Alger, 2005

1er Novembre : fragments de mémoire

ALI ZAMOU, L'HOMME DE LA PREMIÈRE HEURE

Par Fatch Adli





1^{er} NOVEMBRE 1954

Portrait

Copie de la proclamation du 1er Novembre tirée à Ighil Imoula

**SOUS LE LIBRETIEN
NATIONAL**

PROCLAMATION

U PEUPLE ALGERIEN ,

UX MILITANTS DE LA CAUSE NATIONALE ,

A vous qui êtes appelés à nous juger, le premier d'une façon générale, les seconds tout particulièrement, notre souci, en diffusant la présente proclamation, est de vous éclairer sur les raisons profondes qui nous ont poussés à agir, en vous exposant notre programme, le sens de notre action, le bien-fondé de nos vues dont le but demeure l'INDÉPENDANCE NATIONALE dans le cadre Nord-Africain. Notre désir aussi est de vous éviter la confusion que pourraient entretenir l'impérialisme et ses agents administratifs et autres politiciers véreux.

Nous considérons avant tout qu'après des décades de lutte, le Mouvement National a atteint sa phase finale de réalisation. En effet, le but du mouvement révolutionnaire étant de créer toutes les conditions favorables pour le déclenchement d'une action libératrice, nous estimons que : sur le plan interne, le peuple est uni derrière le mot d'ordre d'indépendance et d'action, et sur le plan externe, le climat de détente est favorable pour le règlement des problèmes mineurs dont le

A P P E L

PEUPLE ALGERIEN,

A l'exemple des peuples qui ont brisé les chaînes de l'oppression et de l'oppression,

En accord avec les frères maghrébins et arabes auxquels tu es lié par des siècles d'histoire, de civilisation et de souffrance, tu ne dois pas oublier un seul instant que notre avenir à tous est commun.

Par conséquent, il n'y a pas de raison, pour ne pas unifier, confondre et intensifier notre lutte. Notre salut est un et notre délivrance est une, dissocier le problème maghrébin c'est aller contre une réalité historique qui, à dater de 1830, fait notre malheur à tous.

En outre, pense un peu à la situation humiliante de colonisé, réduit sur son propre sol à la condition honteuse de serviteur et de misérable surexploité par une poignée de privilégiés, classe dominante et égoïste qui ne cherche que son profit sous le couvert fallacieux et trompeur de civilisation et d'émancipation.

A propos de civilisation, nous te rappelons quelques dates illustres : 1830 avec ses rapines et ses crimes au nom du droit du plus fort ; 1870 suivie de massacres et d'expropriations qui ont frappé des milliers d'Algériens ; 1945 avec ses 40.000 victimes ; 1948 et ses effectifs à la Magelien ; 1950 avec son fameux complot. Comme tu le constates, avec le colonialisme la

1^{er} NOVEMBRE 1954

Portrait



Homme d'esprit et de combat, Ali Zamoum a eu un parcours des plus singuliers et des plus épiques. D'où cet air romantique et foncièrement humaniste qui se dégage de ses écrits et mémoires, alliant engagement révolutionnaire et engagement intellectuel. Homme d'histoire et de mémoire par excellence, il eut l'insigne privilège d'avoir été celui par qui la déclaration du 1^{er} novembre a pu être tirée et diffusée, à l'heure du déclenchement de la lutte armée, à la nuit du 31 octobre 1954. Un moment fondateur auquel il assista, comme dans un accouchement au forceps, et qu'il aida à voir le jour. Chose qui lui vaudra bien de se faire désigner, par les historiens, comme étant « l'homme de la première heure », à prendre, ici, dans son sens restreint.

Né le 20 octobre 1933 à Boghni (Tizi Ouzou), Ali Zamoum s'engage dès son jeune âge dans le militantisme aux côtés du parti nationaliste, à l'instar de beaucoup de jeunes Algériens de cette époque charnière. Fils d'un des premiers instituteurs de la localité, il rejoint, avec son frère Mohamed (futur colonel Si Salah), l'école primaire de Boghni qu'il quittera à l'âge de 14 ans. En 1953, il sera arrêté pour avoir fourni au PPA/MTLD du matériel appartenant à l'administration coloniale. Après un an de prison, il sera libéré au moment où le courant radical du mouvement national, auquel il s'identifiait naturellement, attendait le moment opportun pour ordonner l'action armée. Fin octobre 1954, Ali Zamoum est désigné par Krim Belkacem, alors chef politico-militaire de la Kabylie, pour assurer le tirage d'un millier d'exemplaires



La maison où ont été tirés la proclamation et l'appel du 1^{er} Novembre

d'un texte « confidentiel » qui allait bouleverser le cours de l'Histoire. Il s'agit de la proclamation du 1^{er} Novembre. Le texte a été imprimé dans une maison dans ce village martyr d'Ighil Imoula, à l'aide d'une simple rotative, acheminé et diffusé le jour même par Amar Ouamrane.

Mais le destin lui réserve d'autres aventures. Moins de quatre mois plus tard, Ali Zamoum sera arrêté lors d'un accrochage avec l'ennemi, condamné à mort et incarcéré dans plusieurs prisons, en Algérie et en France. Il consacra ses sept longues années d'incarcération essentiellement à la lecture, qui l'aida beaucoup à supporter le poids de la solitude et de l'isolement, mais aussi à élargir ses connaissances linguistiques et historiques et découvrir des auteurs de la littérature universelle.

A l'indépendance, il quitte l'Armée de libération nationale (ALN), considérant que « le serment de l'indépendance du pays a été accompli », et s'engage dans la vie civile, tout en s'impliquant dans la vie culturelle du pays. Il accepte, ainsi, de devenir le premier préfet de Tizi Ouzou, pour une courte période, avant d'occuper des postes de responsabilité au sein de l'administration centrale, notamment au ministère du Travail où il fait la connaissance du grand écrivain et dramaturge Kateb Yacine – dans le cadre de ce qui était appelé, dans les années 1960-70, « l'action culturelle des travailleurs » – avec qui il noue une relation d'amitié et de complicité devenue légendaire. Deux itinéraires prodigieux, mais différents, qui se croisaient dans une Algérie encore euphorique et rêveuse. Et c'est



1^{er} NOVEMBRE 1954

Portrait

certainement grâce à cet appui et à cette présence de son ami Ali Zamoum que Kateb Yacine réussira à produire tant de représentations théâtrales (*de l'Homme aux sandales de caoutchouc à la Poudre d'intelligence*) et à les présenter pendant si longtemps au public algérien qui découvrait alors un nouveau style et de nouvelles symboliques qui le rapprochaient davantage du discours à la fois humaniste et révolutionnaire.

A sa retraite, Ali Zamoum se consacre à l'action sociale et culturelle. Il fonde l'association Tagmats (Fraternité), défend toutes les causes citoyennes justes et prend part à tous les débats publics, tout en se tenant éloigné de la politique. Nous l'avons vu lors des événements de 2001 en Kabylie, où il joua plutôt un rôle de sage qui savait se faire écouter.

Ali Zamoum rend l'âme le 28 août 2004, à l'âge de 70 ans. Il laisse un seul livre : *Tamurt Imazighen. Mémoires d'un survivant 1940-1962*, paru aux éditions Rahma, en 1993, dans lequel il évoque, avec enthousiasme et dextérité, tous ses souvenirs de militant infatigable et de semeur d'intelligence : de sa petite enfance au village Ighil-Imoula à son ascension fulgurante dans le mouvement national. « *De simple militant, écrit-il, j'ai bien vite été élu chef de cellule, puis chef de groupe, puis chef de kasma de notre région.* » Son témoignage sur les premières heures du déclenchement de la lutte armée reste, pour cet homme de la première heure, un moment crucial. « *Je me souviens très bien des deux dernières réunions. Après avoir récapitulé l'état des préparatifs (...), Krim nous dit que désormais nous allions nous vêtir d'uniformes et porter des galons* », se rappelle Ali Zamoum. Rendant hommage à son village natal, il



indiquera : « *A Ighil-Imoula, il n'y a pas une famille qui n'a pas donné un, deux ou plusieurs des siens à la Révolution. Hocine Slimane, par exemple, était monté au maquis avec son fils qui n'avait pas encore 12 ans.* »

Il réserve, enfin, une place de choix, à son ami et confident, l'auteur de *Nedjma*, mort avant lui, qu'il

s'attellera à faire revivre à travers des dialogues imaginaires, dans le style anecdotique qui distinguait leurs discussions, pour « repenser » l'Histoire et surmonter les épreuves de la vie.

Fateh Adli

*Porté à l'écran par
un film éponyme*

LE PARCOURS DE KRIM BELKACEM REVISITÉ

Par Djamel Belbey



Scène du Film Krim Belkacem



Le réalisateur Ahmed Rachedi et l'artiste Said Hilmi



Le ministre des moudjahidine Mohamed Chérif Abbès et Ahmed Rachedi



Premier tour de manivelle
du Film Krim Belkacem



1^{er} NOVEMBRE 1954

Mémoire

Le parcours héroïque de Krim Belkacem, l'un des neuf leaders historiques, sera porté à l'écran à la faveur d'un film-fiction du réalisateur Ahmed Rachedi. La première action du film éponyme, dont le premier tour de manivelle a été donné au début de la deuxième quinzaine du mois de septembre, au parc d'attractions de Ben Aknoun, représente l'arrivée devant la maison ayant abrité les travaux du Congrès de la Soummam, le 20 août 1956, des leaders historiques de la Révolution, dont notamment Krim Belkacem, le colonel Amirouche, le colonel Lotfi, Saâd Dahleb et Amar Ouamrane.

Les événements de cette œuvre cinématographique remontent à la fin de la Seconde Guerre mondiale (1945). La France qui refuse d'honorer ses engagements vis-à-vis de l'Algérie, à savoir l'indépendance, recourt à une répression sauvage contre les manifestations pacifiques des Algériens faisant plus de 45.000 victimes.

Quand il quitte l'armée française après avoir combattu sur tous les fronts de la guerre, Krim Belkacem a 23 ans. C'est un homme dépité, amer et révolté par ce qu'il a vécu dans les rangs de l'armée et aussi par ce qui se passe en Algérie.

À travers la vitre du bus qui le ramène chez lui, sur les contreforts de la haute Kabylie, Belkacem découvre son peuple avec un œil critique. Il lui apparaît plus que jamais fourbu, las de sa situation. Les visages sont hagards. Dans le regard et l'apparence de ses voisins de voyage, Belkacem lit une détresse infinie. Beaucoup de

Krim Belkacem



questions l'assaillent...

Convaincu de l'impératif d'un changement, il adhère au Parti du peuple algérien (PPA) où il commence un parcours de militant qui fait de lui l'un des architectes de la guerre de libération. Il entre dans la clandestinité dès 1947. Lorsque le vieux gargotier de Draa El Mizan annonce à Belkacem qu'il est admis dans les rangs du PPA, l'histoire de sa vie va se confondre, dès lors, avec celle de la cause nationale.

En moins d'un mois, il sensibilise une douzaine de douars de la région et gagne environ 1900 sympathisants pour le PPA. Belkacem est désigné par la direction du PPA comme responsable pour l'ensemble de la région.

Le film retrace le parcours du militant avant le déclenchement de la Révolution armée, ainsi que les étapes de la guerre de libération en mettant en exergue le rôle de Krim Belkacem. Il tourne aussi autour d'un événement phare, le

Congrès de la Soummam, qui a regroupé pour la première fois les leaders politiques et militaires de la Révolution. Le film revient également sur l'exil de Krim Belkacem en Tunisie et au Caire et son rôle de diplomate chevronné aux Accords d'Évian.

« Son habileté, son expérience et sa parfaite connaissance des dossiers feront de lui le meneur idéal des délégations algériennes aux différentes phases des négociations avec la partie française. Il mène avec une rare maestria celles d'Évian qui aboutissent aux accords qui instaurent le cessez-le-feu du 19 mars 1962. Il déclarera à la sortie des négociations d'Évian : Mission accomplie ... » C'est sur cette belle image de Krim, que s'achève le film réalisé d'après un scénario original écrit par le commandant Azzedine (de son vrai nom Rabah Zerrari, chef de la Wilaya IV historique) et de Boukhalifa Amazit.

Présent lors du tournage de la première action de ce film, Mohamed-Cherif Abbas, ministre des Moudjahidines, dont le département a produit le film dans le cadre du programme célébrant le cinquantenaire de l'indépendance, attribuera le retard accusé dans la réalisation de telles œuvres à « des problèmes d'ordre social auxquels devait faire face la jeune Algérie tels l'analphabétisme, le chômage et le legs colonial ». D'autres projets cinématographiques sur les artisans de la glorieuse Révolution de Novembre, dont le colonel Lotfi, sont en effet en cours de préparation. Gageons que l'on ne s'arrêtera pas en si bon chemin.

Djamel Belbey

1^{er} NOVEMBRE 1954
Histoire



**LA VEILLE
DU 1^{er} NOVEMBRE
DANS LES AURÈS**



Des moudjahidine de l'ALN



Par Imad Kenzi



1^{er} NOVEMBRE 1954

Histoire

La ferme où se réunirent les hommes de Ben Boulaid la veille du 1^{er} Novembre 1954



Il faut reconnaître d'emblée, avant d'aborder les préparatifs de la Révolution dans les Aurès, le rôle majeur joué par Mustapha Benboulaïd dans l'organisation des premiers noyaux de militants qui allaient déclencher l'insurrection révolutionnaire dans la région. En effet, tout le mérite revenait à ce militant infatigable qui avait réussi à canaliser les énergies pour les orienter vers un seul et même objectif : la lutte libératrice. Il avait ainsi réussi à faire admettre aux habitants des Aurès l'importance de cette lutte malgré toutes les difficultés de cette mission et les innombrables écueils. Car, dans le contexte des années 1950, il n'était pas évident de rassembler des hommes, longtemps divisés par la politique coloniale des administrateurs, des caïds et autres « béni oui-oui ». Il s'était ainsi mobilisé pleinement pour le triomphe de sa stratégie et de celle de ses frères des autres zones définies lors de la réunion de la Pointe Pescade à Alger le 27 octobre 1954. Mustapha Benboulaïd, d'après M'hamed Yousfi, répétait sans cesse à ses compagnons

de lutte, durant les derniers jours ayant précédé la journée mémorable du 1^{er} novembre : « Redoublons de vigilance. La révolution armée n'est ni une petite affaire de quelques jours ni l'apanage de quelques-uns, parce qu'elle appartient à tous. La révolution est le dernier bien qui reste au peuple pour survivre et se reconnaître dans l'honneur et la dignité. »

Réunion d'Ichemoul

Moins d'une semaine avant le jour « J », Mustapha Benboulaïd avait tenu à regrouper l'ensemble de ses compagnons qui devaient déclencher la révolution dans les Aurès pour une ultime réunion destinée à peaufiner les préparatifs. Cette réunion qui avait regroupé plus de 350 militants s'était déroulée dans le village d'Ichemoul du 27 au 31 octobre 1954. Ils s'étaient regroupés dans la maison familiale de Ali Benchaïb où Mustapha Benboulaïd leur avait donné les dernières consignes. Treize groupes d'une douzaine d'hommes

1^{er} NOVEMBRE 1954

Histoire



chacun furent formés et ordre leur fut donné de ne sortir sous quelque motif que ce soit. Un programme d'instruction était suivi durant cette réunion. Comme il avait été également question de passer en revue les problèmes liés aux tactiques de combat, aux liaisons et aux renseignements. La question de l'armement fut également abordée durant ce conclave. Les responsables de l'armement étaient alors chargés de récupérer les armes cachées dans un dépôt situé le long d'un oued non loin d'une mine. Selon certains témoignages d'acteurs de la révolution, les premiers dépôts d'armes furent placés sous une surveillance continue. Ces dépôts étaient contrôlés par Benboulaïd en personne d'une manière régulière. Ainsi, instruction était donnée : à partir de ce 27 octobre, « chaque partisan devait disposer de son arme, se vêtir de son uniforme ou de la kachabia et suivre l'instruction. »

Lors de cette réunion d'Ichemoul, il avait été question de dégager les secteurs où il fallait mener les premières opérations. Les secteurs d'activités furent ainsi délimités et dotés de responsables. Quatre grands secteurs furent dégagés : celui de la région du Chelia avec

comme responsable Abbas Laghrour ; Khenchela sous la responsabilité de Si Amar Maâch ; Ain Tain attribué à Si Salah ; Bouarif placé sous la responsabilité de Si Tahar Maach. Si Boubekour fut désigné responsable des effectifs. Outre la délimitation des secteurs, une stratégie fut définie pour chaque groupe : le groupe de Si Amar Maach et Si Nasser devait opérer dans la zone qui va de djebel Tamza jusqu'à la ligne de démarcation algéro-tunisienne (djebel Tafrent) ; la zone qui s'étend de djebel Tafrent jusqu'à Ain Beida constituait le secteur d'opération du groupe de Si Taieb Maach ; la région de R'Mila en liaison avec El Khroub fut attribuée au groupe de Si Moussa. Enfin, il avait été convenu d'installer le poste de commandement (PC) au niveau d'El Amra. Pour ce qui est des questions liées au contrôle politico-militaire, la responsabilité fut confiée à Abbas Laghrour assisté de Si Salah.

Après la répartition des tâches et l'attribution des secteurs d'opération, ordre fut donné à tous les responsables de garder leurs différentes destinations secrètes, notamment après l'incident d'Arris.

En effet selon M'Hamed Yousfi, les responsables



Des moudjahidine de l'ALN



1^{er} NOVEMBRE 1954

Histoire

d'Arris « rencontraient des obstacles, d'autant plus que le 2^e bureau français eut connaissance d'un déplacement d'hommes dont la conduite était équivoque. Si Maach était contrôlé deux fois sur la route, chaque fois qu'il se rendait à Batna. Devant cette situation qui faisait courir le risque de provoquer l'échec, Benboulaïd lui céda aussitôt son véhicule pour transporter du matériel à son frère d'arme Laghrour. »

Une fois que la ligne de feu fut partout tracée, les combattants des Aurès attendaient le jour « J » pour tirer les premières salves d'espoir. On raconte que dans ce premier groupe de combattants qui avaient déclenché la lutte dans les Aurès, le plus jeune partisan avait à peine quinze ans, il s'appelait Mouloud ; le plus âgé, Si Belkacem, en avait, lui, 60. Ce dernier avait comme tâche principale de prospecter les casemates qui servaient de refuge aux combattants. Si Belkacem était également chargé de moudre le blé et l'orge, pour préparer des galettes aux combattants. Vers la fin de ce regroupement, un mot de passe fut choisi pour la première nuit des opérations : il s'agit de « *Sidi Okba* » et « *Si Khaled* ».

L'organisation

Pour garantir le succès de leur action, les responsables des Aurès, à l'instar d'ailleurs des responsables des autres régions, avaient mis en place une organisation stricte qui leur permettait d'établir un contact quasi permanent entre les combattants au maquis et les citoyens. Cette organisation avait prévu de constituer trois entités liées les unes les autres. Elles regroupaient des militants en fonction de leurs actions et de leurs missions. D'abord, il y avait le groupe des *djounoud* qui regroupait tous ceux qui portaient une tenue militaire et qui formaient les bataillons de l'ALN. Les *djounoud* menaient ouvertement la guerre contre l'ennemi. Viennent ensuite les *fidayîn*, des militants choisis par le FLN pour accomplir des opérations précises notamment dans les villes, comme par exemple la liquidation des traîtres ou des officiers de l'armée française. Les *fidayîn* sont également chargés de la transmission de messages entre les différentes unités de l'ALN. Et enfin les *mousseblines*. C'étaient des militants qui n'avaient pas officiellement rejoint les rangs de l'ALN. Ce corps constituait une sorte de réserve pour l'ALN. Ils étaient souvent mobilisés pour des opérations téméraires : sabotage des infrastructures économiques coloniales et des voies de communication (route, ponts et voies ferrées).



Représailles

Il est un fait peu connu dans l'histoire du déclenchement de la lutte de libération dans les Aurès. Au lendemain du 1^{er} novembre 1954, l'armée coloniale balança balancé à l'aide d'avions des milliers de tracts appelant les habitants des Aurès à ne pas suivre l'initiative libératrice du FLN. En voici le texte intégral :

« Appel aux populations musulmanes !

Certains éléments perturbateurs poussés par des parties étrangères ont suscité des événements sanglants dans « notre pays ». Ils sont concentrés particulièrement dans votre région, vivant de vos richesses, vous obligeant à les aider et essayant de mener vos hommes vers des aventures criminelles.

Musulmans !

Vous ne les suivez pas et vous regrouperez incessamment, avant dimanche 21 novembre à dix-huit heures, dans les régions sûres que vous indiqueront les troupes françaises basées dans votre région en collaboration avec les fonctionnaires de l'administration et des cabinets.

A vous qui êtes sortis du cadre de la loi sans réfléchir, si vous n'avez commis aucun crime pour lequel vous risquez une sanction, rejoignez immédiatement les zones de sécurité avec vos armes. Aucun mal ne vous sera fait et la sanction tombera sur la tête des insoumis et la paix (française) régnera de nouveau. »

Jamais les populations du pays des Chaouias n'ont répondu à cet appel mensonger de l'administration coloniale, aux abois depuis le 1^{er} novembre 1954. C'est pourquoi, l'armée française dépêcha dans la région plus de cinq bataillons de parachutistes pour exercer des représailles contre les populations...

Imad Kenzi

LES ACTIONS DU 1ER NOVEMBRE 1954

ALGERIE
MUSULMANES



Par Boualem Tenuarigt



1^{er} NOVEMBRE 1954

Histoire

Les cinq chefs de zone du FLN s'étaient entendus sur les objectifs à fixer pour le déclenchement de la Révolution le 1^{er} novembre 1954. Ils ne cherchaient pas des actions exclusivement militaires qui leur auraient donné une supériorité sur l'armée française. Les objectifs étaient d'abord politiques. Ils avaient plusieurs messages à faire passer : le premier aux militants du mouvement national. Des combattants, réagissant à l'impasse dans laquelle s'est enfermé le courant patriotique et refusant de prendre parti dans les luttes fratricides en cours, ont décidé de passer à l'action. Tout le monde doit désormais se déterminer par rapport au combat qui s'engage. Le deuxième message est destiné au peuple algérien pour lui rendre espoir et l'encourager à prendre part à la lutte qui s'ouvre. Le FLN délivre aussi un message aux autorités françaises leur demandant de tenir compte de la réclamation de l'indépendance qu'ils ont à chaque fois rejetée. Il confirme qu'il accepte la présence des Français d'Algérie qui seront considérés comme citoyens algériens à égalité de droits et de devoirs. La plate-forme de discussion qu'il présente est simple : il demande la reconnaissance du droit à l'indépendance pour les Algériens. Il propose de fait une Algérie algérienne, égalitaire et même multi confessionnelle. Les actions menées le 1^{er} Novembre ont pour but de recentrer la lutte politique sur la revendication d'indépendance et les moyens d'y parvenir. Elles vaudront surtout par leur dimension psychologique et leur portée politique.

Zone1 : La détermination des Chaouias

Mostefa Ben Boulaïd, le chef de la zone 1 a décidé de regrouper ses combattants le samedi 30 octobre. Un premier groupe de soixante hommes dirigés par Tahar Nouichi est réuni près de Foug Toub. Mostefa Ben Boulaïd s'occupe directement du deuxième comprenant près de 150 moudjahidine. Le dimanche 31 octobre, aidé par deux de ses adjoints Bachir Chihani et Adjel Adjoul, il leur distribue les armes, de vieux fusils Mauser et Sttati. Il déballe un lot de tenues américaines achetées en gros auprès des fripiers de la région et des chaussures de marche, les fameux « Pataugas » qui deviendront bientôt célèbres et même interdits par les autorités françaises. Il tient à ce que ses moudjahidine soient impeccables. Les six dirigeants du tout nouveau



Mostefa Ben Boulaïd

FLN (encore inconnu, le monde n'allait apprendre son existence que le lendemain) avaient beaucoup insisté sur l'impression que les combattants devaient laisser à la population. L'action psychologique était capitale. Le peuple algérien devait voir des combattants en uniformes, bien armés, disciplinés. Ils allaient pour la première fois observer leur armée nationale, une vraie armée. Il ne s'agissait pas de bandes hétéroclites et indisciplinées. Dès le début de la révolution, il fallait frapper un grand coup, convaincre la population, l'impressionner, gagner sa confiance.

Le chef de la zone 1 avait défini les objectifs et réparti les combattants. Abbas Laghrour attaquera Khenchela, appuyé par le groupe d'Ammar Maâche. Mekki Achouri a été désigné pour T'Kout, Belkacem Méziani pour El Ksar, Mostefa Goughali pour Inoughissen, Ali Benchaïba, Messaoud Benaïssa et Layachi Batsi pour Ichemoul, Mohamed Cherif Slimani, Sadek Bendaïkha et Mansour Goughali pour Barika, Ismaïl Kechroud pour Aïn Touta. Bachir Hadji et Hadj Moussa pour Khroub et Aïn M'lila. Ahmed Nouaoura a été désigné pour Arris. Batna, chef lieu

1^{er} NOVEMBRE 1954

Histoire



d'arrondissement a été réparti entre Ali Baazi, Cherif Benakcha, Belkacem Grine et Hadj Lakhdar.

Mostefa Ben Boulaïd a prévu d'isoler même pendant seulement une courte période la partie centrale des Aurès. Il pense aux répercussions dans l'opinion française et internationale. Cette action, si elle réussit, déclenchera également un sentiment de fierté auprès des militants et de la population. La Révolution sera prise au sérieux et impressionnera par les capacités de ses combattants.

Il a prévu d'installer une véritable psychose dans les Aurès. Plusieurs localités seront harcelées. La vingtaine d'hommes qui compose le commando de Hadj Lakhdar dont notamment Bouchemal, Messaoudi, Baha pénètre dans Batna à deux heures du matin, en coupant à travers champs. Pour ne pas attirer l'attention, les combattants entrent par groupes de deux emmitoufflés sous leurs kachabias qui camouflent leurs tenues et leurs armes. Chaque unité d'attaque a un groupe de

protection pour la couvrir et assurer son repli.

A Biskra, les combattants ont attaqué le commissariat, le siège de la commune mixte et la centrale électrique. Des wagons d'essence ont été incendiés et une attaque à la bombe a été menée contre la redoute militaire. Aussitôt avisée par téléphone, la gendarmerie de Batna prévient les casernes de la ville qui sont averties quelques minutes avant l'heure fixée pour le déclenchement des attaques de l'ALN. L'alerte est déclenchée. Il



1^{er} NOVEMBRE 1954

Histoire

n'y a plus d'effet de surprise. Hadj Lakhdar et son commando se replient sans s'affoler. Il est trois heures du matin. Ils abattent les deux sentinelles de la caserne des chasseurs alpins et décrochent en prenant la route de Lambèse.

Abbas Laghrour qui dirige le commando de Khenchela attendra sans résultat à Aïn Silane l'arrivée d'Ammar Maâche. Celui-ci dira deux jours plus tard qu'il y a eu erreur sur le lieu de la rencontre. Quand Laghrour rentre seul dans la ville, les militants avec qui il devait faire sa jonction ne l'avaient pas attendu. Ils avaient pris le commissariat et désarmé les policiers sans leur faire de mal. Le moudjahid Athmani avait fait sauter le transformateur électrique de la ville. Un autre groupe attaque la caserne bien que mise en alerte et tue un lieutenant de garde. Tout le groupe se replie.

A T'Kout les gendarmes s'enferment dans leur brigade qui essuie des tirs et ils n'en sortiront pas. Le village est coupé du monde. D'ailleurs dans toute la région les lignes téléphoniques ont été sabotées. Arris est isolée par les combattants de l'ALN. Ahmed Nouaoura ne s'était pourtant pas manifesté à l'heure prévue.

Le village de Foum Toub sera isolé pendant une semaine.

A sept heures du matin, l'autocar reliant Biskra à Arris est arrêté aux gorges de Tighanimine. Les combattants veulent impressionner tous les passagers qui emprunteront la route, annoncer le déclenchement de la révolution et transmettre ainsi un message aux populations. L'opération doit avoir une portée psychologique. Mohamed Sbaïhi parle aux passagers. Il fait descendre le caïd Hadj Saddok et le couple d'instituteurs français qui avaient emprunté le car. Il commence son discours au caïd lui demandant de rejoindre la Révolution en expliquant le but du FLN, les deux instituteurs pris à témoins et devant relayer le message. Car l'ordre des dirigeants de l'ALN qui leur a été rappelé la veille par Ben Boulaïd est clair : « Ne touchez pas à un civil européen ! ». Le caïd qui avait déjà reçu par la poste la déclaration du FLN a compris le sort qui lui serait réservé. Il tire brusquement le pistolet qu'il avait enfoncé dans sa large ceinture. Par réflexe, Mohamed Sbaïhi lâche instinctivement une rafale de mitraillette. Il abat le caïd mais touche involontairement les deux instituteurs qui n'étaient pas visés. Le mari est atteint à la poitrine et son épouse

plus légèrement à la hanche. Le caïd est hissé dans le car qui démarre aussitôt, laissant les deux instituteurs sur le bord de la route. Le groupe décroche. Quelques heures plus tard, une colonne qui arrive à sortir d'Arris récupère l'institutrice qui n'est que blessée et son époux mort accidentellement, touché par les balles destinées au caïd de Mchounèche. A Ouldja les combattants attaquent la maison du caïd.

Dans la zone 2, Mourad Didouche a vu la défection des militants de la ville de Constantine, acquis au déclenchement de la lutte armée mais en désaccord avec Boudiaf. Ses combattants menés par Zighout Youcef, Lakhdar Bentobbal, Mostefa Benaouda, Badji Mokhtar mèneront plusieurs attaques : la gendarmerie de Condé Smendou, les casernes du Khroub et de Souk Ahras, la mairie de Saint Charles, le dépôt d'essence de l'armée à Khroub, la mairie de El Arrouch où deux gardes communaux furent désarmés, la mine de Nador.

Zone 3 : la longue expérience des premiers maquisards

Dans la zone 3, Belkacem Krim a fixé les objectifs à ses chefs de daïra à qui il a laissé toute la latitude d'organiser leurs attaques. Ceux-ci le suivent depuis plusieurs années : Moh Touil de Draa el Mizan, Ali Zamoum de Tizi Ouzou, Mohamed Zamoum de Mirabeau, Ali Mellah et Saïd Babouche de Fort National, Mohamed Yazourène d'Azzazga et Ahmed Guemraoui du Sud Djurdjura. Krim insisté sur le côté psychologique. Il faut annoncer une période nouvelle, redonner l'espoir aux militants dont beaucoup sont encore indécis et installer un climat d'insécurité au sein des forces de l'ordre. Il n'a que cent trente hommes armés à sa disposition. Il est confiant et il est sûr de ses combattants qui tiennent le maquis depuis plusieurs années. Comme Ben Boulaïd, il imposera aux maquisards le port d'uniformes et leur donnera l'ordre de coudre des galons et des insignes, malgré leurs réticentes. Il cherchait lui aussi à impressionner fortement les populations et à leur donner confiance. Le bilan est spectaculaire : les dépôts de liège et de tabac de Bordj Menaïel, Camp du Maréchal, Azzazga, Draa el Mizan, Tizi Ghenif ont brûlé. Des attaques ont été menées contre les gendarmeries de Tigzirt et d'Azzazga, les sièges des communes de Draa El Mizan (où le garde champêtre a été tué) de Rebeval (où la

1^{er} NOVEMBRE 1954

Histoire



Amar Ouamrane



mairie et la poste on été incendiées) et de Abbo. Partout, les moudjahidine, en maquisards aguerris refusent le combat et se retirent dans les caches préparées à l'avance. Ils maîtrisent parfaitement la technique de guérilla et s'attendent à une guerre longue et difficile.

Dans la zone 5, Ben M'hidi et ses chefs de commandos Abdelmalek Ramdane, Abdelhafid Boussouf, Hadj Benalla, Ahmed Zabana n'ont pas reçu les armes qu'ils attendaient, le convoi venant du Maroc ayant

Abdelhafid Boussouf



été intercepté. Ils décident tout de même de mener plusieurs attaques. Ils feront sauter le transformateur électrique situé à Ouillis à l'est de Mostaganem. Ils attaquent la gendarmerie et le siège de la commune de Cassaigne ainsi que deux fermes entre Ouillis et Bosquet. Un Européen qui se trouvait par hasard à la gendarmerie de Cassaigne a été atteint par une balle perdue. Il y eut un accrochage à Turgot plage, près d'Oran et à Cap Ivi, à 25 kilomètres de Mostaganem. Ahmed Zabana maintiendra un climat d'insécurité pendant plusieurs jours à Tlélât. Trois jours plus tard, la préfecture annoncera que huit Algériens avaient été tués. Abdelmalek Ramdane figure au nombre de ces premiers martyrs, tombé au cours d'un accrochage sur le territoire de la commune de Bousquet, près de Cassaigne.

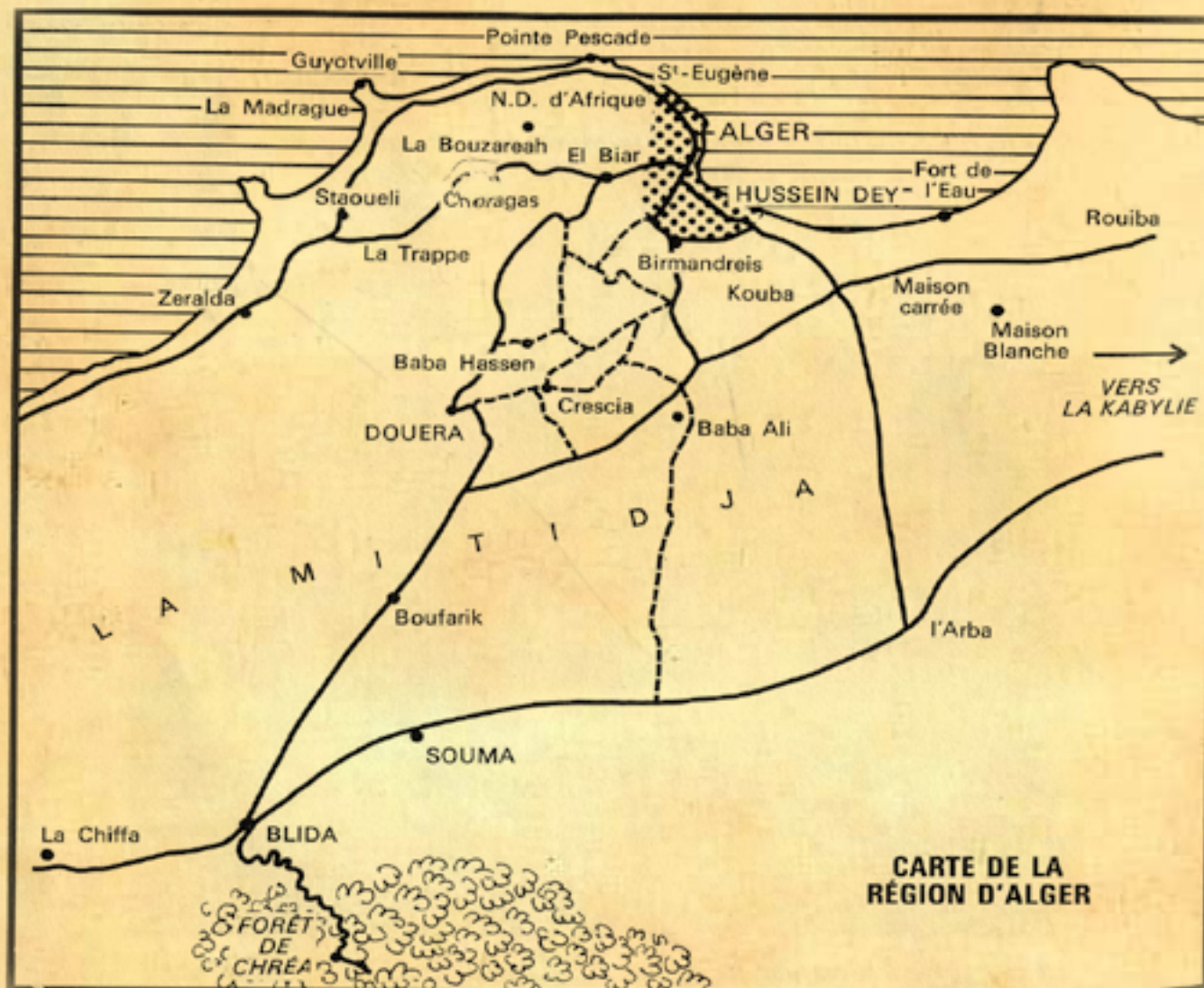
Zone 4 : le choc psychologique malgré des défections

Zoubir Bouadjadj responsable du secteur d'Alger avait déjà arrêté ses objectifs et désigné ses combattants.



1^{er} NOVEMBRE 1954

Histoire



Rabah Bitat avait réuni les chefs de groupe le 29 octobre chez Abdelkader Guesmia à Bab El Oued.

Abderrahmane Kaci Abdallah est chargé de faire sauter l'usine à gaz du Ruisseau. Il est accompagné de son neveu Mokhtar, d'Abdelkader Guesmia, Brahim Sekat, Omar Djellal. Il y a aussi Kaddour Hadjin avec son vieux camion qui a servi à transporter le premier stock d'armes dans sa ferme de Crescia. Ils passent par le toit de la scierie adossée au mur de clôture et

placent quatre bombes artisanales. Ils allument les mèches et s'enfuient par le camion de Hadjin.

Le commando de Merzougui est composé de Chaal, Toudjine, Adim, Madani, Boutouche, Belamane et Djefafla. Leur objectif est l'immeuble de la radio à la rue Hoche. Merzougui arrive à une heure du matin ramenant trois bombes artisanales dans un couffin. Les engins sont placés leurs sur le rebord des fenêtres du rez-de-chaussée et une fois les mèches allumées, les membres du groupe

quittent précipitamment les lieux dans le véhicule qui les attendait.

Belouizdad doit conduire son équipe au port pour faire sauter un réservoir des pétroles Mory. Il a avec lui Benguesmia, Ben Slimane et Herti. Ils prennent soin de voler un véhicule pour se déplacer. Arrivé sur place, Belouizdad se hisse sur le rebord de la cuve qu'il avait déjà repérée, place ses bombes et allume les mèches. Le groupe repart avec la voiture volée qu'il ramènera à son parking.

Ahmed Bisker et son groupe

1^{er} NOVEMBRE 1954

Histoire



Soudani Boudjemaa



composé de Mesbah, Benai et Braka attaqueront le central téléphonique et Nabti est chargé d'incendier le dépôt de liège d'Hussein Dey.

A la veille du déclenchement, Rabah Bitat était furieux. La propagande de Hocine Lahouel avait réussi à dissuader de nombreux militants de Blida de rejoindre le mouvement. Le samedi 30 octobre à 15 heures, accompagné de son adjoint pour Blida Soudani Boudjema, le chef de la zone 4 du FLN rencontra Zoubir Bouadjadj. Il chargea celui-ci de récupérer au square Bresson un groupe de 21 combattants envoyés par Krim Belkacem pour participer aux opérations du 1^{er} novembre. Zoubir Bouadjadj les emmena à Crescia et les logea dans la ferme de Kaddour Hadjin. Il y aura en tout deux cents hommes envoyés par la zone 3 et dirigés par Ouamrane pour épauler la zone 4, dont beaucoup furent hébergés dans une ferme de Bouinan.

Le 30 octobre Hadjin a retrouvé Zoubir Bouadjadj à Alger. Ils vont à Crescia récupérer la vingtaine de combattants venus de Kabylie. Ils retrouvent Soudani à Souma puis tout le groupe rejoint le lieu de rendez-vous avec Bitat et Ouamrane qui est fixé à Hallouya près de Boufarik. A minuit moins le quart, soit 15 minutes avant l'heure fixée, Ouamrane, Soudani et



*Armes du commando
BELOUZDAD.*



1^{er} NOVEMBRE 1954

Histoire



Bombe artisanale utilisée le 1er novembre 1954

leurs hommes sont en embuscade devant la caserne de Blida lorsqu'ils entendent l'explosion de trois bombes. Les combattants qui devaient détruire le pont tout proche se sont trompés d'heure ou ont paniqué. Dans la caserne, l'alerte est donnée. Ouamrane et Soudani se précipitent dans le poste de garde et désarment les sentinelles. Ils récupèrent leur complice qui les attendait, le caporal-chef Saïd Bentobbal et tout le monde décroche. A Blida, les combattants conduits par Bitat et Bouchaïb attaquent la caserne Bizot. Ils disposent eux aussi d'un complice à l'intérieur, le caporal Khoudi. L'attaque ne réussira pas par manque de sang froid, les soldats ayant été alertés par les explosions de

Boufarik. Trois martyrs tomberont dans l'accrochage qui s'en est suivi. Par contre les attaques contre la coopérative d'agrumes de Boufarik et la Cellunaf de Baba Ali ont réussi et les dépôts ont été brûlés. Par ailleurs les combattants de l'ALN se sont attaqués à plusieurs ponts : celui de l'Oued Kerma à la sortie de Birkhadem, celui de l'Oued Mimoun à la sortie de Boufarik. Ils attaquèrent aussi un ouvrage à la sortie de Benchaâbane, près de Boufarik, sur la route départementale qui mène vers Saint Charles et déposèrent des bombes sur le trajet du train Alger Oran.

Boualem Tovarigt

1^{er} NOVEMBRE 1954
Histoire



TIGHANIMINE, L'AFFAIRE DU COUPLE MONNEROT



Les gorges de Tighanimine dans les Aurès

Par Abderrachid Mefti



1^{er} NOVEMBRE 1954

Histoire

Il est 7h du matin en ce lundi 1er novembre 1954, en plein cœur des Aurès, sur la route reliant Biskra et Arris. Un groupe de combattants du FLN, conduit par Bachir Chihani, qui devait intercepter un car de voyageurs dans les gorges de Tighanimine, ignorait que le caïd de M'chouneche, Hadj Sadok, un ancien officier de l'armée française, se trouvait à bord, ainsi qu'un couple d'enseignants français qui travaillaient à l'école de Tifelfel, un village isolé entre Arris et Batna. A ce moment-là, personne ne pensait que ce jour de la Toussaint 1954 allait être le début d'une insurrection qui allait marquer l'histoire de l'Algérie pendant plus de sept années.

Le couple Monnerot, Jeanine et Guy, s'était marié en France au début de l'automne, puis le jeune homme réussira à convaincre son épouse de le suivre en Algérie pour y enseigner. *«Là-bas, tu verras, on aura l'impression de servir à quelque chose, la misère y est grande et on dit qu'en Algérie les trois quarts des musulmans sont illettrés.»* Au moment de l'opération de Tighanimine, le couple se trouvait en Algérie depuis moins d'un mois.

Dans le vieil autobus bringuebalant, l'ambiance était plongée dans un silence perturbé par le ronronnement du moteur. Une fois arrivé au village de Tifelfel, le couple Monnerot prend place à bord du car. Il devait se rendre chez des amis installés à Arris. Le car reprit sa route et roulait à une vitesse modérée en abordant les gorges de Tighanimine quand, brusquement, à l'amorce d'un virage, le chauffeur aperçoit de grosses pierres qui obstruent la route. Coup de frein brutal, des cris, des hurlements, puis les ballots des paysans qui se rendaient au souk se dispersent le long du couloir du vieil autobus. Les voyageurs sont ballottés dans tous les sens...

Des hommes armés surgissent de nulle part et deux d'entre eux s'engouffrent dans le car. D'une voix autoritaire, l'un d'entre eux s'adresse aux voyageurs : *«Silence ! Armée de libération nationale, que personne ne bouge !»* En apercevant le caïd Hadj Sadok, vêtu d'une tenue traditionnelle typiquement auressienne, il lança : *«Toi, descends, et vous aussi»*, dit-il en s'adressant aux Monnerot. A son tour, le caïd ne restera pas muet. Il rétorquera : *«Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? Que voulez-vous ?»* Le chef du groupe lui répond : *«Et toi, qui es-*

tu ?» Le caïd décline son identité : *«Je suis le capitaine Sadok, caïd du douar M'chounèche.»* Ce après quoi le chef du commando lui intime l'ordre de descendre. Ce qu'il fit. S'apercevant qu'il avait des affaires à l'intérieur, Chihani lui lance : *«Retourne dans le car, apporte tes bagages, tu viens avec nous.»* Le caïd remonte dans le car pour récupérer une petite sacoche qui contenait ses papiers et un pistolet automatique de calibre 6,35. Un fois à l'extérieur, il porte discrètement sa main dans sa besace pour se saisir de son arme et la pointer sur Chihani. A ce moment, Guy et Jeanne Monnerot se trouvaient près du caïd. Avant que Hadj Sadok ne fasse usage de son arme, un maquisard détecte son geste et appuie sur la détente de sa mitraillette. Le caïd de M'chounèche s'affale sur le sol, touché au ventre, Guy Monnerot à la poitrine et sa femme à la jambe. Elle seule survivra. Le corps du caïd est remis dans le car, les deux instituteurs français restent sur le bord de la route. Ils seront récupérés par les secours deux heures plus tard.

Une heure plus tard, un ethnologue habitant Arris et répondant au nom de Jean Servier est mis au courant de l'attentat. Il accourt sur les lieux dans son véhicule accompagné de deux Européens. Guy Monnerot est déjà mort, sa femme sera sauvée. Elle décédera en 1994 à l'âge de 61 ans.

Témoignages et profonds regrets

A la veille du cinquantième anniversaire de l'indépendance de l'Algérie, des moudjahidine de la première heure, détenant des informations à ce sujet s'excuseraient presque pour la mort de Guy Monnerot, considérant que cette bavure est regrettable. *«Nous n'avions aucune haine envers les civils européens»*, expliquent-ils. *«C'était une erreur. Nous avons reçu l'ordre de ne pas tuer de civils. Le caïd croyait qu'il avait affaire à des bandits. Il les a traités de voyous. L'instituteur s'était réfugié derrière lui.»* Mohammed Biyouch, ancien moudjahid, dit tenir ces détails du «chef du commando en personne». Quant au chauffeur du car, Brahim Halimi, âgé de 18 ans au moment des faits, dans une interview donnée à un journal, il relatera avec regret et amertume ce qui est arrivé au couple d'instituteurs : *«J'ai connu les Monnerot lorsqu'ils sont arrivés dans les Aurès. Le mari remplaçait une institutrice qui s'appelait Mme Hamel. Je regrette profondément qu'il ait été tué. Il faut dire que lorsque j'ai vu les trois corps*



Lieu où s'est déroulée l'attaque du bus transportant les 2 instituteurs



étalés à même le sol, j'ai pris peur. Alors que mon père m'avait tranquilisé la veille et m'avait dit que rien ne se passerait.» «Le moudjabid qui a tiré l'a fait inconsciemment. Je peux le dire inconsciemment. Je jure devant Dieu que personne n'était au courant que le caïd était dans le car, hormis les voyageurs de M'chounèche qui le connaissaient, naturellement. S'il n'avait pas décliné son identité, personne ne l'aurait reconnu. Pas plus que celui qui a tiré sur le couple Monnerot ne connaissait ses victimes. Il a tiré inconsidérément. Le chef du groupe a tempêté contre celui qui a tiré sur les instituteurs. Il savait que c'était politiquement contre-productif. Plus tard, des excuses ont été adressées à mon père après cette grave bavure. Mostefa Ben Boulaïd en personne a contacté mon père pour déplorer ce grave incident.»

Sbaïhi, l'homme à la mitraillette Sten

Les historiens, qui se sont penchés sur l'analyse des faits survenus à Tighanimine, considèrent que le geste fatal du caïd a tout précipité, car n'eût été son intention de se saisir de son pistolet, la réaction du moudjahid Sbaïhi, qui était armé d'une mitraillette Sten, n'aurait jamais eu lieu. D'autres versions citées dans le livre de Nordine Boulhais, docteur en histoire, spécialiste des Aurès et auteur du livre *Des barkis berbères, de l'Aurès au Nord de la France*(1), les acteurs des faits donnent des versions différentes de ce qui s'était réellement passé à Tighanimine ce jour-là. Au moment de l'attaque, et après avoir immobilisé le car, Bachir Chihani a fait descendre le caïd et les deux



1^{er} NOVEMBRE 1954

Histoire



Les gorges de Tighanimine dans les Aurès

jeunes gens. L'arrogance de Hadj Sadok à l'égard des membres du commando qui lui demandaient, *«conformément aux instructions de Ben Boulaïd, de choisir camp, sa tentative de se saisir de son revolver aboutissait à un drame. Sbaïhi, un homme de protection du groupe, tirait sur lui à la mitrailleuse Sten»*, atteignant en même temps le couple de Français.

Toujours selon les faits rapportés par diverses sources et cités dans l'ouvrage de Nordine Boulhais, Ben Boulaïd aurait accordé une interview au journal *Alger Républicain* à cette époque, selon laquelle le jeune instituteur aurait été victime d'un geste de nervosité de l'un de ses hommes, ce qui était vrai, selon l'auteur, puisqu'il s'agissait d'un accident. En réalité Ben Boulaïd avait formellement interdit à ses hommes d'abattre des civils.

Quoi qu'il en soit, à recouper tout ce qui a été rapporté sur cette affaire, nous pouvons dire que l'opération de Tighanimine ne visait pas particulièrement le couple Monnerot. Pour une première et un baptême du feu des combattants algériens, le risque de bavure n'était pas totalement exclu, car la volonté de tuer des civils n'y était pas si l'on prend en compte les directives des responsables du FLN chargés de déclencher les hostilités en ce 1^{er} novembre 1954.

Abderrachid Mefti

Notes :

(1) Presses Universitaires Septentrion, janv. 2002
- 440 pages

1^{er} NOVEMBRE 1954

Portrait



Benabdelmalek Ramdane

UN CHEF MILITAIRE TOMBÉ AU CHAMP D'HONNEUR À LA PREMIÈRE HEURE

Au tout début de la Révolution, le 4 novembre 1954, tombait au champ d'honneur un grand homme du mouvement national Benabdelmalek Ramdane. Il est connu pour avoir été un combattant courageux qui participa en première ligne au déclenchement de la Révolution et un fin observateur des déviations du MTLD dont il dénonça la bureaucratie en 1953.

La presse coloniale annonçait le 5 novembre 1954 dans un grand titre : « Le chef des hors-la-loi de l'Oranie abattu. » Elle précisait : « Benabdelmalek Ramdane, qui se faisait appeler dans la clandestinité « Si Abdallah » a été abattu hier après-midi au cours d'une opération de ratissage dans la forêt de Lapasset dans la région de Cassaigne. Benabdelmalek, qui était le chef du groupe terroriste qui avait opéré à Cassaigne et à Turgot, avait 35 ans. Il était originaire de Constantine... Son adjoint Douar Miloud, originaire de Bosquet, a été blessé au cours de l'accrochage. Quatre autres bandits ont pu prendre la fuite. »

Enfant de Constantine, le martyr a adhéré très tôt à l'Organisation Spéciale, instrument secret du MTLD chargé de préparer la lutte armée pour l'indépendance, dont la création avait été décidée par le congrès de 1947.

Après le démantèlement de l'organisation en 1950, il est affecté comme permanent du parti, responsable d'une daïra dans la région d'Oran. Cet organisateur est un homme d'action, un combattant très au fait des techniques de guerre. Mais il fut aussi un fin observateur de la vie politique. Dans un rapport célèbre, il dénonça lors du congrès du MTLD d'avril 1953 la déviation



bureaucratique de la direction du parti. Il considérait alors que le travail politique auprès des populations avait très nettement reculé et que la direction s'était transformée en un véritable appareil qui cherchait à se maintenir par l'autorité. Il avait explicitement dénoncé l'apparition d'une véritable bureaucratie qui s'était coupée de sa base. Il avait observé la montée de deux formes de domination dans le parti, toutes



Par Boualem Tovarigt



1^{er} NOVEMBRE 1954

Portrait

les deux antidémocratiques. Messali exigeait la soumission et l'allégeance des militants en les montant contre la direction. Il voulait les pleins pouvoirs s'estimant le propriétaire du parti. La deuxième forme était celle des dirigeants qu'on appela « centralistes », membres du comité central opposés à Messali. Ceux-ci représentaient un appareil de pouvoir isolé de la base militante, cherchant à se maintenir par l'autoritarisme et les luttes de clan.

Benabdelmalek Ramdane avait mis le doigt sur les déviations constatées : « La formation militante est insuffisante... La qualité morale n'est pas très bonne... Les permanents sont des administrateurs et non des militants... L'éducation a été délaissée pour un travail de pure administration. L'esprit bureaucratique règne. La routine s'instaure... On ne se penche pas sur les tâches d'éducation. » Il affirme un constat qui sonne comme un verdict : « Notre organisation n'est pas capable, dans les conditions actuelles, de mener le peuple algérien vers son indépendance. » Sa position ne réussit pas à s'imposer.

Il réclama au congrès une nouvelle organisation militaire

Le congrès vit la victoire des centralistes qui mirent en minorité les partisans de Messali et imposèrent une forme de direction qui concentrait les pouvoirs entre les mains du comité central. Ce courant fit adopter sa ligne politique dite légaliste avec la participation aux élections. Mais il ne réussit pas à s'imposer totalement. Il fit une concession de forme aux radicaux, partisans de la lutte armée. Benabdelmalek Ramdane qui en était l'un des représentants les plus en vue demanda la création d'une organisation militaire secrète, une

nouvelle OS. Il affirma : « Le parti repose sur un seul pied et le second est négligé. » Le congrès donna suite à sa proposition par une demi-mesure. On décida la création d'une commission pour préparer la mise en place de cette organisation militaire. On en confia la direction à Messali lui-même, et Ben Boulaïd, membre du comité central et considéré comme un des radicaux les plus irréductibles, en fut membre. Cette commission ne se réunit pas et n'eut aucune activité réelle. Le forcing de Benabdelmalek Ramdane n'aura abouti qu'à une concession de pure forme. Une année plus tard en mars 1954, les centralistes proposèrent un nouveau compromis aux radicaux qui aboutit à la création du Comité révolutionnaire d'unité et d'action (CRUA). En firent partie en plus des délégués centralistes, deux éléments en pointe des radicaux : Ben Boulaïd et Boudiaf. Mais ces derniers se méfiaient des centralistes et décidèrent de préparer seuls, dans le secret, le déclenchement de la lutte armée. Ils organisèrent la réunion dite des « 22 » qui décida de recourir à l'action violente tout en gardant l'espoir de réunifier le parti autour de cet objectif. Benabdelmalek en était membre.

Il fut l'adjoint de Larbi Ben M'hidi désigné chef de la zone 5, celle de l'Oranie. Avec Abdelhafid Boussouf, lui aussi ancien chef de daïra du MTLD dans le Constantinois, il mena un important travail de sensibilisation des militants. Ils furent contrés par les activités des messalistes et même des centralistes. Avec Hadj Benalla, ils intensifièrent la préparation militaire des premiers combattants. Benabdelmalek Ramdane dirigea

les premières actions de cette région lors du 1^{er} Novembre.

Il tomba au champ d'honneur près de la localité de Bosquet qui porte aujourd'hui son nom. Ces compagnons dirent de lui qu'il fut véritablement traumatisé par les conflits fratricides au sein du MTLD. Gilbert Meynier eut même ce commentaire : « Ramdane Benabdelmalek tranchait sur l'image sereine moyenne des cadres de l'OS : lui, fut un vrai désespéré et un dépressif qui vécut la scission du parti en 1954 comme un calvaire. » (*Histoire intérieure du FLN*, p. 85).

Boualem Touarig

La nouvelle organisation militaire...
...l'origine et qui laissent pré-
...pour les joindre et une véritable-
...de l'action terroriste.
...La troisième, enfin, c'est la CRUA-
...le mode et l'attitude de ces attentats.
...l'assassinat pur et simple de
...M. François Lacombe abattu dans la
...du 10 dimanche dernier devant la
...appartenant de Casablanca...
...l'assassinat que l'auteur a été
...arrêté et qu'il a passé des années.



BENABDELMALEK Ramdane chef des
Boulaïd-lui d'Oranie

Il s'agit de Belkheirine Tayeb âgée de
23 ans, originaire d'un douar voisin.
C'est surtout l'éditeur messalinien
du garde-forêtier, Brahim, tué
dans la maison forestière de la Mare-
d'Eau, petite localité située à une
quarantaine de kilomètres d'Oran.
Il y a 23 ans que ce garde vitait la
dans l'attitude générale des attentats.

1^{er} NOVEMBRE 1954

Histoire



LA PRESSE FRANÇAISE ET LE 1^{er} NOVEMBRE 1954

VOYONS LE DOSSIER DU P.P.A.

Le Journal d'Alger
15 FRANCS
N° 1000
1^{er} NOVEMBRE 1954
50^e ANNÉE
N° 1000
NOUVELLE SÈRE

DERNIÈRE MINUTE
Nouveaux sabotages de lignes téléphoniques
Les lignes téléphoniques de la région de l'Algérie ont subi de nouveaux sabotages dans la nuit du 1^{er} au 2^e novembre. Les lignes de l'Algérie ont subi de nouveaux sabotages dans la nuit du 1^{er} au 2^e novembre. Les lignes de l'Algérie ont subi de nouveaux sabotages dans la nuit du 1^{er} au 2^e novembre.

Hier, série d'attentats terroristes en Algérie

30 attentats dénombrés
L'institutrice d'Arnis violée
Sept morts
La Coopérative des Agrumes de Boufarik en feu



Le vrai visage de Messali
Ce qu'il veut
Ce que veut
le P. P. A.
L'été 1954, pour le premier des Algériens, le P. P. A. a été le véritable visage de Messali.

FELLAGHAS A LA FRONTIERE
L'origine du problème est en Tunisie
où le commandement doit pouvoir

UNE ENQUÊTE DE GEORGES LEVHA

Par Boualem Tovarigt



1^{er} NOVEMBRE 1954

Histoire

Les actions marquant le déclenchement de la guerre de libération ont eu un écho important au sein de la presse française tant en Algérie qu'en Métropole. Elles ont eu pour point commun de négliger leur importance et d'en attribuer la paternité à des « rebelles » téléguidés de l'étranger.

**Il faudra beaucoup d'hommes et de temps
pour réduire les hors-la-loi de l'Aurès**

DÉCLARE A BATNA M. JACQUES CHEVALLIER

**Foum-Toub a changé
quatre fois de mains**

Arris isolée toute la journée d'hier

**ATTAQUE GENERALE A LA BOMBE A BISKRA
OUVRE-FEU DEGRETE A BATNA, BISKRA ET KHENCHELA**

La presse locale a montré une plus grande angoisse, soulignant la simultanéité des opérations qui se sont déroulées sur tout le territoire national. Elle s'est cependant voulue rassurante, négligeant leur importance. Elle a souligné l'impréparation, le côté artisanal des engins explosifs utilisés. Ce n'était pour elle que des actions sporadiques, sans lendemain, menées par des hommes inexpérimentés. Personne n'a abordé la signification politique, l'impact psychologique sur les populations. Il faudra attendre plus d'une année, lorsque la Révolution se sera bien ancrée pour voir les premiers articles de fond qui parleront de la nécessité d'apporter une réponse politique.

La situation angoissante dans les Aurès

L'ampleur des actions de résistance dans les Aurès fait l'objet de reportages qui révèlent une angoisse. *Le Monde* du 4 novembre parle d'une véritable insurrection de plusieurs centaines de fusils » et de commenter : « Si dans les villes, à Alger notamment, et en Kabylie, les attentats semblaient surtout avoir été commis par de petits groupes terroristes agissant isolément avec des moyens rudimentaires, mais sous l'inspiration de consignes, les troubles qui se sont produits dans le massif des Aurès on revêtu en revanche le caractère d'une véritable insurrection armée de « plusieurs centaines de fusils » pour reprendre une expression officielle. »



A ALGER Explosion d'une bombe aux Pétroles Mory

Une véritable insurrection de plusieurs centaines de fusils

La presse locale sort des titres chocs : « Dans Arris assiégée », « « Foum Toub a changé quatre fois de mains », n'arrivant pas à réduire l'ampleur de l'action armée. Et l'on parle déjà des mesures anti-guérilla. Les premiers combats dans les Aurès et les commentaires qui en sont faits préfigurent ce que sera la guerre de libération. *Le Monde* aborde, le 9 novembre 1954, les spécificités de la guerre qui commence : « Il est vraisemblable que le commandement donne l'ordre de former sur place des commandos légers, extrêmement mobiles, bien entraînés à la guérilla, et qui auront pour tâche de rechercher le contact avec les bandes de hors-la-loi en usant de méthodes de combat analogues aux leurs. »

On croit annoncer les mesures du plan Challe de 1959 ! Parce que la tactique de la terre brûlée, des zones interdites et des camps de regroupement s'annonce très tôt. La presse française publiera une copie du tract de l'armée française demandant à des paysans de l'Aurès de rejoindre ce qu'elle appelle « des zones de sécurité ». *Le Monde* notera cependant le 23 novembre : « Les populations de l'Aurès n'ont que peu suivi l'ordre de repli sur les zones de sécurité. »

La main d'une organisation étrangère

Ce qu'on peut relever de commun à toute la presse française, c'est le fait de considérer les actions du 1er novembre comme ordonnées par une main étrangère. *Le Monde* reprend les propos du gouverneur général Roger

Léonard qui signale la présence « d'une organisation secrète se rattachant elle-même aux organisations politiques directement inspirées par Le Caire. » Le journal publie en même temps une traduction de l'appel en arabe diffusé par la radio du Caire :

« Frères, l'Algérie est retournée à l'héroïque lutte pour la cause de la liberté, de l'arabisme et de l'Islam. Après une déroute voulue par l'impérialisme et qui a duré neuf ans, l'Algérie lève aujourd'hui partout fièrement la tête. Aujourd'hui, cinquième jour du mois de rabi (sic), correspondant au 1er novembre 1954, à une heure du matin, l'Algérie a commencé à vivre une vie digne et honorable. Aujourd'hui une puissante élite d'enfants libres de l'Algérie a déclenché l'insurrection de la liberté algérienne contre l'impérialisme français en Afrique du Nord. »

Dans une certaine mesure, c'était une information qui pouvait servir la Révolution algérienne. Les militants étaient tellement démobilisés devant les luttes fratricides qui divisaient le mouvement national qu'ils doutaient des capacités de celui-ci à déclencher une lutte armée. Même la population ne croyait à une chance de succès de la guerre de libération que si celle-ci était appuyée de l'extérieur. La propagande de la presse française sur une main étrangère rendait ce mouvement encore plus crédible. Le gouvernement français devait même adresser des protestations officielles à l'Égypte sur les commentaires jugés excessifs de sa radio.



1^{er} NOVEMBRE 1954

Histoire



La préparation du 1er novembre a été bien protégée

Par contre, la presse française dans sa totalité, suivant en cela les autorités françaises n'avait qu'une faible connaissance de la réalité des divisions internes du mouvement national. Les mesures de précautions prises dans la préparation du 1er novembre avaient montré leur efficacité. On dénonça les dirigeants installés à l'extérieur. Mohamed Khider a été désigné comme chef de la rébellion. Un autre journal désigna deux jours plus tard Ben Bella en publiant sa photo accompagnée de celle de son ancien codétenu de Blida Ali Mahsas. La presse n'avait pas les noms réels des différents responsables du FLN. On saura bien des années après que les services de police ne purent que plus tard percer le secret des pseudonymes. On publia même une photo de Krim Belkacem jeune, pourtant fiché depuis longtemps et condamné par la justice française. On l'aurait aperçu lors de l'attaque d'un car de transport où il aurait tenu un message politique aux passagers. La presse le traita alors de « complice du bandit Oumeri ».

Autre preuve que la préparation du 1er novembre avait été bien protégée, la presse se déchaîna sur Messali et

sur les centralistes. Elle appuya la décision de dissolution du MTLN qu'elle considérait pour responsable. Elle reprit une déclaration que le messaliste Moulay Merbah, avait faite au journal *Le Monde* du 13 octobre 1954 : « Comme par le passé, le mouvement algérien luttera pour arracher directement des revendications sans pour cela oublier un seul instant ou y subordonner son objectif principal : l'indépendance de l'Algérie. » Le même journal reprenait même une déclaration contenue dans le 1er numéro de *La Nation algérienne* : « Le MTLN est pour l'édification d'une république algérienne démocratique et sociale. Tous les Algériens, sans distinction d'origine, ont le droit et le devoir de participer à cette œuvre. » Le journaliste osait même ce commentaire sur l'orientation des centralistes : « Le nouveau parti que dirige Lahouel pourrait faire penser au Néo Destour. » Messali et ses partisans ne rejetèrent pas l'idée d'avoir été derrière le déclenchement de la Révolution et bien après, beaucoup de combattants et de militants continuèrent à lui en attribuer la paternité.

Les centralistes qui avouèrent leur modération furent touchés par la même répression. Ils furent par la suite disculpés et libérés. Beaucoup d'entre eux rejoignirent aussi tôt le FLN.

Boualem Touarigt

1^{er} NOVEMBRE 1954
Histoire



**RÉPERCUSSIONS
ET CONSÉQUENCES INTERNATIONALES**



Le déclenchement de l'action armée a eu un écho favorable aux Nations Unies

Par Abderrachid Mefti



1^{er} NOVEMBRE 1954

Histoire

Le 23 mars 1954, les membres de l'Organisation spéciale (OS) créèrent le Comité révolutionnaire d'unité et d'action (CRUA), le 25 juin 1954, à Clos-Salembier (El Madania, Alger), ce sont 22 militants de l'OS les plus influents qui se réunirent. Après examen de plusieurs rapports, les participants ont pris option pour l'insurrection armée. Avec la création du Front de libération nationale (FLN) et de sa branche militaire, l'Armée de libération nationale (ALN), la mise en place de ce dispositif allait se réaliser en trois étapes. La première consistait en la reconnaissance du terrain dans les six zones constituant le territoire algérien (organisation des relais et des zones de repli, collecte des fonds, d'armes et de médicaments, attentats contre des cibles ennemies). La seconde devait permettre d'instaurer rapidement un climat d'insécurité généralisée (embuscades, destruction d'infrastructures). La troisième devait aboutir à la constitution de zones franches totalement soustraites à l'autorité de l'occupant français. Entre minuit et trois heures du matin de ce 1er novembre 1954, des explosions retentissent un peu partout à travers l'Algérie. Dans le Constantinois, l'Oranais, l'Algérois et en Kabylie, une trentaine d'attentats contre des objectifs militaires et policiers sont perpétrés. Moins d'une dizaine d'années après les massacres du 8 mai 1945, la Révolution algérienne a pris forme. Une glorieuse épopée de notre pays allait s'écrire et conduire à la victoire finale.

Réactions aux plans médiatique, diplomatique et politique

La Voix des Arabes (Sawt el Arab), qui émettait à partir du Caire depuis 1953, a fait le commentaire suivant le jour même du déclenchement de la révolution : « L'Algérie a engagé aujourd'hui une lutte grandiose pour la liberté, l'arabisme et l'islam (...) Elle a commencé à vivre une vie digne et honorable (...) Ce n'est pas là une révolte passagère, mais le déclenchement d'un mouvement de libération qui ira en s'intensifiant. » A Budapest (Hongrie), la station La Voix de l'Indépendance et de la Paix, qui émettait depuis le mois de mai 1954, transmit l'Appel du 1er Novembre, ce qui provoqua une prise de bec entre la France et la Hongrie. La presse hongroise rendit compte des actions armées le lendemain des événements et la radio nationale s'est fait un large écho de ces attentats. Sur le plan international, seuls les Yougoslaves étaient au

courant de la préparation des attentats. L'ambassadeur de Yougoslavie au Caire était la seule personnalité européenne à être dans le secret des événements de la Toussaint 1954.

En Italie, le gouvernement en place oscille entre une bienveillance manifeste à l'égard de la révolution algérienne, mais ce sont les partis de gauche qui se dressent en force contre l'« impérialisme français » en Afrique du Nord. De nombreux activistes italiens soutiendront les réseaux de la Fédération de France du FLN. C'est ainsi qu'en 1957, un célèbre industriel italien qui était à la tête de la compagnie pétrolière Ente Nazionale Idrocarburi (ENI), en l'occurrence Enrico Mattei, fournissait secrètement des financements et des facilités aux combattants algériens du FLN avant de disparaître de manière suspecte dans un accident d'avion en octobre 1962.

Aux Etats-Unis, la position de Washington a

1^{er} NOVEMBRE 1954

Histoire



commencé à changer dès l'année 1957. L'envoyé spécial du président Eisenhower, un certain Richard Nixon, en mission dans plusieurs pays d'Afrique sous occupation française, émettra de sérieuses critiques au sujet de la politique de la France dans ces pays et se déclarera en faveur de l'autodétermination de l'Algérie. A l'été de 1957, John F. Kennedy, alors sénateur à la chambre haute des Etats-Unis, déclare dans un discours consacré à la guerre d'Algérie que *«cette guerre atroce a cessé de représenter un problème interne purement français et les Américains sont directement concernés par ce conflit, lequel a dépillé jusqu'à l'os les forces de l'OTAN»*. A la fin de son discours, il demande aux sénateurs à se prononcer en faveur de l'indépendance de l'Algérie.

Dans le monde arabo-musulman, l'impact de la révolution algérienne a également touché la Ligue arabe, qui a consacré une attention particulière au problème algérien à partir du mois de décembre, ce qui a conduit au déblocage d'une aide financière au début de l'année 1955. Elle avait également fait de la question algérienne une question centrale et essentielle, a eu le mérite d'internationaliser ce problème de décolonisation et d'accorder son soutien à la diplomatie algérienne, de telle sorte que celle-ci a réussi à remporter de nombreux succès politiques. De Rabat à Djeddah en passant par Le Caire et Baghdad, toutes les nations arabes se sont rangées du côté algérien.

Dans les pays non alignés et en Europe. Les représentants du GPRA enregistreront à leur actif des résultats encourageants et feront entendre la voix de l'Algérie et de son peuple à travers le monde. C'est ainsi qu'ils eurent l'occasion de le démontrer lors de la tenue du Congrès des pays non alignés de Bandoeng, en Indonésie, le 18 avril 1955, et dont les pays participants ont soutenu la thèse algérienne. Plusieurs autres congrès ont été consacrés à l'Algérie à l'échelle mondiale, au cours desquels le principe à l'autodétermination revenait tel un leitmotiv. Lors d'une réunion entre pays de la Méditerranée à Florence (Italie), le 6 octobre 1958, des diplomates algériens représentant le GPRA ont tenu à rappeler la justesse de la cause algérienne à la face de la délégation française présente à cette rencontre. Ce qui a contraint les représentants français à se retirer de la réunion. A Accra (Ghana), le 8 décembre 1958, une réunion a regroupé plusieurs pays africains. Sa tenue

sur le continent africain avait toute une symbolique, celle de la prise de conscience des pays sous le joug du colonialisme, ce qui a laissé entrevoir une large solidarité interafricaine. C'est ainsi que le congrès d'Accra a estimé de façon unilatérale que la question algérienne était une question de décolonisation. Au congrès des pays afro-asiatiques du Caire, le 26 décembre 1958, qui fut placé sous le signe de la solidarité avec l'Algérie, la diplomatie algérienne a démontré ses capacités de manœuvres en politiques en portant les souffrances du peuple algérien à la connaissance des participants au Congrès et en démontrant la justesse de la cause algérienne. En 1961 à Belgrade (capitale de l'ex-Yougoslavie), une réunion des pays non alignés a fait de la cause algérienne le point nodal de ses travaux, constituant ainsi l'axe principal des débats.

Aux Nations unies, la nouvelle du déclenchement de la révolution algérienne a eu un écho retentissant. Dans la continuité des résolutions du Congrès de Bandoeng, en 1955, les pays de la coalition afro-asiatique et les pays arabes ont introduit une motion



M'hamed Yazid représentant du FLN à l'ONU



1^{er} NOVEMBRE 1954

Histoire

réclamant la tenue d'une session extraordinaire au cours de laquelle la question algérienne devait être débattue. Le 13 juin 1956, les pays afro-asiatiques ont, une nouvelle fois, réclamé la tenue d'une session extraordinaire sur l'Algérie, mais les pays membres de l'Alliance Atlantique, qui soutenaient la partie française, ont contraint le Conseil de sécurité à rejeter cette demande. Le 1er octobre 1956, les pays africains, arabes et asiatiques reviennent à la charge en introduisant une nouvelle demande d'inscription de la question algérienne à l'ordre du jour des travaux de la 11e session de l'Organisation des Nations unies, puis à la 12e session du 16 juillet 1957, ce même groupe des pays afro-asiatiques réussira à inscrire la question algérienne à l'ordre du jour... Enfin, c'est en 1958 que le principe du droit du peuple algérien à l'autodétermination fut évoqué. Cet événement a coïncidé avec la création, le 19 septembre 1959, du Gouvernement provisoire de la République algérienne (GPRA).

Début du compte à rebours...

Le 16 juin 1959 les événements se précipitent. Le comité d'orientation des Nations unies provoque une réunion extraordinaire et recommande l'inscription officielle de la question algérienne à l'ordre du jour des travaux de l'assemblée générale. Le 22 août 1960, le GPRA demande à l'ONU l'organisation d'un référendum sous son contrôle. Le 2 octobre 1960, une délégation conduite par Krim Belkacem, vice-président du gouvernement provisoire de la République algérienne se rend à New York pour assister à l'Assemblée générale des Nations Unies. Elle est reçue par le sénateur John F. Kennedy. Au cours des entretiens, M'hamed Yazid lira une déclaration devant la presse et des délégués onusiens à travers laquelle il dira que «...*La délégation algérienne a distribué à tous les membres de l'Assemblée générale le texte intégral du mémorandum sur la dénonciation du traité de l'Atlantique Nord par le GPRA*». C'est lors de son séjour à New York que la délégation du GPRA a pu approfondir des alliances et renforcer la solidarité autour de la cause algérienne. Au cours des débats de politique générale, la plupart des intervenants ont condamné la guerre coloniale menée par la France en Algérie et proclamé leur entière solidarité avec le peuple algérien. Le 20

décembre 1961, l'Assemblée générale des Nations unies rend public un communiqué demandant aux deux parties de poursuivre les négociations. La résolution fut adoptée par 62 voix pour et 32 contre.

Epilogue

Après les accords d'Evian qui ont conduit à l'indépendance, les Algériens découvrent qu'ils n'étaient pas seuls à condamner l'occupation de leur pays par les Français et qu'ils ont bénéficié de l'aide de plusieurs pays. En effet, bon nombre d'Etats et de gouvernements se sont solidarisés avec la cause algérienne et ont apporté un soutien effectif au FLN.

Pays voisins et frères, le Maroc, la Tunisie et la Libye ont offert leurs territoires respectifs comme base arrière aux combattants algériens, notamment la Libye, qui organisa l'acheminement d'importants convois d'armes à destination des maquis algériens. L'Egypte ne sera pas en reste, puisque le président Gamal Abdenasser fournissait des armes au FLN avec l'appui de l'ex-Union Soviétique. L'affaire de l'arraisonnement du cargo Athos, le 24 octobre 1956, transportant plus de 70 tonnes d'armes destinées au maquis algériens, est là pour attester de cette solidarité égyptienne. Au plan diplomatique, les principaux soutiens étrangers ont été le fait de la République populaire de Chine, de l'Union Soviétique, de l'Indonésie, du Viêt Nam et de l'Inde. Plusieurs pays d'Europe, à l'instar de la Yougoslavie, gouvernée alors par le président Josip Broz Tito, soutient dès le 1er novembre 1954 l'Algérie. Sans oublier la Tchécoslovaquie et la Hongrie qui, elles aussi, fournissaient armes et équipements militaires.

Autre fait étranger non moins important : celui de la propagande radiophonique soutenant le déclenchement de la révolution à partir du Caire (Egypte) et de Budapest (Hongrie). Des pays qui ont fait l'objet d'attaques de la part de l'occupant français. Car ces deux radios étaient très écoutées, aussi bien au Maghreb et au Moyen-Orient qu'en Europe et faisaient dans la sensibilisation sur la légitimité de l'autodétermination de l'Algérie. Toutes les tentatives de la France à vouloir faire taire ces stations radiophoniques furent vouées à l'échec.

Abderrachid Mefti

Chadli Bendjedid

LE PARCOURS D'UN PRÉSIDENT

Par Adel Fathi





GUERRE DE LIBÉRATION

Portrait

Chadli Bendjedid au centre de la photo



Destiné pour une longue carrière militaire, après l'Indépendance, feu Chadli Bendjedid ne se voyait sans doute pas assumer si promptement des responsabilités nationales, voire même des décisions qui vont changer le cours de l'Histoire. On pense, surtout, à l'épisode 1988-1992, où le pays allait vivre une succession de soubresauts plus violents les uns que les autres, et que l'ancien président de la République a affrontés avec sagacité et perspicacité, témoignent aujourd'hui tant d'acteurs politiques de l'époque.

Un survol de son parcours postindépendance confirme ses qualités qui lui vaudront l'estime et la confiance de ses pairs. Sitôt rentré du maquis, Chadli Bendjedid est nommé commandant de la Région militaire de Constantine jusqu'en 1964. Il prend ensuite en charge la seconde Région militaire, celle d'Oran, où il supervise l'évacuation des forces militaires françaises stationnées à Mers el-Kebir, conformément aux Accords d'Évian, et la surveillance de la frontière

entre l'Algérie et le Maroc sujette à de multiples tensions avec le Maroc. Il reste à ce poste pendant quinze années, jusqu'à sa nomination à Alger, par le colonel Houari Boumediene, comme coordonnateur de l'ensemble des services de sécurité.

En 1965, il est nommé membre du Conseil de la révolution, jusqu'à la mort du président Houari Boumediene auquel il succédera, en 1979, après avoir été coopté par le IV^e congrès du Front de libération nationale qui voyait en lui l'homme de la situation, au regard de ses qualités d'homme sage et expérimenté.

En effet, tous les Algériens furent surpris d'apprendre la candidature d'un officier de l'ANP à la présidence de la République, alors que d'autres noms de politiques chevronnés étaient présentés, dans les coulisses, pour succéder à Boumediene. Peu habitué aux harangues, il n'en sera pas moins élu trois fois en tant que président de la République, cumulant treize ans d'exercice. Pendant son mandat, il tente un processus de libéralisation du secteur économique et prend des décisions historiques en faveur de l'ouverture médiatique et politique. Il fait libérer le premier président de la République, Ahmed

GUERRE DE LIBÉRATION

Portrait



Chadli Bendjedid en treillis militaire



Ben Bella, emprisonné depuis sa destitution en juin 1965, et autorise le retour en Algérie des opposants historiques tels que Hocine Aït Ahmed et Bachir Boumaza. C'est, aussi, lui qui, en 1982, ordonne la (ré)inhumation des colonels Amirouche et Si El Houès dans le cimetière des martyrs d'El-Alia, réhabilitant ainsi ces deux grands héros de la Révolution.

On retiendra aussi que durant le règne de Chadli Bendjedid, l'institution militaire a connu un réel essor, grâce à une profonde réorganisation de ses structures, et s'est impliquée davantage dans la gestion des crises, dans le respect des institutions de la République. Plus fondamentalement, le nom de Chadli Bendjedid restera indissociable des événements

d'octobre 1988, que l'Algérie a vécus comme une dure épreuve, la plus grave depuis son indépendance. Là encore, l'ancien chef de l'Etat prend ses responsabilités et surprend tout le monde, en annonçant, séance tenante, l'instauration

du pluralisme politique, faisant adopter, par référendum, la quatrième Constitution, le 23 février 1989, comme pour répondre à ce besoin irrépressible d'ouverture et d'émancipation citoyenne, et qui lui vaudra le titre de « père



Chadli Bendjedid président de la République



GUERRE DE LIBÉRATION

Portrait

Chadli Bendjedid dans les rangs de l'ANP



de la démocratie en Algérie ». Des dizaines de partis politiques et de journaux sont agréés ; la télévision s'ouvre pour la première fois au débat contradictoire. Les Algériens font, sous son règne, l'apprentissage de la démocratie. Mais le débat tourne vite à la confrontation sanglante, lorsque, à l'occasion des premières élections législatives pluralistes, la mouvance extrémiste veut s'engager dans la violence, créant une situation chaotique qui amènera le président de la République à présenter, dignement, sa démission à l'issue du premier tour, largement remporté par le parti dissous, le 11 janvier 1992. Sa démission a été longtemps interprétée comme étant une « destitution », voire un coup d'Etat militaire ; or, lui-même s'en défendait à chaque fois que la

question lui était posée, à savoir que sa décision était « mûrement réfléchie », comme il avait eu à le préciser à des journalistes il y a quelques années.

Depuis cette date, Chadli Bendjedid s'est claquemuré dans un long silence – un choix délibéré –, alimentant encore davantage les questionnements sur ses propres visions par rapport à la nouvelle conjoncture qui prévaut dans le pays. Beaucoup d'Algériens sont, en effet, curieux de savoir ce que leur ancien président pensait d'un certain nombre de sujets ayant trait au destin de la nation. Il a promis de dévoiler ses réflexions dans ses mémoires, qui sont aujourd'hui prêtes à la publication.

Sur le plan économique-social, les Algériens doivent à Chadli Bendjedid d'importantes

réalisations et infrastructures : routes, barrages, logements, le Maqam Ec-Chahid, etc. Mais d'aucuns estiment aujourd'hui que la politique dite de « restructuration » des entreprises publiques, engagée par son gouvernement, dans la seconde moitié de la décennie 1980, fut un échec. Beaucoup de secteurs productifs se sont effondrés. La chute des prix du pétrole à partir de 1986 mettra fin à cette politique socio-économique.

En diplomatie, l'Algérie tente peu à peu de s'affranchir de ses anciens cantonnements géostratégiques, en s'ouvrant davantage sur le monde occidental, dans le souci de diversifier ses partenaires. Ainsi, les États-Unis vont être au centre de cette nouvelle politique. Il sera même le premier président de l'Algérie à se rendre en visite

GUERRE DE LIBÉRATION

Portrait



Le Colonel Chadli Bendjdid et Houari Boumediene



Chadli Bendjdid

officielle à Washington (ce fut en 1984), les relations avec ce grand pays ne cesseront de se renforcer, notamment depuis le rôle remarquable qu'avait joué l'Algérie dans le dénouement de la prise d'otages américains à Téhéran (Iran), du temps de son illustre ministre des Affaires étrangères, Mohamed-Seddik Benyahia.

Dans le domaine de l'éducation, une grande réforme de l'école (la fameuse « école fondamentale ») a été lancée sous son règne, avec comme souci majeur d'y introduire les sciences modernes et de satisfaire le marché du travail, tout en veillant à la démocratisation de l'enseignement. Ce qui n'était pas toujours évident, pour un pays qui, à l'instar des autres pays du tiers-monde, était confronté à une impitoyable mondialisation.

Un bilan qui reste, en somme, à établir, tant la période de règne de Chadli Bendjedid représente un pan entier de l'histoire de l'Algérie indépendante.

Adel Fathi



حلمة تأبين الرئيس المرحوم
الشاطلي بن جديت
القائم معالي وزير المجاهدين
السيد محمد الشريف بن عباس

مقبرة العالية في الجزائر
يوم الإثنين 08 أكتوبر 2012

بسم الله الرحمن الرحيم
والسلامة والسلام على أئمة المرسلين
وعلى آله وصحبه إلى يوم الدين

يقول عز من قائل " كل نفس ذائقة الموت "
و يقول " كل من علمنا فان و يبقى وجه ربك ذو الجلال والإكرام "

أيها المشيعون الكرام
أيها الجمع الفضل

قبل بضعة أشهر من اليوم ودعنا و ودعت الجزائر بعيون دامعة
وفؤاد مكلوم واحدا من أبنائها البررة الرئيس المجاهد أحمد بن بلة
تغمده الله بواسع رحمته وأسكنه فسيح جناته.

و ها نحن أمام موقف مشابه جديد، و قد قدرت مشيئة الله أن يلتم
شملنا تارة أخرى في هذا اليوم المشهود لنودع الوداع الأخير رجلا
كبيراً آخر من أبناء الجزائر من أوفياء المخلصين الذين سخروا
حياتهم، و كرسوا جهدهم لخدمة الوطن تحريراً ثم بناء.

إنه الفقيد المجاهد الرئيس الشافعي بن جديد الذي قدر الله له أن
يغادرنا في العام الذي يحتفل فيه الوطن الذي طالما أحبه بالذكرى
الخمسين لاسترجاع سيادته وكرامته.

كلمة تكريم ألقاها معالي وزير المجاهدين السيد محمد قشوف عماد بناتسبة وفاة المجاهد الرئيس الشافعي بن جديد يوم
الإثنين 08 أكتوبر 2012 بمغبرة مقبرة .

فلنرفع أكف التضرع إلى السمولى عز وجل بلخلص دعائنا أن يكرم
مثنواه، و يجزل ثوابه ويحلله فسيح جناته يجوار عباده المقربين من
الشهداء والصديقين والصالحين و حسن أولئك رفيقا.

في لحظات كنيبة كهذه يعصر قلوبنا الألم، وتضطرم بين جوانحنا
لواعج الأسى، و يشتد بنا وجد الفراق و نحن نودع الوداع الأخير رجلا
مخلصا و قامة سامقة محترمة من قامات الجزائر.

لكنه قضاء الله، و الحق المكتوب علينا جميعا فلا نملك إزاءه سوى
الصبر و الرجاء بحسن المثوبة وجزيل الأجر، وبشر الصابرين الذين
إذا أصابتهم مصيبة قالوا إنا لله و إنا إليه راجعون".

في هذا اليوم يفقد الوطن أحد أبنائه البررة ويتوقف قلب كبير أمضى
عمره يخفق بحبه، وينبض من أجله، ويجتهد ويجاهد من أجل أن تكون
أيامه من أفضل الأيام، و أحواله من أحسن الأحوال.

في هذا اليوم ينتقل إلى الملأ الأعلى، رفيق درب، ورمز من رموز
الوطن من الذين قيضهم الله ليجمعوا بين الجهادين ويبلوا في كل منهما
البلاء الحسن ويتركوا في كل منهما الأثر الطيب.

فالرئيس الشاذلي بن جديد رحمه الله قضى شبابه فارسا من فرسان
ثورة التحرير المجيدة، معززا قوافل المتطوعين في صفوفها، فعرفت
القاعدة الشرقية و منها البطحاء صولاته ، و كان من الذين وفقهم الله

في الجمع بين غمار الحرب وقيادة الرجال في جبهات القتال، و لطالما برهن وهو يتقدم الصفوف ويمضي في الزخوف أنه من صنف أولئك الرجال الذين لم توهن لهم عزيمة ولم يحينوا عن العمل من أجل الهدف الأسمى والقضية الأعلى وهي تحرير البلاد مهما كان الثمن ومهما طال الزمن.

و يوم أن تحقق النصر لم تنقطع صفحات حياته التي ظلت متواصلة مرتسمة للنفع والتضحية من أجل الوطن، فكان رحمة الله عليه من رجال البناء والتشييد، فتبوأ منصات القيادة معتمداً على الجوانب العصامية من شخصيته و كان من الرواد الذين أرسوا أسس الجيش الوطني الشعبي على قواعد انضباطية ومهنية و وظيفية، جعلت من هذا الصرح الوطني مؤسسة كبيرة ثابتة ملتزمة بشعارها متشبعة بحب الوطن، متشبثة بوحدة الشعب ورسوخ ثوابته القيمة والحضارية السميسة مع مبادئ ثورة نوفمبر المجيدة.

أيها السلا الكريم ،

إن الرئيس المرحوم الشاذلي بن جديد هو جزء من تاريخ هذه الأمة و قد ساهم بما أوتي من عزم ومقدرة في صناعة حقبة من حياتها تذكر فتشكر.

علينا أن نحتمي برجلنا و نحفظ بما زخرت به حياتهم من أفعال وإنجازات ومواقف كانت وسوف تظل وراء ما تعرفه حياتنا من ثراء وتنوع وتجدد.

إن الحضور الفاعل لمثل هؤلاء في وجودنا وفي يومياتنا هو وجه من الوفاء والعرفان للإجتهادات السابقة، و هو منارة يهتدي بها الخلف و هو يشق طريق مستقبله الواعد ويسعى إلى أن يضيف لحياته معاني أخرى جديدة.

و إنه لمن واجبنا في هذا الموقف المشهود الإقرار بأنه يوم آلت قيادة البلاد والأمة إلى هذا الرجل الكبير سلسها بقلب صبور وبصدر رحب وتفاؤل منقطع النظير.

و استطاع خلال أكثر من عقد من الزمن أن يستوعب مشاق التحولات، كما عمل على إعادة الاعتبار لرجال شاعت لهم ظروف وهم في ذمة الله، وبين أحضان الخلود أن يصابوا في مسيرة كفاحهم بهنات بسيطة يتعين تجاوزها لإبراز ما قدموه للوطن من تضحيات ثابتة وأكيدة، إذ قد كان يرى أن هؤلاء أكبر من أن ينالهم النسيان، أو أن يغطى حقهم في إبراز ما قدموه للوطن من التضحيات وما لاقوه في سبيله من المشقة.

أيها السملأ الفاضل

إن مسار المرحوم الرئيس الشافلي بن جديد دليل على قوة حضوره و تشبثه بمبادئه التي ظلت وفية لخط ثورة التحرير المظفرة وإلى المرجعيات التي أرستها مبادئها وأملت لها ظروف الواقع الذي كان موجوداً يوم كان يتبوأ فيه موقع الصدارة.

إن أوضاعاً كثيرة قد تغيرت خلال العقود الماضية، وأن معادلات جمة قد انقلبت و مفاهيم قد تحولت من النقيض إلى النقيض ، كل هذا صحيح، ولكن هذا كله لن يؤثر شيئاً في الأعمال التي أتجزها الفقيد، وإنه من حق الأجيال الجديدة أن تعرف الحقيقة كاملة عن السجل الحافل لهذا القائد ووطنيته و إخلاصه.

لقد كان من المدافعين الأقوياء عن مبادئ ثورة التحرير وعلى ضرورة أن تمضي الأمة في طريق تمتين مفاتيح هويتها و خصوصيتها الوطنية.

و كان أحرص ما يكون على أن لا تضع نضحيات الشهداء الذين قدموا أرواحهم فداء للأرض والوطن والكرامة، و أن لا تذهب دماؤهم هدراً وسط ضجيج الأيالم وغفوة الليالي.

و كان يرى أن من حق الأجيال الجديدة أن تجد القدوة و السمثل في هذه الكوكبة من البشر الذين خلّصوا الوطن من سراويل الكآبة والبؤس واليأس وقادوه إلى نور الحياة وإلى آفاق الأمل و المستحسن.

كلمة تليين ألقاها معالي وزير المجاهدين السيد محمد الشريف عيسى بمناسبة وفاة المجاهد الرئيس الشافلي بن جديد يوم الإثنين 08 أكتوبر 2012 بمقررة معلية .

أيها السملأ الفاضل

اليوم يرحل هذا الرجل الطيب، و هذا القلب العلمر بالسحبة، ليكون بجوار من واكب وصاحب أيلم الكفاح ، و في سنوات البناء.

يرحل و سيبقى في صفحات التاريخ و في ضمائر أبناء الجزائر واحداً من القادة الذين يتبوؤون أعلى مراتب التقدير والعرفان.

لا يفوتني التنويه بكل الحاضرين الذين تجشّموا مشقة السفر من الأشقاء و الأصدقاء ليقاسمونا وقع الرزء الجلل بما يفيض من همهم العالية من المواساة و التضامن .

نسأل الله العلي القدير أن يكرم مثوى فقيدنا ويجزل ثوابه ويسكنه واسع جناته ، و أن يبعث في قلوب جميع أفراد أسرته الكريمة ورفاق الدرب والسلاح الصبر الجميل والسلوان إنه سميع مجيب الدعاء.

" يا أيها النفس المسلمنة إرجعي إلى ربك راضية مرضية، فإدخلي فيي محادي، و ادخلي جنتي".

GUERRE DE LIBÉRATION

Mémoire



Chadli Bendjedid

ACTEUR ET TÉMOIN DE LA RÉVOLUTION



Le président Abdelaziz Bouteflika saluant Chadli Bendjedid



Par Adel Fathi



GUERRE DE LIBÉRATION

Mémoire

Le président Abdelaziz Bouteflika entouré des anciens présidents, Ahmed Benbella, Chadli Bendjedid, Ali Kafi



La disparition de l'ancien président de la République, Chadli Bendjedid, survenue le 6 octobre dernier, marquera la commémoration de ce 58^e anniversaire du déclenchement de la Révolution, dans la mesure où l'ancien chef d'Etat fut un acteur de terrain et un témoin privilégié d'un long parcours de l'histoire de la Guerre de libération.

Chadli Bendjedid rejoint l'Armée de libération nationale (ALN) en 1955, où il gravit des échelons jusqu'à occuper plusieurs fonctions et responsabilités, avec le grade de capitaine. Il sera ainsi chef de bataillon puis chef d'un sous-groupe de 6 000 hommes. Il prend une part active dans la restructuration de la fameuse Base de l'Est, aux côtés des Amara Bouglez et de son compagnon de toujours, le commandant Abderrahmane Bensalem.

Cette partie essentielle de son parcours de combat est consignée dans ses Mémoires qui devaient enfin sortir ce 1^{er} novembre après une longue attente qui a tenu le public en haleine, et auxquelles nous avons eu accès. A nos lecteurs, nous livrons une synthèse d'un long récit qui prend racine dans son village natal. Il raconte : « A six ans, j'ai rejoint l'école

publique primaire pour indigènes, à Bône. C'était en 1935. J'étais, à l'époque, le premier de la famille Bendjedid à entrer à l'école ; mes deux frères, Ahmed et Hocine Hocine ayant opté pour l'école coranique. L'école s'appelait Rahbet-Zer'a, du fait qu'elle était située en face d'une grande place où les marchands vendaient leur blé et autres céréales. A l'indépendance, elle sera rebaptisée : Ecole de garçons Aslah Hocine. Beaucoup d'élèves qui y ont fait leur classe sont devenus de grands militants du mouvement national et d'illustres moudjahidine pendant la Révolution. »

Après des études coraniques, il apprend les rudiments de la langue française auprès d'un brillant et sympathique enseignant qui s'appelait Maloufi. Cet établissement scolaire, réservé aux indigènes, était dirigé par un Européen. Il y a suivi ses études de 1935 jusqu'à 1940. A l'époque, il était hébergé chez sa tante au quartier populaire d'Auzas et parcourait chaque jour, à pieds, six kilomètres en aller-retour, dira-t-il encore.

Bône fut, pour le jeune Chadli, « à la fois une aventure, une découverte et un choc. » Une aventure, parce qu'il avait quitté son village et les siens. A cet âge-là, assez précoce, on ne pouvait que ressentir la solitude et le dépaysement, quand

GUERRE DE LIBÉRATION

Mémoire



De très hautes personnalités de l'Etat se recueillant devant le cercueil de Chadli Bendjedid



on a quitté la tendresse de sa maman et la convivialité des amis. L'auteur avoue qu'il était « l'enfant choyé de la famille » ; son entrée à l'école l'en aura éloigné, et dit avoir comme sentiment « d'avoir grandi prématurément. »

Sur son parcours au maquis, Chadli Bendjedid affiche d'emblée sa « fierté » d'avoir appartenu à la Base de l'Est. Il donne sa version des démêlés qui allaient opposer les chefs de cette dernière aux congressistes de la Soummam.

Pour s'être opposés à la manière dont ont été organisées ces premières assises de la Révolution, en août en 1956 – et non point pour ses résolutions –, les hommes de la Base de l'Est furent accusés d'être des « *fauteurs de troubles* » et devenaient ainsi, aux yeux de la direction issue du congrès des « *bors-la-loi* ».

A rappeler, ici, que les chefs de la Wilaya II n'ont jamais admis la création de la Base de l'Est, que certains continuaient à considérer, jusqu'à 1962, comme étant partie intégrante de la Wilaya II. Il faudrait souligner, aussi, que les véritables enjeux ayant entouré les circonstances de la création de la Base de l'Est étaient liés à l'importance stratégique de ce territoire qui s'étendait de la commune d'Oum T'bol, au nord-est d'El-Kala, jusqu'à Annaba, Tébessa et Sédrata, au sud, à Annaba et

Guelma au nord-ouest, et aux frontières tunisiennes à l'est. Il s'agit d'une véritable zone de transit des frontières tunisiennes vers l'intérieur.

Chadli rapporte sa rencontre, en septembre 1956, avec le colonel Amar Ouamarane, dépêché par le CCE, pour trouver un terrain de réconciliation. Il publie une lettre inédite que le chef de la Wilaya III, le colonel Amirouche, aurait adressée au commandement de la base de l'Est, pour rendre hommage à son travail « exceptionnel », dans la conjoncture difficile que traversaient les maquis de l'intérieur.

Témoin du démantèlement de la Base de l'Est (1958-1959), il évoque « le complot des colonels », appelé aussi « l'affaire Lamouri. » « L'affaire, écrit Chadli, n'était guère en fait, un conflit pour le pouvoir ou une lutte de clans ; mais il s'agissait plutôt de divergences profondes sur les méthodes de la lutte armée et la gestion politique de la révolution, ainsi que sur le choix des dirigeants ; autrement dit, sur le devenir de la révolution de façon globale. » Mohamed Lamouri, Mohamed Aouachria, Ahmed Nouaoura, le commandant Mostafa Lakehal, et la majorité des officiers de la Wilaya I et de la Base de l'Est étaient persuadés que la révolution avait dévié de sa voie initiale et qu'il fallait réagir pour remédier à la situation



GUERRE DE LIBÉRATION

Mémoire

Dernier hommage des citoyens à leur président Chadli Bendjedid



avant qu'il ne soit trop tard. C'est ainsi qu'a germé, peu à peu, l'idée d'user de la violence contre le noyau dur du GPRA, pour l'amener à revoir les décisions qu'il avait prises contre Amara Bouglez et Mohamed Lamouri, après la dissolution du Comité des opérations militaires (COM).

Entre autres attitudes remarquables, Il révèle le conflit avec le GPRA, et notamment avec Krim Belkacem et le colonel Mohammed Saïd, qui aurait refusé d'affecter au commandement de la Base de l'Est les troupes immobilisées au-delà des frontières.

Le plan du GPRA de moderniser l'armée, en lui ôtant son caractère de guérilla, eut des résultats désastreux, d'après feu Chadli Bendjedid, « puisqu'il se répercuta négativement sur la combativité et le moral des moudjahidine, et fut à l'origine de plusieurs cas de dissidence et de désobéissance, à l'image de la dissidence des unités de la Wilaya I, à djebel Châambi, de la sédition de Hamma Loulou et de la honteuse reddition d'Ali Hambli. »

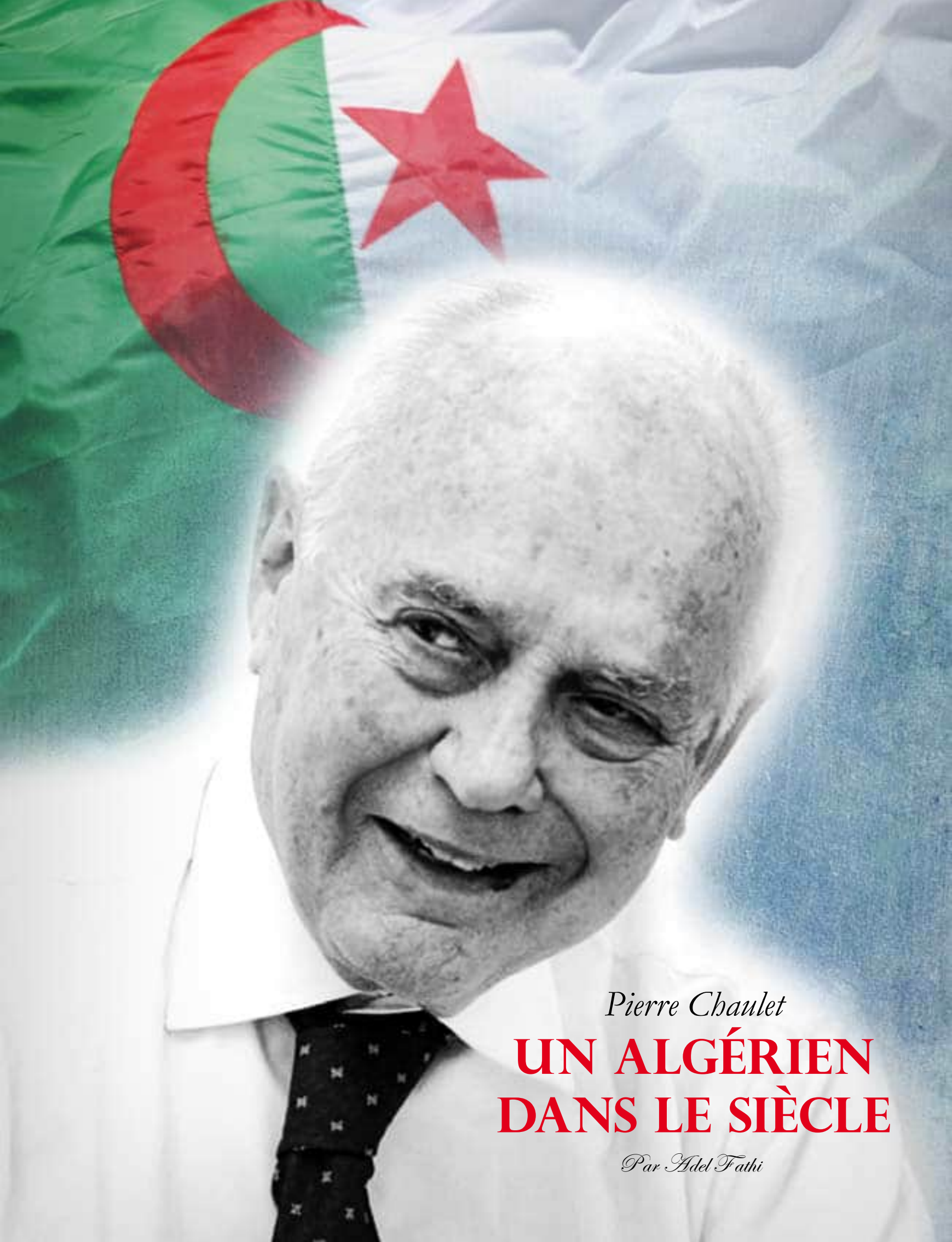
Le récit fourmille de détails sur ces cas de sédition dans l'armée de libération : « La seconde moitié de l'année 1959 fut une étape parmi les plus sombres dans l'histoire de la révolution. La dissidence de djebel Châambi dans la Wilaya I, la reddition d'Ali Hambli et la sédition de Hamma Loulou – avant que je finisse par le convaincre de revenir à la légalité – étaient des signes avant-coureurs d'une dissolution des

liens entre le commandement et les responsables des unités combattantes. »

Cette situation d'immobilisme et de pagaille générale dans les rangs des unités combattantes sur les frontières est, était, en fait, le résultat logique et naturel du conflit qui minait le GPRA, lequel n'a pas réussi, six mois après sa création, à garantir un minimum de cohésion et de coordination entre ses membres, et notamment entre les « 3 B ». Boussouf, Krim et Bentobal tentaient, à l'approche des négociations avec la France, chacun à sa manière, d'avoir le contrôle sur l'armée des frontières et la Base de l'Est. Chacun d'entre eux considérait que celui qui aurait le contrôle sur cette armée détiendrait le destin politique du pays.

Dans un autre chapitre, l'ancien président de la République salue le rôle joué par Houari Boumediene, dont l'arrivée à Ghardimaou, était, selon l'auteur, salutaire, pour mettre fin à une situation chaotique, pour avoir réussi à réorganiser les troupes et à reconstituer les bataillons de la zone opérationnelle nord, où activait justement l'auteur. Il témoignera du clash entre le GPRA et l'état-major sous Boumediene qui s'accusaient mutuellement. Ultime témoignage consacré à l'inhumation de l'écrivain antillais, grand ami et combattant de l'Algérie, Frantz Fanon, au village de Sidio Trad, dans la région d'El-Taref, par les combattants de l'ALN.

Adel Fathi



Pierre Chaulet

UN ALGÉRIEN DANS LE SIÈCLE

Par Adel Fathi



GUERRE DE LIBÉRATION

Mémoire

A l'annonce de sa disparition, le 5 octobre dernier, seule une partie de l'ancienne génération, qui gardait encore vivace le souvenir de la lutte de libération et de ses héros, pouvait bien témoigner de sa valeur et de sa place dans l'histoire de l'Algérie contemporaine. Il a fallu donc attendre ce moment douloureux pour revisiter cette Histoire profonde et exubérante et permettre, ainsi, à la jeune génération, quelque peu restée en déphasage, de découvrir un personnage exceptionnel, quasi messianique, qui a servi sa patrie, l'Algérie, sans rien attendre en retour, et qui restera un exemple de dévouement pour les causes justes dans le monde.

Pierre Chaulet, dont le nom est désormais associé à une mémoire séculaire retrouvée, a eu les hommages les plus solennels et les plus sincères. Les Algériens sont tristes d'avoir perdu un grand ami, mais, dans le même temps, heureux de savoir, par la même occasion, que leur pays est digne de tant de sacrifices et d'amour.

Qui est Pierre Chaulet ? Né le 27 mars 1930 à Alger, à la rue Monge, près de la Grande Poste, de parents catholiques, engagés dans le syndicalisme chrétien, eux-mêmes nés en Algérie, médecin de formation, il a été l'un des pionniers de la médecine algérienne, avant de s'engager activement aux côtés du FLN-ALN, dans la guerre de Libération nationale. Jeune médecin, il débute dans l'aide à la cause algérienne en soignant les membres blessés de la Zone autonome d'Alger. « Dans sa participation à l'organisation des soins aux malades et aux blessés de l'ALN, le Dr Chaulet a aussi contribué à la formation d'infirmiers et d'infirmières », sans oublier qu'il a su concilier le bistouri et le stylo puisqu'il faisait partie des cadres rédacteurs d'*El Moudjahid*, clandestin à Tunis. Le témoignage du moudjahid Sid-Ahmed Hassam place le couple Chaulet dans la trajectoire des gens pleins de conviction, de courage et qui se sont sacrifiés depuis plus d'un demi-siècle en toute humilité.

Ses missions lui ont permis de côtoyer les plus hauts dirigeants de la Révolution, en Algérie, puis en Tunisie, tels que Abane Ramdane, avec qui il collabora pendant longtemps dans l'élaboration du journal *El-Moudjahid*, organe central de la Révolution, et sous les ordres duquel il effectua des opérations secrètes et très importantes.

Correspondant du journal *L'Action* (Tunis), il est arrêté une première fois en novembre 1956, puis relâché faute de preuves ; arrêté de nouveau et emprisonné à Serkadji en février 1957, il est expulsé en France en mai 1957 et rejoint le FLN en Tunisie, où il poursuit ses missions de médecin et de rédacteur du journal *El-Moudjahid*, toujours

sous la houlette d'Abane Ramdane, et où il collabora aussi étroitement avec un autre intellectuel engagé, l'Antillais Frantz Fanon, qu'il avait rencontré à l'hôpital de Blida en 1955. « En février 1955, écrit-il dans ses Mémoires, Abane Ramdane est venu me demander de trouver un psychiatre pour suivre le cas des moudjahidine qui risquaient de parler sous la torture. Et c'est à partir de là que j'ai connu Frantz Fanon qui a hébergé également des malades à l'hôpital de Blida. »

Après l'indépendance de l'Algérie, Pierre Chaulet acquiert naturellement la nationalité algérienne et choisit d'y vivre et d'y travailler. Il est agrégé à la clinique de pneumo-phtisiologie du CHU Mustapha jusqu'en 1971, avant de devenir professeur chef de service de pneumo-phtisiologie au CHU de Béni-Messous de 1972 à 1994. Eminent spécialiste en pneumologie, il a formé des générations de médecins algériens. Son dévouement et sa compétence lui ont valu d'occuper de hautes fonctions au sein du ministère de la Santé. L'Histoire retiendra surtout que le professeur Pierre Chaulet a grandement contribué à l'éradication de la tuberculose en Algérie, maladie ayant sévi pendant longtemps dans notre pays et fait tant de ravages.

Son expertise reconnue lui a également valu d'être sollicité par l'Organisation mondiale de la santé (OMS) en qualité de consultant. Pierre Chaulet a été, en outre, vice-président de l'Observatoire national des droits de l'homme, membre du Conseil national économique et social (CNES) et conseiller au sein du ministère de la Santé du temps du gouvernement Abdesselam.

Son épouse, Claudine Chaulet est, quant à elle, devenue professeure de sociologie à l'université d'Alger. Selon l'un de ses proches, le Pr Chaulet a demandé à être enterré au cimetière chrétien d'El Madania à Alger à côté de la tombe d'Henri Maillot, un autre militant algérien d'origine européenne qui avait rejoint les rangs des indépendantistes. L'enterrement a eu lieu après un office religieux célébré par Mgr Henri Teissier, ancien archevêque d'Alger.

Co-auteur avec son épouse Claudine de leurs Mémoires : *Le choix de l'Algérie : deux voix, une mémoire* sorties en 2012 aux éditions Barzakh, à Alger, ils y consignent tous leurs souvenirs de combattants et de militants anticolonialistes. Une présentation de ces Mémoires a été organisée à Alger, il y a à peine cinq mois, en avril 2012, en présence des deux coauteurs et néanmoins compagnons de route. A cette occasion, il avait demandé à ce qu'ils soient considérés, son épouse et lui, « comme des Algériens à part entière, et non pas comme des Français du FLN. » Le message semble avoir été bien reçu.

Adel Fathi

GUERRE DE LIBÉRATION

Mémoire



DES HOMMAGES À LA MESURE DE L'HOMME

Les nombreux hommages témoignés par les hommes et les femmes, des personnalités politiques, d'anciens moudjabidine, des membres du corps médical ou de simples anonymes qui l'ont côtoyés, connus ou simplement entendus parler de lui, à la suite du décès du professeur Pierre Chaulet, militant anticolonialiste décédé à l'âge de 82 ans, et inhumé au cimetière chrétien de Diar Essâada (Alger), sont à la mesure de la grandeur de l'homme qu'il a été sa vie durant.

Le Président Bouteflika présente ses condoléances à la famille

Le président de la République Abdelaziz Bouteflika a adressé un message de condoléances à la famille de feu le professeur Pierre Chaulet, décédé le 5 octobre 2012 à l'âge de 82 ans. « Notre frère et compagnon de lutte, Pierre, nous a quittés. La tristesse qui nous submerge n'a d'égale que l'estime et la considération que nous lui avons toujours portées », a écrit le chef de l'Etat dans son message. « Homme de conviction et de courage, son chemin a été balisé par des engagements sans faille à l'endroit de l'Algérie, qu'il a servie sans hésitation et avec beaucoup d'abnégation. Militant de la lutte de libération nationale, il a poursuivi son œuvre citoyenne, en mettant sa science au service de son pays », a souligné le président Bouteflika. « Son dernier acte, avec lequel il scelle, jusqu'à l'éternité, le choix de l'Algérie », a été sa décision de revenir se fonder dans cette terre, généreuse, de son pays qu'il a tant aimé et qu'il a servi toute sa vie avec courage et dignité. L'Algérie lui restera reconnaissante », a ajouté le président de la République. « A Madame Claudine Chaulet, à ses enfants, petits-enfants, à ses proches et à tous ses compagnons de lutte, j'exprime toute ma sympathie et leur adresse mes profondes condoléances et celles, j'en suis sûr, du peuple algérien », a conclu le chef de l'Etat.

Le message de condoléances du Premier ministre Abdelmalek Sellal

Le Premier ministre Abdelmalek Sellal a adressé un message de condoléances à la famille du regretté moudjabid et professeur Pierre Chaulet, décédé le 5 octobre 2012 à l'âge de 82 ans. « Algérien parmi les Algériens, il a combattu pour la libération de son pays l'Algérie, c'est l'Algérie toute entière qui partage votre peine et compatit à votre douleur », a écrit le Premier ministre dans son message à la famille du défunt. « Juste parmi les justes, toute sa vie durant, le professeur Pierre Chaulet aura été un exemple exceptionnel dans l'engagement, la détermination et la persévérance au profit de la noble cause de l'indépendance de l'Algérie puis de son édification. » « Qu'il se soit agi de geste d'apparence anodins – convoier les dirigeants de la révolution algérienne, d'activités intellectuelles sensibles, animer El Moudjahid, organe du FLN pendant la guerre de libération nationale – ou l'indépendance reconquise, de contribuer au progrès social de la population algérienne par la définition et la mise en œuvre d'une stratégie d'éradication des maladies contagieuses, en particulier la tuberculose, le professeur Pierre Chaulet s'est toujours distingué par son courage, sa foi et son humilité », a ajouté Sellal. « En cette douloureuse circonstance, veuillez accepter mes condoléances les plus attristées ainsi que le témoignage de ma plus sincère compassion et de ma plus profonde sympathie », a encore écrit le premier ministre.

Réda Malek, ancien Premier ministre :

«Il a apporté l'ouverture de la révolution à l'universalisme.»

« Il était notre ami et notre frère de combat. Dès novembre 1954, il avait avec Claudine choisi de se mettre aux côtés des opprimés et des humiliés. Depuis 50 ans que je le connais, je n'ai jamais vu Pierre dévier de sa ligne politique. Il avait de la rectitude envers soi et envers les autres. C'est ainsi qu'il a forgé son caractère de militant et du futur citoyen algérien. Il avait créé un pont entre la communauté européenne et les Algériens. Il s'est dressé contre le système colonial fondamentalement injuste. Il a contribué à la restitution de la mosquée de Ketchaoua. Il a été unanimement respecté par les combattants algériens. Il a apporté à la Révolution de l'ouverture sur l'universalisme. Pierre a révélé la diversité de ses dons : journaliste, cinéaste et médecin pour contribuer à la fois à la réforme politique pour l'édification de l'Etat-Nation algérien, et à la défense des droits de l'homme. A l'indépendance, Pierre et sa femme se sont mis au travail dans une Algérie où tout était à faire. Nous les avons vus sur tous les fronts. Pierre partageait les joies et les souffrances, les espérances et les désillusions de ce peuple. Aujourd'hui, nous disons merci à Pierre pour nous avoir donné l'exemple du courage et du dévouement sans borne. Aujourd'hui, au-delà de la reconnaissance que nous lui devons, il faut poursuivre son œuvre exceptionnelle. »



GUERRE DE LIBÉRATION

Mémoire

Le militant des droits de l'homme et fondateur de la LADDH, Ali Yahia Abdenour: «Un vrai algérien à part entière»

« Notre frère Pierre Chaulet est un héros de la révolution algérienne. Il a été présent dans toutes ses phases, de 1954 à 1962 et après l'indépendance avec son courage et son humanisme, il a marqué l'histoire de l'Algérie. Il faut retenir qu'il est un vrai Algérien. »

Mohamed Seghir Babes, président du Conseil national économique et social (CNES) : «Sa vie a été un engagement pour l'Algérie»

« Ce que je retiens de lui c'est l'intensité de son combat quand il a rejoint les rangs des moudjahidines. La grandeur de ses engagements l'a distingué dans l'action au quotidien. Donc au sein du Conseil économique et social il a été à l'instar de ce qu'a été son choix pour la libération nationale et c'est ainsi qu'il a conçu sa vie comme un engagement sans faille pour l'Algérie. »

Extraits de la messe célébrée par Mgr Teissier

« C'est pierre lui-même qui, sentant venir l'heure de son rappel à Dieu, a choisi les deux textes qui viennent d'être lus, d'abord « l'hymne de Saint Paul à l'amour », puis le chant d'action de grâce du « Magnificat » de Marie, mère de Jésus, repris de l'évangile de Saint Luc. Il nous a demandé (...) de lire cet hymne à l'Amour de Saint Paul (...) Pierre a écrit pour nous cette biographie succincte (...). Il est facile d'en commenter les étapes à partir de ces paroles de Saint Paul. Cet amour qui rend service et prend patience a conduit ses travaux comme médecin pour éradiquer d'Algérie la tuberculose et mettre au point les mesures susceptibles de l'extirper dans tous les pays où il a été envoyé par l'OMS. Et cet amour qui ne se réjouit pas de l'injustice et trouve sa joie dans la vérité, nous en reconnaissons la dynamique dans tous ses engagements de citoyen, depuis les temps de l'Association de la jeunesse algérienne pour l'action sociale (Ajaas) et de consciences maghrébines, quand il était étudiant, jusqu'au jour où il lui fallu engager sa vie et affronter la prison et l'exil, à l'heure de la guerre de libération de l'Algérie. (...) Cette action de grâce, c'est aussi celle qu'il a exprimée, pendant toute sa vie, pour sa rencontre avec Claudine Guillot, au domicile d'André Mandouze et leur engagement ensemble, presque tout de suite, dans le contexte d'une vie de couple, où ils ont pris les risques du combat pour la justice en Algérie (...) Cette action de grâce c'est celle qu'il exprime aussi pour les solidarités et les amitiés qu'il a rencontrées pendant toutes ses années de combat en Algérie. Et nombreux sont ici ceux qui l'ont connus à ce moment-là et se sont engagés ou ont accueilli son engagement. Il exprime aussi cet engagement dans son livre en ces termes : « Nous nous sommes voulu Algériens à part entière et nous avons

été, comme tels, alluvions de l'histoire du pays de notre choix... » J'ai rencontré Pierre pour la première fois en 1951 à Hussein Dey, chez le Père Scotto, qui rassemblait, alors, beaucoup de personnes engagées pour l'Algérie. Je peux témoigner que Pierre avait déjà à cette date-là, dès 1951, cette volonté ferme de travailler à une Algérie libre, respectueuse de tous ses enfants, particulièrement les plus démunis. C'est cette résolution qu'il a mise en œuvre avec Claudine, par la suite, d'étape en étape jusqu'à ce jour, sans dévier de l'objectif de vie qu'il s'était donné. (...) »

Louissette Ighilahriz, moudjahida

« Des hommes de la trempe de Pierre Chaulet, il n'y en a pas beaucoup. Il était d'un courage, d'une détermination et d'un engagement sans borne. Chrétien français, il a pris sur lui de grandes responsabilités alors qu'il était menacé par les colons. Nous assistons à une grande perte, nous demandons à ce que la jeunesse prenne exemple sur lui et qu'elle garde en mémoire les actions de ce grand homme que nous pleurons tous aujourd'hui. »

Yvettes Maillot, sœur de Henri Maillot

« Nous avions l'habitude de nous revoir lors des commémorations. C'est un homme qui s'est battu pour une Algérie plurielle et démocratique. J'espère que son idéal ne mourra pas avec lui. »

Témoignages recueillis par Selma M.

GUERRE DE LIBÉRATION

Récit



Les négociations d'Évian dans les archives diplomatiques françaises

LE DIFFICILE CHEMIN DE LA PAIX, SELON MAURICE VAÏSSE



De g. à dr. M'hamed Yazid, Saad Dahlab et Krim Belkacem lors des accords d'Évian

Pour faire la paix, il faut être deux. Or, le début des négociations, du côté français, était le commencement d'un processus de reconnaissance d'interlocuteur. C'est la problématique soulevée par Maurice Vaïsse, dans son ouvrage *De Gaulle et l'Algérie. Vers la paix en Algérie. Les négociations d'Évian dans les archives diplomatiques françaises*, édité chez Alam

El Afkar, lors de sa présentation au 17e Sila. Ce livre, constitué d'archives, notamment des procès-verbaux de réunions, retrace le cheminement des Accords d'Évian, qui de pourparlers se transformèrent en négociations directes après des contacts secrets. Il répond à quatre questions primordiales : avec qui négocier ? Où négocier ? Comment négocier ? Et quel est le contenu des négociations ?

Par Djamel Belbey



GUERRE DE LIBÉRATION

Récit

Pour ce professeur, agrégé d'histoire, les véritables négociations entre les deux parties commencèrent réellement à partir du moment où de Gaulle avait annoncé le 16 septembre 1959 la tenue d'un référendum d'autodétermination de l'Algérie. Si le principe de tenir des négociations était acquis, restait alors la question de définir les interlocuteurs. Les Français n'avaient pas reconnu dès le début le FLN comme représentant légitime du peuple algérien. Entre les ministres du GPRA, les combattants de l'intérieur, révèle l'auteur, il y avait également la délégation extérieure du FLN mais aussi le MNA de Messali Hadj. De Gaulle avait tenté de jouer sur les rivalités entre les différentes composantes de la société algérienne. En les qualifiant de «courageux combattants», le général de Gaulle n'avait-il pas appelé les combattants de l'intérieur à déposer les armes avant d'en recevoir une délégation à l'Élysée en 1959 ? Devant toutes ces possibilités, le FLN revendiquait l'exclusivité de la représentation du peuple algérien. Ce qui n'était pas du goût de la partie française, d'où l'ajournement des négociations le 4 novembre 1960. À l'importante question du lieu devant abriter les négociations, la réponse pour de Gaulle était évidente : en France.

Pour les négociateurs algériens, cette question était aussi essentielle pour la liberté de mouvement. Il y eut d'abord, dans ce cadre, la rencontre de Melun en juin 1960, tout près de la France, durant laquelle les Algériens étaient logés en Suisse. Le GPRA désigna Mohamed-Seddik Benyahia et Ahmed Boumendjel pour entamer le 25 juin 1960 dans la ville française de Melun des pourparlers avec la partie française. Ces pourparlers durèrent jusqu'au 29 juin, mais furent voués à l'échec après que des divergences entre les deux parties étaient apparues clairement autour de bon nombre de questions dans lesquelles les Français voulaient dicter leurs conditions afin d'accélérer le cessez-le-feu. Les pourparlers reprirent à Lugrin entre le 20 et le 28 juillet 1961 dans le secret, afin d'éviter la presse mais aussi les menaces de l'OAS. Ils ne débouchèrent sur aucun résultat, puisque la partie algérienne les interrompit en raison de la persistance du gouvernement français à nier la souveraineté algérienne sur le Sahara.

La méfiance fut alors considérable. L'enjeu portait cette fois-ci sur le préalable du cessez-le-feu, que tentait d'arracher la France ; mais pour le FLN arrêter

les attentats aurait équivalu à perdre un atout en main. Mais, au 7 mars 1961, de Gaulle finit par lever ce préalable imposé plus tôt et décida unilatéralement l'interruption des opérations offensives en Algérie. Ce qui fut à l'origine du putsch contre lui. Le Gouvernement provisoire ne reprit ses contacts qu'après avoir obtenu une reconnaissance explicite à travers le discours du président français, le 5 septembre 1961 dans lequel la France reconnaissait la souveraineté de l'Algérie sur son Sahara. Les négociations étaient mixtes, ouvertes et secrètes à la fois. Il y eut des rencontres entre Louis Joxe et Saâd Dahlab, dont il fallait taire le lieu, avec des faux papiers, de fausses identités, etc. À telle enseigne qu'en février 1962, dans le Jura, les négociateurs durent porter des passe-montagnes et des skis. À y regarder, les P.-V. étaient une suite de monologues avec des arguments repris à satiété.

L'autodétermination proposée par la partie française n'était autre qu'une pré-indépendance pour le FLN, alors que l'enjeu des négociations avait essentiellement porté sur les droits de la minorité européenne et le Sahara. Le FLN avait refusé le régime spécifique pour les Européens, alors que, pour la question du Sahara, la France voulait le séparer du reste du pays, ce qui avait été à l'origine du blocage des négociations.

La levée de la restriction interviendra le 18 mars 1962, ouvrant la voie à la signature des Accords d'Évian, qui portèrent sur la proclamation du cessez-le-feu, la détermination d'une période transitoire et l'organisation du référendum d'autodétermination. Ces accords comportaient également un ensemble d'accords de coopération dans les domaines économique et culturel.

Pour expliquer le degré de méfiance des deux délégations, l'auteur révélera qu'au moment de parapher le document, Krim demanda à revoir toutes les clauses de l'accord et à signer les pages une après l'autre. Cependant, ironie de l'histoire, les négociateurs tissèrent des liens amicaux en dépit des positions antagonistes. Leur souhait et leur volonté commune d'aboutir à un cessez-le-feu emportèrent. *De Gaulle et l'Algérie. Vers la paix en Algérie. Les négociations d'Évian dans les archives diplomatiques françaises* démontre la difficulté à sortir d'une guerre. Ce qui fut fait malgré les difficultés, soutient l'auteur.

Djamel Belbey

*56e anniversaire de la mort
de Zighoud Youcef*

L'HOMME QUI A PORTÉ L'ALGÉRIE DANS SON CŒUR

*Par Salah Boudjemaâ,
chef de la Zone 4 de la Wilaya II historique,
compagnon de Zighoud Youcef.*



GUERRE DE LIBÉRATION

Contribution

De g. à dr. : Zighoud, Abane, Ben M'hidi, Krim et Ouamrane



Le 23 septembre 1956 fut, sans doute, une date charnière dans l'histoire de la révolution algérienne.

Elle venait d'arracher une page qui pouvait changer beaucoup de choses dans la lutte armée et lui dessiner un autre avenir. Sa mort même a déjà changé beaucoup de choses : qu'en aurait-il été s'il avait pu atteindre la Wilaya I pour rencontrer ses chefs ? Surtout qu'il venait de rentrer de la Soummam, avec un moral revigoré et un désir

irrépressible de vaincre. Le Congrès de la Soummam avait, en effet, marqué profondément Zighoud, connu pour son esprit coriace et déterminé. Il en sortit avec une nouvelle vision de l'action révolutionnaire dont il n'avait pas, à ce que je crois, tout dit. Néanmoins, on sentait chez lui désormais une volonté d'aller le plus loin possible.

Beaucoup ont écrit sur les circonstances de la tenue du Congrès de la Soummam et ses résolutions ; mais ce que d'aucuns ont feint d'ignorer est que la Soummam était l'aboutissement naturel de l'offensive du 20 août 1955, planifiée et conduite par le héros Zighoud Youcef.

On doit admettre que la révolution algérienne n'aurait pas pris l'envergure qu'elle avait prise, à commencer par son étendue géographique, l'adhésion massive des

Algériens, l'idée de déplacer la bataille vers le sol français et d'avoir fait entendre la voix de l'Algérie algérienne au Conseil de sécurité de l'ONU et gagné la bataille de l'opinion internationale, n'eût été cette grande action du 20 août 1955, dont Zighoud fut l'architecte.

Par ailleurs, Zighoud lui-même sentait une plus lourde responsabilité qui pesait désormais sur la Révolution, qu'il fallait réorganiser de fond en comble, en vue d'assurer sa pérennité et sa vigueur et une meilleure coordination entre l'ensemble de ses dirigeants. Et c'est dans cet esprit-là qu'il pensa, une première fois, à réunir tous les dirigeants sur les montagnes de Collo, considérées comme territoire libéré depuis l'offensive du 20 août, au moment où l'ennemi intensifiait ses pressions sur les Wilayas I et II. Il prit contact avec Ben M'hidi, avant de consulter tous les autres dirigeants, qui étaient alors tous isolés les uns des autres. Il nous chargea, moi avec d'autres, de préparer la rencontre et d'étudier les aspects logistique, humain et sécuritaire. Pour ce faire, il créa une commission qu'il confia à Abdelmadjid Kahl-Erras, et qui était composée aussi de Mohamed Bellachia et de votre serviteur. Nous avons choisi la région de Bouzaârou, à Collo, pour tenir cette réunion, et nous avons entamé les préparatifs, sans même en connaître la date exacte. Zighoud avait l'habitude

GUERRE DE LIBÉRATION

Contribution



De g. à dr. : Benaouda, Bentobal, Ben M'hidi et Zighoud



de tenir des réunions de wilaya pour examiner la situation et prendre de nouvelles mesures pour les prochaines étapes. Mais pour une réunion au sommet, entre chefs de la Révolution, il fallait choisir une région aux limites entre les Wilaya II et III, afin de permettre la présence du plus grand nombre. L'idée se concrétisa à la Soummam, connue de tous, qui était, essentiellement donc, celle de Zighoud, pour laquelle il s'était donné corps et âme. Sa discussion avec Ben M'hidi portait justement sur cet impératif de tenir la réunion et d'élaborer une plateforme d'actions définissant l'orientation et les tâches futures de la Révolution.

C'est de là que Ben M'hidi en informa Abane, avec qui il entretenait de bonnes relations. Ce dernier, saisissant bien le message, entreprit alors d'enrichir l'idée et de développer un ordre du jour grâce à sa vaste culture politique. Il prit des libertés d'action, dès lors qu'il était mandaté par Ben M'hidi. Cela se vérifia à travers le rôle d'animateur joué par Abane dans les assises du congrès. Pour Zighoud, Ben M'hidi incarnait la légitimité et Abane la réflexion. Ben M'hidi s'était définitivement fixé sur Abane, à la suite de sa rencontre infructueuse avec Ben Bella en Egypte.

Cette proposition de Zighoud d'organiser une réunion de coordination avec l'ensemble des dirigeants de l'intérieur

fut comme un tremplin pour les deux hommes afin de ramener Ben Bella et les autres à suivre la direction de l'intérieur. Mais ce qui se passa à la Soummam dérouta tout le monde. Zighoud se retrouva exclu, pendant qu'un Dahleb, fraîchement embarqué à la Wilaya, se retrouva, lui, membre du CCE. Quand je lui ai posé la question, Zighoud m'a expliqué que les décisions «étaient prises au préalable», avant même l'arrivée de tous à la Soummam, et disait avoir accepté «le fait accompli».

Mais Bentobal affirme que Zighoud avait l'air très choqué et très contrarié, lorsqu'il apprit les résolutions du Congrès de la Soummam. Il aurait demandé à Bentobal : «Que faire ?» Et ce dernier de lui rétorquer : «C'est toi qui as concocté tout ce projet, tu n'as qu'à te conformer aux résolutions qui y ont été décidées !»

Au retour du congrès, je l'ai interpellé en lui faisant remarquer que la direction de la Révolution devait être dirigée par des hommes révolutionnaires et convaincus, «mais ce qu'on voit, ce sont des dirigeants qui n'ont aucun lien avec la Révolution !» Je me souviens qu'il était très gêné, et me lança : «Toi, tu es encore jeune ; mais tu sais bien que c'est moi qui ai tout fait et ramené la Révolution à cette étape : ce qui s'est passé est le fruit de mes idées ; mais j'ai accepté les résolutions du congrès, parce que nous avons



GUERRE DE LIBÉRATION

Contribution

besoin d'une direction collégiale et d'une action unitaire, quand bien même cela serait aux dépens de beaucoup d'entre nous ; parce qu'il nous faut unir les gens, car si on n'arrive pas à unir les gens, on ne pourra pas unir le pays, et si on n'arrive pas à unir le pays, il nous sera difficile de réaliser la victoire. Pour moi, je suis sorti avec cette conclusion que nous avons assuré l'indépendance. On peut perdre la Révolution, mais on aura l'indépendance, c'est le plus important. C'est pour cette raison que j'ai accepté les décisions du congrès. Sache bien, Salah, que je ne suis pas un idiot, pour accepter qu'Abane vienne faire ce qu'il a fait ; mais nous devons rester aux côtés de l'Algérie. Quoi qu'il en soit, le temps, la lutte et l'action sur le terrain changeront beaucoup de choses.»

Zighoud était, certes, quelque peu déçu à son retour de la Soummam, mais son romantisme révolutionnaire n'avait été une charge que pour lui-même. Il avait le pressentiment que le train arrivera à bonne gare, avec de nouveaux dirigeants, de nouvelles figures, abstraction faite de leur niveau ou de leur parcours. Son altruisme ne s'exprimait pas seulement sur le terrain de l'action militaire quotidienne, mais s'appliquait à tous les domaines de sa vie. C'est pourquoi, il accepta ce que d'autres, de bien moindre stature, ne purent accepter ; bien que l'idée fût la sienne. Il voulait tout simplement une Algérie libre. C'est pour cette raison, peut-être, qu'il se laissa diriger par Abane qui connaissait bien le sens élevé du patriotisme chez les Zighoud, Ben M'hidi et Krim, et leur sacralisation de la Révolution, qui les empêchait d'avoir des visées personnelles. Assuré de la disponibilité des trois pour le succès du congrès, Abane s'est alors permis d'écarter qui il voulait et de placer qui il voulait.

L'idée d'un Etat moderne, instaurant la séparation des pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire, était le fruit de l'abnégation que j'ai évoquée chez ces hommes de la première heure, en tête desquels figurent Krim, Ben M'hidi et Zighoud, lesquels avaient assumé, avec un courage légendaire, tout le poids du déclenchement de la lutte armée, tout en consentant à se voir marginalisés, à l'instar de Zighoud, au sein des instances de direction, et en considérant cela comme un simple «détail».

En effet, pour les initiateurs du congrès, l'idée de transformer une rébellion, que d'aucuns, au début, qualifiaient d'aventure sans lendemain, en une révolution dans toute son acception et imposant sa loi à l'Algérie toute entière – pour éviter un énième échec –, méritait bien tous les sacrifices, parce qu'ils n'avaient pas le droit à l'erreur. Ils connaissaient bien les leçons de l'Histoire, et ils ne voulaient pas retomber dans les erreurs de leurs aïeux,

concernant notamment cette question de la direction collégiale. A ce propos, toutes les interprétations faites sur le principe de la primauté du politique sur le militaire, et selon lesquelles celle-ci concernerait le concept, pas les individus, ne sont fondées sur aucun argument, preuve en est que le premier à avoir été écarté par Abane, c'était Zighoud, sans qui, on ne le dira jamais assez, le congrès de la Soummam n'aurait jamais eu lieu.

Malgré tout cela, Zighoud accepta la mission qui lui avait été confiée par le CCE : se rendre dans la Wilaya I, qu'il connaissait bien pour y avoir séjourné longtemps, pour tenter de trouver une solution aux problèmes qui s'y posaient après la mort de Benboulaïd, et, chemin faisant, pour expliquer aux nouveaux dirigeants de cette Wilaya les résolutions du congrès et essayer de les amener à y adhérer, dans le seul but, comme il répétait toujours, de conserver une direction collégiale. Il me proposa de l'accompagner dans cette mission, après avoir passé les consignes de sa Wilaya à Bentobal, mais je déclinai, parce que je me voyais inutile dans une région que je ne connaissais pas du tout. Il me remit alors un courrier destiné à Bentobal, qui se trouvait alors dans la région d'Ouled Khessib. Dans cette lettre, il expliquait mon cas, en lui suggérant de me réintégrer dans les nouvelles structures. Je devais passer par Ali Kafi, lequel m'a accompagné chez Bentobal. Là, je suis resté à ses côtés, jusqu'au jour où il tomba au champ d'honneur le 23 septembre. J'étais avec lui dans cette célèbre bataille, sur laquelle je reviendrai bientôt. Après sa mort, je suis parti voir Ali Kafi pour l'en informer ; mais je ne lui ai pas remis la lettre ; et c'était la première fois qu'on me confiait une tâche précise depuis le congrès de la Soummam ; c'était le cas, d'ailleurs, pour tout le monde.

Les idées et la stratégie de Zighoud étaient d'une précision et d'une clairvoyance sans égales. Il était persuadé que la victoire n'était pas aussi facile que certains voulaient le faire croire. Il disait toujours : «Lorsque nous aurons obtenu l'indépendance, nous verrons, à la tête de la Révolution des figures autres que celles qui l'avaient déclenchée et qui s'étaient sacrifiées pour son triomphe.»

Je pense que c'est ce qui est bien arrivé ; à telle enseigne que je suis persuadé qu'il ne reste plus de la Révolution que les fêtes d'anniversaire. Nous avons, certes, gagné l'indépendance, mais nous avons perdu la Révolution. Oui, la prédiction de Zighoud il y a 56 ans s'est avérée juste. Les sabres que les martyrs du 20 Août ont dégainés pour combattre l'ennemi sont jetés au coin, et ne servent plus qu'à couper le gâteau dans ces cérémonies de circonstance !

Traduit de l'arabe par Salah Boudjemaâ

LES HÉROÏNES OUBLIÉES



J'avoue que l'ignorance, l'amnésie, le silence autour du sacrifice suprême de ces héroïnes anonymes, méconnues du grand public, me font mal. Elles n'avaient que seize, dix-sept ou vingt ans. Elles étaient jeunes, belles, intelligentes, sereines, courageuses, décidées à aller jusqu'au bout de leur idéal, par amour de la patrie.

Elles auraient pu éviter la mort, mais elles ont préféré aller jusqu'au bout de leur profond engagement. Elles ne recherchaient pas la gloire, elles savaient exactement, pourquoi elles étaient là, pourquoi elles avaient quitté leur foyer, les bancs de l'école ou l'université.

Le souvenir de leur innocence m'émeut toujours. J'ai eu la chance de m'en sortir, elles non. C'est pourquoi aujourd'hui, je me fais le devoir de partager, une ou deux choses que je sais d'elles, afin que nul n'oublie que chaque ville, village, bourg, douar, chaumière, gourbi a participé à la lutte de libération nationale, que chaque famille algérienne compte une, deux ou trois victimes, parfois plus. C'est le cas de la famille Ould Kablia, dont les trois frères étaient engagés dans les rangs de l'ALN ; Zoubida, jeune étudiante en médecine imprégnée très jeune de cette fibre nationaliste, les rejoindra. Elle n'avait que 18 ans, mais déjà était recherchée par l'ennemi pour avoir activé à Alger où elle transportait documents, armes, argent...



Par Leila Tayeb
Vice-présidente du Conseil de la nation



GUERRE DE LIBÉRATION

Contribution

Elle s'était réfugiée à Mascara, sa ville d'origine, mais pas pour longtemps. Elle n'était pas du genre à se terrer face aux actes abominables de l'indou occupant. Zoubida était disciplinée, d'une volonté inébranlable, d'une grande intelligence politique, doublée d'un engagement sans faille.

Je l'ai connue peu après son arrivée en zone 6, Wilaya V. Bien que je fusse personnellement transférée en zone 7, je savais ce qu'elle faisait avec les docteurs Khaled et Abdelhakim de leurs vrais noms Lahcène Issad et Youcef Damerdji. Tous trois ne se contentaient pas de soigner les blessures des djounoud, ils s'occupaient aussi de ces populations meurtries. En plus de leurs fonctions de médecins, ils remplissaient le rôle de commissaire politique.

Zoubida, qui avait pour nom de guerre Saliha, était connu pour ses grandes qualités humaines ; elle entreprit un travail exceptionnel d'éducation, de sensibilisation, de conseils et de soins. Dotée d'une grande force d'écoute et de persuasion, elle intervenait dans les conflits sociaux et réconciliait, et là où elle passait, les gens l'appréciaient, car elle pensait aussi les bleus de l'âme.

L'influence des trois compagnons d'armes, mobilisés 24h/24, toujours sur le qui-vive, était telle qu'elle finit par inquiéter les militaires français. Cette action psychologique était si importante que tout le monde parlait d'eux avec respect et affection. Elle fut qualifiée de « dangereuse pour l'ordre public » et les Français décidèrent d'y mettre un terme. Tous trois sont martyrs, mais peu de gens connaissent leur histoire, ils méritent pourtant notre reconnaissance et notre considération. J'ajouterais même admiration notamment pour ce bout de femme au tempérament de feu.

Une certaine nuit de septembre, celle du 19 au 20 de l'année 1958, pour être plus précise, son groupe fut encerclé, près de Bouhanifia. En zone 6, on savait que quelles que fussent les circonstances, il ne fallait pas se faire prendre. En héroïne, Zoubida défendra les djounoud blessés dont elle avait la charge jusqu'à son dernier souffle.

Ses agresseurs la connaissaient. A l'aide d'un porte-voix, et avant d'accomplir leur sale besogne, ils tentèrent de l'amadouer.

« Zoubida Ould Kablia, tu es jeune, tu es une intellectuelle, tu as l'avenir devant toi, rends-toi et nous saurons être cléments. »

Pour toute réponse, elle tire et tombe au champ d'honneur à la fleur de l'âge, criblée de balles, la veille de la proclamation du Gouvernement provisoire de la République algérienne (GPRA).

Dans cette douloureuse et héroïque aventure que fut la guerre de libération, elles sont nombreuses, ces héroïnes, à avoir tenu tête aux forces de répression colonialistes. Pour l'avoir connue plus longtemps, je ne peux m'empêcher de pleurer lorsque j'évoque le souvenir de Houria Belbouri, lycéenne, qui rejoint le maquis à 17 ans. Elle aussi, tout comme Saliha, était originaire de Mascara ; elle aussi fut encerclée et refusa de se rendre, protégeant de toutes ses forces d'adolescente les moudjahidine blessés dont elle avait la charge. Après s'être rendu compte que le djoundi Baghazel ne répondait plus, elle ramassa la Mat 49 à terre et se mit à tirer, faisant un pied de nez aux militaires français qui continuaient de parlementer avec elle. Il faut imaginer cette jeune fille de 17 ans, dans le feu de l'action, s'emparer de la Mat-49, tirant sur l'armée française, jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Elles sont des modèles de bravoure, à l'instar de Maçika Assisa de Batna, de Fadéla Saadane de Constantine, de Hassiba Ben Bouali, qui elles aussi refusèrent de se rendre conscientes qu'elles allaient mourir, toutes, avec cette mission au cœur et dans la tête, l'indépendance du pays.

Mais est-il nécessaire de rappeler que dans cette action libératrice, la femme ne demandait qu'à s'impliquer. Elle aura été de tous les combats, sédimentant sa contribution en de nombreuses incarnations aussi symboliques les unes que les autres. Elle a donc aussi droit à sa part de gloire dès lors qu'elle a assumé pleinement et en toutes circonstances ses rôles de résistante, de militante, de combattante, d'épouse, de mère, active et efficace.

J'ajouterais pour finir que j'applaudis des deux mains l'initiative du ministère des Moudjahidine de faire un livre dans chacune des 48 wilayas du pays sur les chouhada anonymes, livre-témoignage, qui sera distribué dans les écoles.

Hommes ou femmes, votre sacrifice n'a pas été vain. Les enfants d'Algérie sont toujours au service de leur patrie pour le bien de tous ses citoyens.

Gloire à nos martyrs.

Leïla Tayeb

FIGURES DE LA RÉVOLUTION

Mémoire



8 octobre 1957

Rendez-vous avec la mémoire

ALI LA POINTE, HASSIBA, P'TIT OMAR ET BOUHAMIDI ONT TRACÉ LA VOIE DE L'INDÉPENDANCE



De g. à dr. : P'tit Omar, Yacef Saadi, Ali la Pointe et Hassiba Ben Bouali



Ruines de la maison, située au 5, rue des Abdérames, qui a servi de cache à Ali la Pointe, Hassiba Ben Bouali, P'tit Omar et Bouhamidi, après sa destruction, le 8 octobre 1957

Des moudjahidine de la première heure, ayant fait partie de la mythique Zone autonome d'Alger (ZAA), se sont retrouvés le 8 octobre pour une cérémonie annuelle de recueillement à la mémoire des chouchou Ali la Pointe, Hassiba Ben Bouali, Omar Yacef (dit P'tit Omar) et Mahmoud Bouhamidi, morts un certain 8 octobre 1957, à la suite du plasticage de leur cache au 5 rue des Abdérames (Casbah d'Alger), par l'armée coloniale commandée par le général de sinistre nom, Massu.



Par Djamel Belbey



FIGURES DE LA RÉVOLUTION

Mémoire

Au-delà, de la gerbe de fleurs déposée à la hâte et la photo de famille prise dans la maison reconstruite à l'identique et devenue le lieu-témoin par excellence de la « bataille d'Alger », les présents à cette cérémonie ont certainement voulu raviver la mémoire et porter aux nouvelles générations le message du sacrifice. Les martyrs ont montré la voie à suivre. Que l'indépendance ne se donne pas, mais s'arrache au prix d'immenses sacrifices, comme ceux consentis par nos valeureux martyrs.

Officiels et proches parents des martyrs racontent quelques bribes de l'histoire dont ils ont été témoins, de la vie et de la mort des chouchous.

Le 8 octobre 1957, les habitants de la Casbah et de tout Alger sont réveillés en pleine nuit par le bruit sourd d'une explosion, d'une violence inouïe, qui a soufflé deux petits immeubles, tuant sur le coup quatre de nos valeureux héros, ainsi qu'une vingtaine de personnes parmi les victimes civiles.

Il est minuit quand les paras de la deuxième compagnie de combat cernent le quartier abritant la cache en haute Casbah où sont retranchés nos quatre valeureux martyrs. On fait évacuer la population des maisons comprises dans l'îlot. Vêtu d'une djellaba dont la capuche lui recouvre en partie le visage, un homme est emmené par les paras dans la maison vidée de ses habitants, au 5 rue des Abdérames, monte au premier étage, fait déplacer un divan et montre sur le mur l'ouverture de la cache, un rectangle d'environ 40 cm sur 50 cm.

Les paras tentent de parlementer avec Ali la Pointe, qui se terre dans le silence. A 5 heures du matin, l'armée coloniale décide de plastiquer la maison. L'explosion est d'une violence inouïe, emportant Ali la Pointe, Hassiba, « une jolie jeune fille de dix-sept ans, délicate, élégante, instruite, héritière d'une riche famille bourgeoise qui ne pensait qu'à la victoire de la révolution », P'tit Omar « dont les yeux noisette riaient tout le temps », et Mahmoud Bouhamidi (*).

Cela eut lieu, quelques jours seulement après l'arrestation de Yacef Saâdi en compagnie de sa principale collaboratrice Zohra Drif, détentrice des archives de la Zone autonome d'Alger, le 24 septembre, au terme d'un plan diabolique de l'armée coloniale, pour mettre fin aux attentats commis par le FLN dans Alger et qui visaient la population européenne.

Il y avait notamment ceux du samedi 26 janvier 1957, en fin d'après-midi. Trois belles moudjahidate habillées à l'occidentale posèrent chacune une bombe dans des quartiers européens de la rue Michelet : la « Cafeteria », la brasserie l'Otomatic, la brasserie « Coq Hardi », près du plateau des Glières, trois établissements fréquentés par la clientèle aisée d'Alger.

Deux jours après, ce fut la grève générale des huit jours. Le lundi 28 janvier, tous les magasins sont clos, les habitants se terrent dans leurs logements suivant les ordres du FLN.

Du 18 janvier au 15 avril 1957, de nouvelles bombes explosent en plein match de football aux stades d'El Biar et de Belcourt, posées par des adolescents qui n'avaient pas dix-huit ans. À la veille de l'été, en fin d'après-midi, trois socles de lampadaires en fonte, qui servaient d'arrêts de trolleybus, explosent. Le samedi suivant, c'est au casino de la Corniche qu'une bombe de forte puissance explose.

Alger est devenue le cœur battant de la révolution, en application des directives, de la révolution, notamment le plan qu'échafauda Larbi Ben M'hidi, en compagnie d'Abane Ramdane, dès janvier 1957, et qui se résumait en la célèbre formule : « Mettez la révolution dans la rue et vous la verrez reprise et soutenue par des milliers d'hommes. »

Mais la répression s'abat alors sur la population. À El Biar, à Bouzaréah, aux camps d'hébergement, on pratique la torture à la chaîne, et on use de pratiques inhumaines à l'encontre de la population musulmane en vertu des pouvoirs spéciaux que venait de confier, en janvier 1957, Robert Lacoste, le ministre-résident, à Massu qui commandait la 10e division parachutiste.

La population musulmane est rudement touchée par la répression. Il n'y a guère de famille qui n'ait eu un ou plusieurs de ses membres arrêtés, torturés, tués parfois. Les disparitions se comptent par centaines, par milliers.

Ainsi s'achève une bataille dont se vante l'ennemi mais qui est en fait une basse opération de police, ayant révélé le vrai visage du colonialisme à travers l'usage de la torture, les exécutions sommaires et l'ouverture de camps de concentration. L'épopée de « la bataille d'Alger » a donné aussi un retentissement international sans commune mesure à la révolution algérienne.

Djamel Belbey

(*) D'après Yves courrière

*Djahida Alili, fille du commandant Ahmed Alili,
dit Si Baghdadi, et Fatiha Beskri*

L'ENFANT NÉE AU MAQUIS

Par Imad Kenzi





FIGURES DE LA RÉVOLUTION

Portrait

« Mon histoire est belle à raconter, mais douloureuse à vivre. » C'est par cette phrase simple en apparence, mais lourde de sens, de regrets et de frustrations que Djahida Aliliraconte sa vie, son enfance. Elle évoque surtout son père, commandant Ahmed Alili, chef de la zone 3 de la Wilaya IV qu'elle n'a jamais connu, car tué dans une embuscade, en 1958, quelques mois avant sa naissance et sa mère, Fatiha Beskri, elle aussi morte les armes à la main dans la région de Chlef, quelques mois avant l'indépendance.

Djahida, qu'on appelle communément Nacera dans le cercle intime, est un boute-en-train, aux ressources inépuisables. Mère de deux garçons, qui lui ont donné cinq petits-enfants, elle croque la vie à pleines dents. Derrière l'apparence d'une cinquantenaire libérée des lourdeurs de l'âge et de la pesanteur de la société, Djahida cache, néanmoins, une âme torturée par la perte précoce de ses deux parents. Un vide affectif que ni son ex-mari, ni ses enfants ou petits-enfants, encore moins le temps, n'ont parvenu réellement à combler. Elle parle, avec la rage dans la voix, de son père, le commandant Ahmed Alili, chef de la zone 3 de la Wilaya IV, et surtout de sa mère, Fatiha Beskri, une chahida qui sombre peu à peu dans l'anonymat par déficit d'évocation. A la colère, mal contenue, d'avoir été privée de l'amour parental, Djahida exprime un sentiment de fierté d'être la fille de deux martyrs de la guerre pour l'indépendance de l'Algérie. « L'histoire de mes parents est belle à raconter », souligne-t-elle. Dès lors, elle déroule le film d'une tranche de la vie de ses parents, par saccades, en nous montrant de temps à autre des photos en noir et blanc, prises pour

Commandant Ahmed Alili, dit si Baghdadi, père de Djahida, deuxième à partir de la gauche



la plupart au maquis.

Elle commence par la rencontre d'un homme, déjà dévoué à la cause nationaliste, et d'une femme qui voulait participer à la libération de son pays du joug du colonialisme. « Ma mère, fille de caïd (à Aïn-Defla, ndlr), voulait absolument monter au maquis. On lui a dit qu'il faut qu'elle soit mariée. Comme elle était jeune (elle n'avait pas encore bouclé ses 17 ans) et belle, elle pouvait choisir un mari parmi les officiers de l'ALN. Elle a choisi si El-Baghdadi, soit le nom de guerre de mon père (un natif de son douar Beni Ghomriane à Aïn-Defla, ndlr) », rapporte notre interlocutrice. Elle ouvre une parenthèse dans son récit pour donner les raisons qui ont incité le commandant Alili à opter pour ce

pseudonyme : « Un jour, il s'est réfugié chez son ami Baghdad Bentorki, à Koléa. Ce dernier a été exécuté devant ses yeux par l'armée française. Ebranlé, il a fait le serment de venger son ami. C'est pour cela, qu'il s'est fait appeler, au maquis, si El-Baghdadi. »

Elle revient à l'épisode de mariage de ses parents, en précisant que les responsables de l'ALN se sont d'abord assurés que la famille de la future épouse était bel et bien acquise à la révolution. « Baba caïd (le grand-père, ndlr) cachait les moudjahidine de passage dans sa propriété. Ma mère a puisé son militantisme de cet engagement aux côtés du FLN », atteste Djahida. Le mariage est célébré, en 1956, au maquis, en présence des compagnons

FIGURES DE LA RÉVOLUTION

Portrait



de lutte du commandant Alili et de quelques membres de la famille de Fatiha Beskri, dont la mère. *« Mes parents se sont beaucoup aimés, même s'ils ne se voyaient pas souvent car mon père était tout le temps en déplacement. »* Le commandant Alili, bras droit d'Ahmed Bougara, était chargé d'acheminer les armes vers la Wilaya IV. *« Quand ils se retrouvaient, ma mère s'habillait d'une kachabia, pour se donner l'allure d'un homme », poursuit la narratrice. « Ma mère était une vraie fellagha. Elle combattait avec les armes. Même enceinte, elle n'a pas voulu renoncer à la lutte armée. »*

Fatiha accouche de sa fille, au mois de février 1959, au maquis. *« Ma naissance ressemble à l'histoire du film : La nuit a peur du soleil. Je suis née à la montagne dans le froid de l'hiver. J'ai été récupérée par un moudjahid qui m'a transportée, dans une cagoule sans couper le cordon ombilical, jusqu'au premier douar. Là, j'ai été confiée à une vieille femme, qui me cachait dans des silos à blé, de peur que je sois découverte par les Français qui recherchaient activement une fellagha avec un nouveau-né. »* Les moudjahidine ont organisé, quelques jours plus tard, le déplacement du bébé de Aïn-Defla vers Boufarik, où ils l'ont remis à ses grands-parents paternels. *« Mon père ne m'a jamais vue. Il est mort, peu avant ma naissance, dans un accrochage au niveau d'El-Aricha, aux frontières algéro-marocaines. »*

Fatiha Beskri partait souvent voir sa fille, en cachette, chez ses beaux-parents. *« A la fin de l'année 1961, un empêchement l'a retenue au maquis. On m'a fait alors monter jusqu'à elle. Je ne l'ai pas revue. J'étais dans les bras du moudjahid Si Boubeker quand on a annoncé sa mort. Elle a été tuée les armes à la main ».*

A 3 ans, Djahida est orpheline de père et de mère. Elle est élevée par sa tante paternelle. Elle voit souvent les membres de la famille de sa mère. Elle s'attelle, depuis son plus jeune âge, à cultiver la mémoire et l'image de ses parents comme celles de deux icônes. En novembre 2004, elle reçoit, au Palais des nations des mains du président de la République, Abdelaziz Bouteflika, la médaille suprême *« El-Athir »* de Si Baghdadi. Le lendemain, elle assiste, à Aïn-Defla, à la cérémonie de l'inauguration d'une stèle édifiée à l'effigie de son père.

Commandant Ahmed Alili, dit si Baghdadi

Né en 1925 au douar Beni Ghomriane, (Aïn Defla), il grandit dans la ville de Boufarik. Il rejoint les rangs de l'ALN dès le déclenchement de la lutte armée pour



Si Baghdadi assis au centre de la photo



FIGURES DE LA RÉVOLUTION

Portrait

l'indépendance de l'Algérie. Il avait milité, auparavant, à l'Organisation spéciale (OS) et connaissait de près de grandes figures de la révolution, tels Boudjemâa Souidani, Mohamed-Larbi Ben M'hidi, ainsi que Ahmed Bouchaïb. Commandant Alili, plus connu sous son pseudonyme de guerre « Si Baghdadi » était « le premier capitaine politico-militaire de la zone 3 Wilaya IV (Ouarsenis- Zaccar), wilaya de Chlef. Il avait pour mission d'acheminer les armes de l'extérieur et de les répartir entre les trois zones de la wilaya IV (Palestro, Blida et l'Ouarsenis) ».

Ses faits de guerre sont nombreux. Il n'en demeure pas moins que la mémoire collective retient le souvenir de la mission « qui l'obligea à traverser la ligne Morice. Son groupe tomba dans un grand ratissage, suivi d'un accrochage où il y eut beaucoup de morts dans les rangs de l'armée française ». L'on se rappelle aussi une « opération dans l'Ouarsenis, durant laquelle, il réussit à faire 48 prisonniers. C'est le plus grand nombre de prisonniers jamais fait par l'ALN ». En juillet 1958, Si Baghdadi est chargé de ramener des armes du Maroc. Entre El Bayadh et Mécheria, au sud-ouest d'El-Aricha, « il fut surpris avec 18 maquisards en plein Chott El Gherbi, un espace plat à perte de vue et désespérément désertique. Il n'eut d'autre choix que de livrer bataille aux soldats français avec l'espoir de ne pas être pris vivant. Il lança l'assaut sur l'ennemi en brandissant son arme aux cris de « Allah Akbar », il alla ainsi au-devant d'une rafale de mitrailleuse de l'ennemi qui mit fin à sa vie ». Il était âgé de 33 ans. Ahmed Alili a laissé deux filles, nées de deux mariages différents. Une stèle a été érigée pour lui rendre hommage à Aïn Defla. Dans cette ville, un lycée porte son nom.

Fatiha Beskri, dite Yamina épouse Alili

Quand elle est morte, dans un accrochage avec une troupe de l'armée française dans la région de Chlef, trois mois avant la proclamation de l'indépendance, Fatiha Beskri avait 21 ans et laissait derrière elle une fillette de trois ans. Elle a choisi le chemin du maquis à peine sortie de

l'adolescence. Fille du caïd El-Bessekri, membre de l'organisation du FLN de Beni Ghomriane (Aïn Defla), elle était pourtant destinée à une vie plus rangée. Fatiha, qu'on appelait au djebel Yamina, était considérée comme une véritable maquisarde, qui combattait, aux côtés des hommes. C'est d'ailleurs les armes à la main qu'elle meurt. Peu d'écrits d'histoire rendent hommage à cette martyre. Les pouvoirs publics ont néanmoins baptisé en son nom une école primaire à Aïn-Defla et un centre de formation professionnelle à Garidi.

Soulef Biskri



Djahida Alili dans les bras de sa mère Fatiha Beskri, dite Yamina

*Le parcours de Mohamed Melouk
dit Sabri, premier technicien
des transmissions de l'ALN*

UNE PASSION AU SERVICE DE LA PATRIE

Quand j'ai accompagné Abderrahmane Berrouane dit Hadj Safar pour rencontrer Mohamed Melouk, un avant-gardiste novateur des transmissions de l'ALN pendant la guerre de libération nationale, je m'attendais à voir un homme usé par le temps, s'abandonnant comme la plupart des hommes de son âge au repos après toute une vie de labeur ; mais quelle ne fut ma surprise en constatant que Mohamed Melouk dit Sabri, l'infatigable maquisard, n'obtempère pas aux impératifs que dictent ses 76 ans. Bien au contraire, c'est un homme affairé et dynamique qui nous ouvre la porte de son grand laboratoire de maintenance et de production de matériel de transmission. Le secret de Si Sabri réside sans doute dans le travail et la persévérance hérités des longues années passées au « djebel » et une devise qu'il tient de Abdelhafid Bousouf : « Ne dis jamais c'est impossible ».

Par Nazim Aziri



HISTOIRE DU MALG

Portrait

Le début d'une passion

Né à Miliana en 1936, dans une famille de nationalistes, Mohamed Melouk s'est imprégné de politique dès son plus jeune âge, et c'est auprès d'un oncle, militant au sein du PPA, qu'il apprend l'histoire du nationalisme algérien. Après des études primaires à l'école Cazenave de Blida, il s'inscrit au Collège moderne et technique du Ruisseau à Alger. Fort d'une excellente réputation, l'établissement est réservé exclusivement aux Français, accueillant rarement des Algériens. D'ailleurs, Mohamed s'aperçoit rapidement qu'il n'y a au collège que lui et un autre compatriote parmi les dizaines de pieds-noirs. Inscrit dans la section radio, le rêve va donc se réaliser. Mais un incident imprévu marquera à jamais ce jeune Algérien venu de Miliana concrétiser son ambition.

Le sourire aux lèvres, Si Sabri nous raconte qu'un beau jour il s'apprêtait à rejoindre sa classe avec son compagnon quand un

instructeur, manifestement raciste, les provoqua en leur lançant : « Voilà le troupeau qui arrive. » Mohamed, ne pouvant contenir sa colère, prit un encrier et le lança à la figure de l'instructeur. Ce fut un geste impardonnable surtout pour un Algérien déjà considéré, de par son origine, indésirable parmi les Français. Le verdict de l'administration était sans appel : Mohamed Melouk et son ami ne remirent jamais les pieds dans l'établissement. Exclu du lycée, Mohamed ne baissa pas les bras, la partie n'étant pas perdue pour autant.

La même année, une seconde chance s'offrit à lui, mais cette fois-ci au collège d'électricité industrielle de Kouba, où il fit un brillant cursus, couronné quelque temps plus tard par un certificat d'aptitude professionnelle, lui permettant d'intégrer la vie professionnelle. Avant de quitter l'établissement, il était de tradition que l'élève fît un stage de trois mois dans une entreprise pour parfaire

sa formation. Mohamed Melouk fut orienté vers la Compagnie générale d'entreprises électriques (CGEE), de renommée internationale.

Vers 1955, commençait alors l'abandon progressif du 110 volts. À cette époque, tous les appareils électroménagers neufs étaient vendus en 220 V ou équipés de transformateurs 110/220. La compagnie qui employait Mohamed Melouk procédait, pour sa part, à la transformation des tensions électriques dans plusieurs régions d'Algérie. Mohamed Melouk, réputé pour être l'un des meilleurs techniciens, procéda, à lui seul, aux opérations de transformation à Médéa et au village de Montpensier à Blida.

Muni d'un savoir-faire dans le domaine de l'électricité, Mohamed nous raconte alors comment il avait fait gagner à son employeur d'importantes sommes en réadaptant les appareils au nouveau voltage sans pour autant s'en débarrasser.

N'oubliant pas sa vraie passion, Mohamed garda un lien ombilical avec les ondes radio, qui avaient, depuis son enfance, nourri son esprit et son imagination. Pendant sa formation à Kouba, Mohamed suivait également des cours par correspondance à l'École centrale de Paris et à l'Institut de radio, deux établissements spécialisés dans le domaine de la radio. Cette année-là, Mohamed Melouk devait songer aussi au service national. Avant de s'y engager, il passa d'abord un stage de préparation militaire dans l'aéroclub de la Mitidja et l'AIA de Blida. Le choix de ce lieu n'était pas fortuit, l'aviation étant indissociable de la radio-transmission. À l'aéroclub



Poste radio SVM transformé en poste d'écoute à Blida

HISTOIRE DU MALG

Portrait



de Blida, Mohamed Melouk fit la rencontre d'un vieil ami, un certain Ait Messaouden qui deviendra par la suite le premier pilote de chasse algérien. Premier de sa promotion radio, il eut droit à un stage pratique.

Aït Messaouden s'occupa de pilotage alors que Melouk prit en charge la radio. Ce contact réel avec un matériel sophistiqué incita Mohamed à poursuivre son chemin vers sa vraie passion.

Diplômes en poche, Melouk s'orienta alors vers la section militaire d'El Harrach, spécialisée dans les transmissions. Arrivé au bureau, l'officier chargé du recrutement lui demanda ses papiers, et lorsqu'il vit sur la carte d'identité du jeune Algérien la mention « Français musulman », il lui fit part du refus catégorique de l'administration de l'inscrire. Profondément indigné par les clauses abusives de l'école d'El Harrach, Mohamed Melouk prit alors la décision de désertir le service militaire et de rejoindre directement les rangs de l'ALN.

Le début d'une grande aventure

L'année 1955 fut une année décisive pour Mohamed Melouk, en ce sens qu'il décida de passer à l'acte et faire ses premiers pas au djebel. Grâce à quelques connaissances, il contacta des membres du FLN, mais pour des raisons de moyens et de procédures strictes, imposées par des impératifs de sécurité, l'ALN exigeait aux volontaires d'être recherchés par l'armée française. Sa première tentative d'intégrer les moudjahidine fut donc un échec.

Plus déterminé que jamais à suivre le chemin que lui dictait le destin,

Mohamed milita activement au sein des cellules secrètes du FLN à Blida. Il mit en place un atelier de maintenance et de réparation de matériel de transmission et contribua également aux écoutes ciblant les services de sécurité français, moyennant un matériel qu'il avait lui-même fabriqué à partir d'une radio transformée en poste d'écoute.

1956, le moment de vérité arriva. Il fallait prouver son engagement et sa bravoure pour être admis au maquis. Mohamed était prêt à relever le défi. Fin 1955, début 1956, l'opération à laquelle il participait avec ses frères du FLN et qui visait le commandant de la place de Blida tourna mal. Melouk

devait récupérer l'arme de la cible après que le fidai lui eut tiré dessus. Mais ce dernier fut tué sur le coup, après la riposte de l'officier français. Melouk prit la fuite et ne tarda pas à rejoindre le maquis de la Wilaya IV sous le commandement du colonel Si Sadek, de son vrai nom Slimane Dehilès.

De formation technique, Mohamed fut affecté à la section des transmissions, une unité à peine créée et fonctionnant avec des moyens modestes. Mettant ses connaissances au profit de l'ALN, il commença à mettre en place un atelier, en constituant un matériel d'écoute et de réception grâce à l'aide matérielle de Mustapha Bencherchali, fils d'une grande



Outil de maintenance, atelier Wilaya IV



HISTOIRE DU MALG

Portrait

Mohamed Melouk au centre de la photo, en compagnie de Sid-Ahmed dit Si Smail et Kechroud, premier speaker de la RDA (frontières marocaines, 1957)



famille de notable de la ville de Blida. Mohamed le rencontrera plus tard au PC 4 de la Wilaya V, en compagnie d'un certain Mustapha Nador originaire de La Casbah. Mustapha Bencherchali tombera au champ d'honneur en 1957.

Pendant son séjour dans la Wilaya IV, Mohamed Melouk effectuera plusieurs dépannages et réparations, sur le matériel récupéré des unités françaises lors des embuscades qui leur furent tendues.

Au maquis de la wilaya IV il fit la rencontre de plusieurs moudjahidines qui ont inscrit en lettre d'or leur combat pour la libération nationale à l'instar de Baya el Kahla, de son vrai nom Toumya Laribi.

Dans son livre intitulé Ondes de choc, Senoussi Seddar dit Si Moussa raconte : « Le colonel Si M'hamed Bougera, commandant

de la Wilaya IV, avait tenté de créer les transmissions dans sa propre wilaya. Il fait appel, pour ce faire, à deux jeunes moudjahidine, Sabri, élève du lycée technique du Ruisseau à Alger, et Mohamed Mekhatria, ancien militaire opérateur radio de transmission pendant la guerre d'Indochine. » Le choix du lieu a été déterminé par Si M'hamed Bougera ; ce dernier opta pour les monts de l'Ouarsenis, plus calmes et moins exposés aux accrochages avec l'armée française. Sabri et Mekhatria se mirent au travail et creusèrent un abri pour le PC, mais ne sachant pas bien se débarrasser de la terre fraîche extraite, ils commirent l'erreur de l'étaler tout au tour de la cache. Les pilotes des avions de l'armée française, pouvant facilement voir le contraste d'en haut, effectuèrent un bombardement intensif, qui

causa la destruction totale des installations. Si M'hamed décida alors d'abandonner ce projet et ordonna à Sabri et Mekhatria de se rendre à la Wilaya V qui disposait, elle, de matériel et d'opérateurs mais pas de techniciens.

Le départ à la Wilaya V

Le départ de Sabri et Gherbi pour l'ouest du pays a été négocié par Si Salah (Zâamoum). À cette époque, c'est-à-dire avant la constitution de l'Etat-major, les wilayas historiques étaient autonomes, autrement dit, chaque wilaya disposait de ses propres moyens et ressources. Pour faire face à la puissance logistique de l'ennemi, il fallait donc s'entraider et faire un échange de savoir-faire et de matériel et munition.

« Arrivé à la Wilaya V, nous dit Si Sabri, ils m'ont testé. J'ai réussi, à tel point qu'ils ont décidé de

HISTOIRE DU MALG

Portrait



créer un service technique, dans lequel j'ai contribué.» Sabri apporta son savoir-faire et ses connaissances acquises pendant son stage de préparation militaire à Blida, notamment sur l'entretien du fameux ANGRC9, l'émetteur sophistiqué, que Si Abdelkader Chanegriha, dit Tchang, a réussi à acheter auprès de la firme allemande Téléfunkun, et ce, en dépit du blocus français sur ses armes réservées aux pays de l'Otan.

« Ma première mission, nous raconte Sabri, a consisté à réparer une panne dans la zone 6 de la Wilaya V (Mascara). Gherbi s'en est chargé, quant à moi je suis parti pour la zone 8, à Boudnib, afin de dépanner l'ANGRC9 du PC 9, la zone était sous le commandement de Si Larbi.» Le réseau de la zone 8 étant caractérisé par un trafic radio très important, en raison des grandes distances au sud du pays, les postes tombaient en panne très fréquemment. Le témoignage de Si Moussa dans son livre Ondes de choc confirme l'effort colossal fourni par le binôme Sabri et Gherbi. Concernant Mohamed Melouk, il dira que ce dernier « traversera à cinq reprises la frontière algéro-marocaine ». La traversée de la frontière fut à l'époque une entreprise périlleuse, Si Sabri faillit un jour y laisser sa vie, lorsqu'un éclat d'obus tiré par l'armée française lui transperça le ventre.

Un jour de l'année 1957 et pendant que Sabri installait le PC de la zone 8, on l'informa que la radio Voix de l'Algérie libre et combattante était tombée en panne. La radio, lancée le 16 décembre 1956 au Maroc, disposait de deux émetteurs, quand le premier

cessait de fonctionner, le deuxième prenait le relais. En septembre, ce que l'on redoutait le plus finit par arriver, le deuxième appareil (émetteur) tomba lui aussi en panne. Sabri reçut alors l'ordre immédiat de se rendre au Maroc en mission de maintenance. Boumediene, chargé alors de la Wilaya V, lui envoya son chauffeur personnel, pour le ramener de Boudnib à Zaïo, dans la province de Nador. Arrivé à la station, il fallait, et sans

ANGRC9 récupéré de l'armée française lors d'une embuscade



Radio mobile (Radio de l'Algérie libre et combattante) montée sur camion Shelter, L'émetteur SCR 399 a une puissance d'émission en modulateur d'amplitude de 300W et 400 W Graphie



HISTOIRE DU MALG

Portrait

Première promotion de techniciens radio formés par Si Moussa et Si Sabri (Melouk) Wilaya V 1958



perdre un instant, se mettre au travail. Sabri répara les deux émetteurs le même jour et prit l'initiative de les faire fonctionner en même temps. Grâce à son exploit, la radio put reprendre ses émissions avec deux fréquences différentes. Ce fut une véritable prouesse technique d'autant que le matériel avait fait son temps, c'était des appareils difficiles à réparer, étant achetés d'un lot de surplus américain destiné à la vente, et que Zeggag dit Rachid Caza avait récupérés.

C'est avec une grande émotion que Sabri se rappelle le moment où Boumediene le reçut dans son bureau et le félicita en lui promettant une récompense pour les efforts qu'il avait consentis. Sabri sera d'ailleurs, peu de temps après, promu au grade de capitaine, estimant honorer avec son exploit technique la Wilaya IV où il avait fait ses premiers pas dans la glorieuse révolution.

Modernisation de la radio RDA

Dans l'ancienne installation, l'émission se faisait à l'intérieur d'un camion, qu'il fallait dissimuler à l'intérieur d'une enceinte, en démolissant et en reconstruisant les murs chaque soir. Le manque

d'espace et la mobilité réduisaient considérablement le rendement. Si Sabri nous raconte également que la radio qui avait un grand impact sur le moral des Algériens était devenue un outil indissociable pour la lutte armée, car face aux moyens médiatiques modernes dont disposait l'ennemi, en matière de communication, il fallait trouver une solution rapide et parer à toute panne imprévue.

Dans cette nouvelle mission, Sabri fut chargé de créer d'abord un studio d'enregistrement, et c'est à Nador-Ville qu'il fut établi. La tâche n'avait pas été facile, car il fallait mettre en place une console technique en utilisant des pièces détachées vendues séparément.

Vers 1958, l'enregistrement avec les magnétophones était devenu possible ce qui permit aux speakers de faire un travail plus consistant, en étant débarrassés des contraintes du terrain. Parallèlement au studio d'enregistrement, il fallait moderniser aussi l'émission et passer à l'utilisation d'émetteurs plus performants afin d'élargir le champ d'écoute de la radio. Et ce fut encore grâce à Messaoud Zeggag que la DTN reçut un nouveau matériel, un émetteur de 5 KW, mais destiné

HISTOIRE DU MALG

Portrait



Mohamed Melouk en compagnie d'un élève stagiaire des transmissions



seulement à la télégraphie. Sa réadaptation en phonie nécessitant une modification, Laghouati et Sabri reçurent alors un financement pour acheter le matériel nécessaire et le rendre fonctionnel. L'amplificateur le plus puissant qu'on pouvait trouver au Maroc ne dépassait pas les 300 W, alors que l'émission avait besoin d'au moins 800 W en BF (basses fréquences) au minimum. L'amplification fut alors rendue possible dans les laboratoires de l'ALN, permettant de contourner les difficultés techniques. Avec l'aide de Laghouati, qui avait fait le déplacement spécialement de Tunis vers le mois de mars, le nouvel appareil était fin prêt et la transmission put démarrer. L'ALN avait désormais une radio puissante et surtout fixe. Le nouvel émetteur faisait 3 tonnes, il fallait donc lui trouver un lieu sûr, à l'abri des regards d'autant que les services spéciaux français avaient engagé plusieurs unités pour traquer les services de transmissions à l'intérieur du Maroc. Après des prospections, le choix fut arrêté sur une ferme isolée du côté de Zaïo. L'émetteur, nous raconte Sabri, était si volumineux qu'il avait fallu casser le mur de l'enceinte pour pouvoir l'introduire à



L'émetteur 50 KW offert par la Chine à l'Algérie.



HISTOIRE DU MALG

Portrait

Mohamed Melouk en compagnie de membres du commandement des transmissions et de la RDA



l'intérieur. Les nouvelles émissions couvraient désormais tout le territoire algérien, la Tunisie et une partie de l'Égypte.

La formation des nouvelles recrues

Devenue un centre incontournable des transmissions de l'ALN, la Wilaya V passa à la formation des opérateurs. Ainsi, deux autres sections plus importantes furent formées du côté ouest du pays ; il s'agit successivement d'une promotion de onze stagiaires puis de vingt-trois stagiaires. La première reçut son instruction à Nador au CITT et la seconde à Oujda. Sabri fera partie des instructeurs de ces nouvelles promotions en se chargeant d'enseigner l'aspect pratique comme il savait toujours le faire. Pour la nouvelle radio installée à Zaïo, une équipe technique formée par Sabri faisait le déplacement chaque semaine pour effectuer des entretiens préventifs sur le nouveau matériel. En 1960,

l'ALN plus structurée avec des relais très importants à l'étranger et des relations avec des pays amis comme la Chine, décida d'envoyer les meilleurs de ses officiers en formation à l'étranger. Sabri fut parmi la délégation reçue par Mao à Pékin en compagnie de Laaroussi et Laghouati. Etant parmi les premiers

pays à avoir reconnu le GPRA, la Chine décida d'offrir une station complète de 50 KW en ondes courtes à l'Algérie. Sabri fut choisi avec Laaroussi et Ouzeghdou pour suivre un stage de formation sur ce nouveau matériel à Pékin.

Outre la wilaya IV et V Sabri contribua notamment à la mise en place d'un programme de formation des techniciens dans le front sud au Mali, Ghuerbi qui s'y est rendu a été chargé de le mettre en place.

À l'indépendance, Mohamed Melouk reste étroitement lié à sa passion. Il installe des réseaux de transmissions des institutions de l'Etat, comme la police et la gendarmerie. Aujourd'hui, Mohamed Melouk est un industriel mondialement connu dans le domaine des transmissions. Il travaille en compagnie de son fils à qui il a transmis le flambeau.

Nazim Aziri

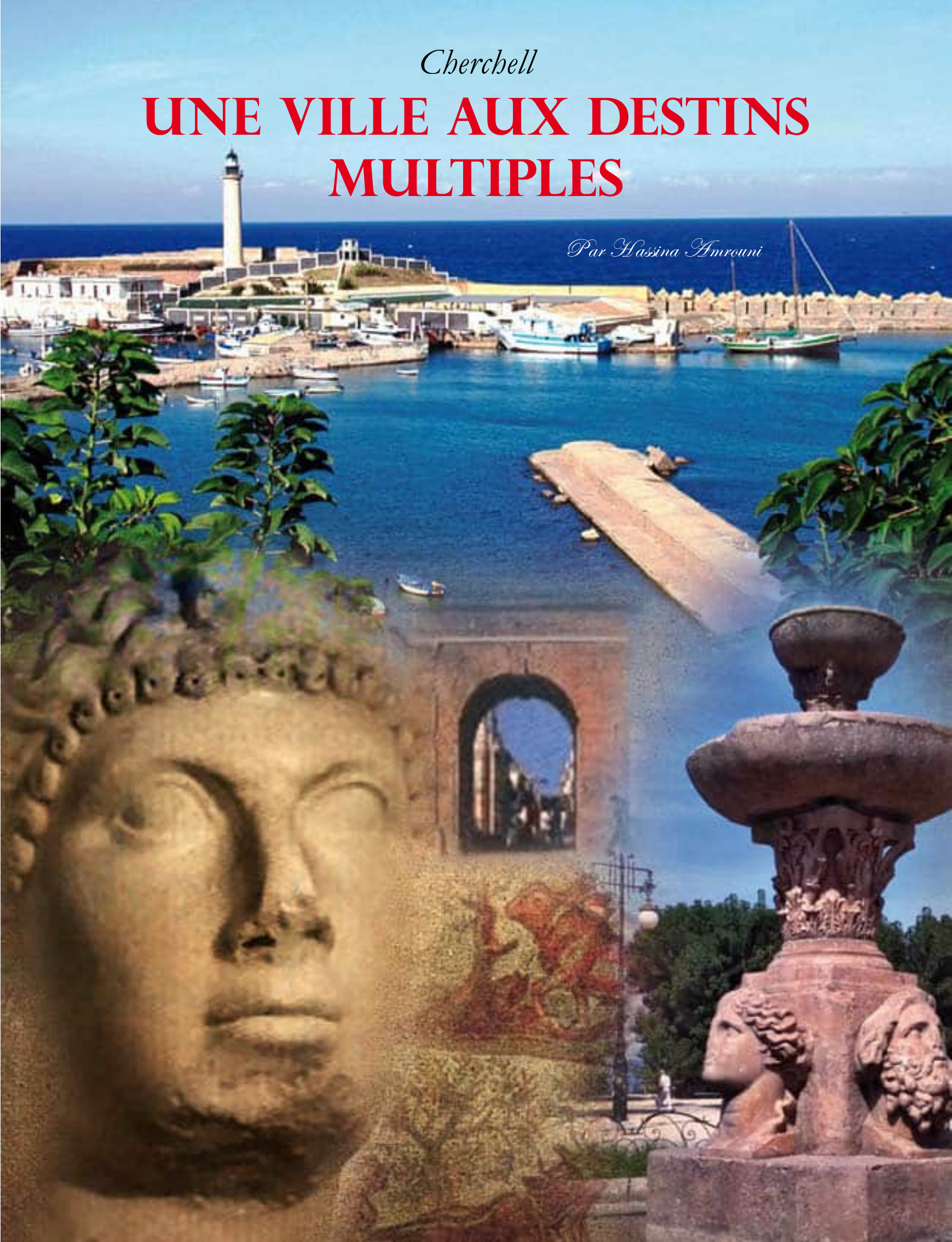


Mohamed Melouk en compagnie de Ouzeghdou et du directeur technique de la radio de Pékin, stage technique effectué en 1960 sur l'émetteur 50 KW d'armes

Cherchell

UNE VILLE AUX DESTINS MULTIPLES

Par Hassina Amrouni





Histoire d'une ville CHERCHELL

Drachme, argent de Juba II et Cléopâtre VIII



Cléopâtre VIII Sélène II ;
musée de Cherchell

Située à l'ouest de Tipasa, Iol, Césarée ou Cherchell, telle que nous la désignons aujourd'hui, a d'abord été, du temps des Phéniciens, un comptoir commercial florissant, avant de devenir le royaume du couple royal Juba II et Cléopâtre de Séléné. Elle a ensuite échappé à la destruction vandale, avant de devenir un haut lieu de savoir et le point de rencontres des érudits durant l'âge d'Or de la civilisation arabo-musulmane au Maghreb et une terre d'accueil pour tous les rescapés de l'inquisition espagnole après la chute de Grenade.

Comme toutes les autres villes d'Algérie, notamment celles dont la position géographique favorisait les échanges commerciaux avec les autres pays du pourtour méditerranéen, Cherchell connut une occupation étrangère dès les premières heures de son histoire.

Trois étapes cruciales marqueront des époques charnières dans l'histoire de Cherchell. La première débute au troisième siècle avant Jésus-Christ, avec la venue des

Phéniciens. Cherchell devient une colonie carthaginoise, connue sous le nom de «Iol». Carthage, qui luttait alors avec beaucoup de peine contre la fortune de Rome, a été obligée d'abandonner ses colonies à leur propre sort. Iol, parmi les toponymes puniques, débute par le préfixe «I», qui signifierait «île», ce qui nous indique la présence de l'îlot joignant l'ancien bourg. Cette particularité du site a suscité l'intérêt des Carthaginois qui en firent l'une des grandes échelles puniques jalonnant le littoral de l'Afrique du Nord.

Mais on n'en sait pas plus sur cette époque, à l'exception des quelques découvertes auxquelles est parvenue une équipe algéro-britannique, lors de fouilles effectuées entre 1977 et 1981. Elles ont, en effet, permis d'établir l'existence sur le plateau

littoral d'une agglomération d'environ 10 ha. Il subsiste encore aujourd'hui des vestiges puniques dans la ville, notamment des sites de nécropoles puniques...

Elle fut également la capitale de Juba II, lorsque ce dernier reçut le royaume de Maurétanie de l'empereur Auguste. Il en fit sa capitale et y fonda une ville nouvelle appelée Caesarea en l'honneur de l'empereur Jules-César-Octave.

Cette capitale figurait parmi les plus grandioses de la Méditerranée occidentale. S'étalant sur 370 ha, elle est entourée d'une des plus vastes enceintes du monde romain (4460 m) et dotée des plus importants



Amphithéâtre Cherchell



Kheireddine Barberousse



édifices publics : un théâtre qui est aujourd'hui avec celui d'Utique en Tunisie le plus ancien d'Afrique du Nord, un amphithéâtre...

De cette époque romaine, il subsiste quelques ruines parmi les vestiges qui ont permis de comprendre la topologie des lieux, il y a lieu de citer, outre quelques riches maisons, les grands thermes, le théâtre et la place romaine où subsistent des colonnes et une fontaine. Un aqueduc gigantesque irriguait, par ailleurs, Cherchell et sa région. Long de 28 kilomètres, il y amenait les eaux de l'oued Boukadir. Les Romains restèrent plus de quatre siècles en Afrique du Nord.

Au lendemain de la chute de Grenade, en 1424, pas moins de 1200 familles andalouses posent leurs bagages dans la ville de Cherchell. Peu à peu, elles contribuent à rehausser la ville au

rang de pôle culturel, amenant ainsi érudits et autres savants à y faire escale ou même à y vivre un temps. Aujourd'hui encore, les traces matérielles de cette époque rappellent combien la cité a pu être glorieuse. Outre le style architectural arabo-musulman que l'on retrouve notamment dans l'ancienne mosquée aux cent colonnes, il y a également le quartier Aïn Qsiba qui atteste du faste de cette époque. Ses maisons au style arabo-mauresque, avec des pièces gravitant autour d'un patio (ouest eddar), rappellent par certains aspects l'ancestrale Casbah d'Alger.

L'arrivée des Turcs modifia quelque peu l'aspect politique du pays et fut à l'origine de la guerre de course sur mer. Kheireddine, frère de Aroudj Barberousse, soumet alors Cherchell à une contribution de 300 pièces d'or et laisse dans la place un gouvernement turc et une

garnison.

A cette époque, Cherchell devient de plus en plus un redoutable nid de corsaires. Le raïs de Cherchell, sur ordre de Hassen Bey, met en coupe réglée les belles forêts alentour, son cadre et sa parure car le besoin en bois pour la construction de navires est important.

Après un siècle et demi de présence



Histoire d'une ville CHERCHELL

L'ancienne ville de Cherchell



turque, arrivent les Français.

La flotte française commandée par Duperré débarque à Sidi-Ferruch, pour arrêter la course des corsaires. C'est le début de la colonisation française. En 1830, la ville comptait quelque 2500 habitants. Libérée de la domination turque, Cherchell fut

pendant quelque temps gouvernée par la famille des Ghoibrini. La résistance des Beni Menaceur et des Cherchellois guidés par Malek Sahraoui El Berkani – le khalife de l'Emir Abdelkader pour la région de Cherchell – a pu retarder l'arrivée des forces coloniales françaises jusqu'au

10 mars 1840, date de la chute de la ville de Cherchell aux mains des Français. Dix jours plus tard, un arrêté du gouverneur général crée une colonie de 100 familles. Le plan est arrêté avec toutes les infrastructures de la nouvelle ville. En 1854, Cherchell, dont la population européenne dépassait un millier d'habitants, fut organisée en commune.

Hassina Amrouni



Monument édifié à la mémoire de Malek El-Barkani, khalife de l'Emir Abdelkader pour la région de Cherchell



Mausolée Sidi Abderahmane



LE MAUSOLÉE ROYAL
DE MAURÉTANIE



Par Hassina Amrcuni



Le Mausolée royal de Maurétanie, surnommé à tort Tombeau de la Chrétienne, en arabe Kbour-er-Roumia, est un monument de l'époque numide, situé à une soixantaine de kilomètres à l'ouest d'Alger.

Tumulus de pierre d'environ 80 000 m³, cet édifice mesure 60,9 m de diamètre et 32,4 m de hauteur et culmine à une altitude de 261m.

Il comporte une partie cylindrique ornée sur son périmètre, dont le développement est de 185,5 m, de 60 colonnes engagées surmontées de chapiteaux ioniques et supportant une corniche. Cette partie présente quatre fausses portes situées aux points cardinaux, des panneaux de pierre de 6,9 m de haut, encadrés dans un chambranle et partagés au centre par des moulures disposées en croix. Au-dessus, la partie conique est constituée de 33 assises de pierres, hautes de 58 cm et se termine par une plate-forme. Elle est largement échancrée au-dessus de la porte Est.

L'entrée véritable du monument, longtemps ignorée, se situe dans le soubassement, sous la fausse porte de l'Est. Elle a été découverte lors de la campagne de fouilles menée en 1865 par Adrien Berbrugger, inspecteur des Monuments historiques, à la demande de Napoléon III.

Un couloir d'accès très bas conduit au vestibule des lions appelé ainsi en raison des lions sculptés en relief au-dessus de l'accès au couloir intérieur. De ce vestibule on accède en gravissant 7 marches à la galerie circulaire. Au bout de la galerie, une porte s'ouvre sur un autre vestibule duquel on accède à un couloir surbaissé menant à la chambre centrale située au cœur du monument. Le monument est entièrement vide de tout mobilier. Aucune chambre secrète n'a été trouvée, malgré de nombreuses recherches.

Inscrit en 1982 au patrimoine mondial, le mausolée royal de Maurétanie est en outre sur la liste indicative du patrimoine mondial de l'Unesco depuis 2002 au titre des «Mausolées royaux de Numidie, de la Maurétanie et les monuments funéraires préislamiques».

Juba II fut un des hommes les plus savants de son temps. Quant à son impériale épouse, elle était aimée, voire vénérée par son peuple dont elle se soucia beaucoup du bien-être. C'est cette vénération qui s'est traduite, après la mort de Séléne, par un mausolée dénommé par les populations locales : Tombeau de la Romaine.

Malheureusement, la colonisation française a confondu en une seule et même signification Roumia, qui veut dire Romaine, avec chrétienne.

Hassina Amrouni



Mausolée de la Maurétanie



LE PHARE DE CHERCHELL



Par Hassina Amrouni



Histoire d'une ville CHERCHELL

Phare de Cherchell



Jaillissant au milieu d'un îlot, le phare de Cherchell, véritable joyau architectural, ne passe pas inaperçu. Ce guide des marins à leur approche du port a été construit en 1881. La maçonnerie, qui a façonné ce phare d'une hauteur de 28,60

m à partir du sol, démontre tout le génie de ses concepteurs. Les marches des escaliers en pierre taillée ont été importées. Il existe 119 marches en pierre à l'intérieur de cette superbe structure. Plus haut encore, il faut escalader 27 escaliers en bois pour atteindre cet appareillage. La tour de ce phare se compose d'un soubassement tournant, muni de deux moteurs qui se relaient toutes les 24 h par un système d'inverseur. Il faut monter 9 marches d'escaliers pour enfin pouvoir observer l'horizon. La hauteur totale de ce phare à partir du niveau de la mer est estimée à 34,08m. Sa portée lumineuse avoisine 50 km, plus exactement 25 milles nautiques.

Selon les archives détenues au niveau du phare, il est indiqué que les mouvements des navires à vapeur ont débuté à partir de 1904 et dévoilent ce qu'était l'activité commerciale portuaire au niveau des ports de Gouraya, Larhat, Messelmoune et Damous au début du siècle dernier.

Un autre phare aurait été érigé sur l'îlot de Joinville. Les fouilles archéologiques et de sauvetage, effectuées au début des années 1960, en attestent l'existence. Mais à l'époque de cette découverte, il n'en subsistait que les fondations.

Hassina Amrouni

Phare de Cherchell



*De Si Braham El Ghobrini
à Assia Djebar*

CHERCHELL, TERRE D'ÉRUDITS



Cherchell au passé millénaire a enfanté tout au long de son histoire des femmes et des hommes qui ont contribué à son essor et à son ascension au rang de pôle culturel et carrefour du savoir et de l'érudition. De l'empereur Macrin, né à Césarée (Cherchell) en 165 à Assia Djebar, écrivaine célèbre, membre de l'Académie française, en passant par Sidi Braham El Ghobrini, saint patron de la ville et grand théologien, la renommée de Cherchell est intimement liée au destin de ses nombreux et illustres enfants.

Par Hassina Amrouni



Si Braham El Ghobrini



Sidi Braham El Ghobrini, saint parmi les saints, théologien et brillant disciple de cheikh El Bekri de l'université El Azhar, dont le mausolée érigé à l'est de Cherchell est un lieu de pèlerinage des Cherchellois, figure parmi les personnages les plus connus ; mais il y a également la grande ambassadrice de la littérature algérienne, Assia Djebar dont le parcours enorgueillit chaque Algérien. Cependant, d'autres personnalités natives de cette ville côtière ont marqué leur temps, c'est le cas de Malek El Berkani, grand révolutionnaire, né en 1780, et son parent Mohamed Ben Aïssa El Berkani, khalifa de l'Emir Abdelkader pour la région du Titteri.

Au XIX^e siècle, le docteur Mohamed Sghir Benlarbey, autre grand nom, fera connaître Cherchell hors des frontières de l'Algérie. Né en décembre 1850 à Cherchell, Mohamed fait partie d'une famille d'érudits (l'un de ses frères était interprète et un autre médecin dans les palais de Tunis puis de Constantine). Scolarisé d'abord à Cherchell puis à Alger, il entame des études de médecine à la faculté de médecine d'Alger puis à Paris où il soutient sa thèse avec mention «excellent». L'Histoire retiendra qu'en ce 16 juillet 1884 le jeune médecin a soutenu sa thèse, vêtu de sa tenue traditionnelle (chéchia, aâmana et burnous). S'adressant à la foule dans un français châtié, il bénéficiera du soutien de son ami, le poète et écrivain Victor Hugo qu'il appelait familièrement cheikh Victor Hugo. Quatre ans plus tard, le Dr Benlarbey lutta avec acharnement pour

mettre en échec ce plan du gouvernement général d'Algérie qui visait la destruction des deux mosquées Djemaâ El Kebir et Djemaâ Djedid pour construire à leur place des hôtels.

Par ailleurs, en 1891, lorsque l'administration coloniale a tenté de remplacer les mahkamate par des tribunaux présidés par des non-musulmans, le Dr Beylarbey s'est également trouvé en tête d'une révolte d'Algériens, ce qui a amené le Parlement français à dégager une commission d'enquête présidée par Jules Ferry. Mohamed Sghir Beylarbey est décédé le 20 octobre 1939 à l'âge de 89 ans. Il a été enterré au cimetière d'El Kettar.

Ahmed Benhamouda est lui aussi l'un des dignes fils d'Iol. Natif de cette dernière en 1887, il a été professeur agrégé d'arabe en 1928. Chargé de cours à la faculté de lettres d'Alger, il enseigna également à Cherchell, Tombouctou, Saint-Louis au Sénégal, Paris et Tunis. Il est décédé le 22 avril 1966 à Nice.

Dans le domaine des arts, ils sont nombreux les artistes cherchellois à avoir marqué la scène algérienne. C'est le cas de la grande chanteuse Nora qui a obtenu le disque d'or Pathé Marconi en 1970. Mariée au compositeur Kamel Hammadi, Nora a chanté en arabe, en kabyle. Nardjess, la belle voix du hawzi, ainsi que la grande Seloua ou encore Baâziz, cheb Billal, Mohamed Cherchali, auteur et compositeur chaâbi et Kaddour Cherchali, célèbre banjoïste sont également originaires de cette ville romaine.

Hassina Amrouni



Disponible sur
App Store



1962 - 2012 : 50 ans de Parlement

L'Algérie, un État aux

L'histoire du Parlement algérien se confond avec celle de la jeune République algérienne. De l'Assemblée nationale constituante, à l'APN de 2012, en passant par l'Assemblée du parti unique, le Conseil consultatif national, le Conseil national, de transition ou le premier Parlement pluraliste, chaque législature est fortement influencée par les bouleversements politiques et sociaux majeurs survenus à son époque.

N° 54, El-Djazair.com

(5)

Retrouvez le premier magazine
promotionnel de l'Algérie

ELDJAZAIR.COM sur

IPAD et **IPHONE**



ZIGHOUD YUCEF



RABAH BITAT



MOHAMED BOUDUAF



LARBI BEN M'HIDI



MOSTEFA BENBOULAÏD



DIDOUCHE MOURAD



MERZOUGU MOHAMED



RANDAH BENABDJALIL



L'AKHDAR BENTOBAL



BOUADIADI ZOUMINE



ATHMANE BELOUZIDAZ



BOUALI SAÏD



ABDELKADER LAMOUDI



ANAS BENHABOUBA



SOUIDANI BOUJEMAA



MELAH SLIMANE



HARACHI ABDELHAMID



ABDELHAKIM BOUSSOUF



BADR MOHAMED



BELHADI BOUCHAR



LYES DERRICHE



MEKKI MOHAMED



النشيد الوطني الجزائري

فَسَمَاءُ الْبَنَاتِ الْمَلْحَقَاتِ
وَالْبُنُودُ اللَّامِعَاتُ الْخَافِقَاتِ
نَحْنُ نَرْتَا فِي حَيَاةِ أَوْمَاتِ
فَاشْهَدُوا.. فَاشْهَدُوا.. فَاشْهَدُوا..

نَحْنُ جُنْدُ فِي سَبِيلِ الْحَقِّ نَرْتَا
لَمْ يَكُنْ يَضْفِي لَنَا مَا نَطْقُنَا
وَعَزَفْنَا نَعْمَةَ الْإِشْأَشِ نَحْنَا
فَاشْهَدُوا.. فَاشْهَدُوا.. فَاشْهَدُوا..

يَا فَرَنْسَا قَدْ مَضَى وَقْتُ الْعِتَابِ
يَا فَرَنْسَا إِنَّ يَوْمَ الْحِسَابِ
إِنِّي نَرْتَا خِصْلَ الْخَطَابِ
فَاشْهَدُوا.. فَاشْهَدُوا.. فَاشْهَدُوا..

نَحْنُ مِنْ أَهْلِ الْإِنْسَانِ فَعَجْدَا
وَعَلَى أَرْوَاحِنَا نَصْعَدُ خُجْدَا
جِبْهَةِ التَّحْرِيرِ اعْلَيْنَاكَ عَهْدَا
فَاشْهَدُوا.. فَاشْهَدُوا.. فَاشْهَدُوا..

صَرْخَةُ الْأَوْطَانِ مِنْ سَاحِ الْفَدَا
وَأَكْتَبُوهَا بِدَمَاءِ الشَّهَدَا
قَدْ مَدَدْنَا لَكَ يَا مَجْدُ يَدَا
فَاشْهَدُوا.. فَاشْهَدُوا.. فَاشْهَدُوا..

ترجمته: محمد فوزي

